T. XXXV — N° 1 10 Avril 1935

La Vie Intellectuelle

REVUE BIMENSUELLE

QUESTIONS RELIGIEUSES

CHRISTIANUS. *Le problème paysan.*

Problème d'éducation, et donc œuvre d'action catholique d'abord.

M.-S. GILLET, O.P. *La figure rayonnante de Pie X.*
Maître Général des Frères Prêcheurs.

On célèbre cette année le centenaire de la naissance de Pie X. Devant les plus hautes personnalités de la société romaine, le Maître Général de l'Ordre des Frères Prêcheurs vient d'évoquer la physionomie spirituelle du grand Pape, et cette foi ardente qui en fut le trait distinctif.

Vaste fresque où la théologie et l'histoire concourent à faire revivre cette époque douloureuse et glorieuse où l'Eglise connut les angoisses de la crise moderniste et dont elle triompha grâce à Pie X, « homme de foi ».

LOUIS DIMIER. *Pierre et César.*

A propos d'une décision d'Innocent IV autorisant des péages sur le territoire du roi de France. Où l'on voit que l'Église fut toujours juge de la moralité des pouvoirs et gardienne de l'unité du genre humain. En nos temps de racisme, il n'est pas inutile de le rappeler...

G. MONFET. *A propos des « Dieux » d'Alain.*

Voici une réponse fort à propos, et dont la fantaisie souriante et l'indulgente nonchalance — on retourne contre Alain ses propres armes — ne doivent point dissimuler la portée profonde.

A travers les revues : Avons-nous trahi?

Billet de Christianus

Le problème paysan

Depuis deux ans, l'opinion publique s'occupe de la situation agricole, de plus en plus grave.

Partout, les agriculteurs se plaignent de la mévente de leurs produits; ils manifestent leur mécontentement, parfois même avec violence. Leurs dirigeants s'agitent, cherchent, critiquent, organisent. Les pouvoirs publics, inquiets, légifèrent et réglementent sans cesse pour tenter d'enrayer le mal.

CHRISTIANUS, *que tout problème humain préoccupe, a voulu, à son tour, scruter le problème paysan. Il apporte ici le résumé de son examen et ses conclusions.*

Le mal qui atteint la vie rurale est plus étendu, plus profond qu'il n'apparaît même à la plupart des hommes qui cherchent à le vaincre.

Pour beaucoup, les causes du malaise paysan sont d'ordre purement économique. Il y a, disent-ils, des difficultés à surmonter, et ces difficultés sont sérieuses parce que les questions s'enchevêtrent et changent à tout moment d'aspect. Ils s'attaquent alors à la surproduction intérieure, à la concurrence internationale, à la répartition des produits, au financement des récoltes.

Les hommes politiques proposent et mettent en œuvre des solutions souvent hardies, parfois contradictoires, rarement heureuses. Le résultat d'ensemble est, en fin de compte, bien loin de répondre aux espérances.

Dans les campagnes, les réserves s'épuisent, le découragement gagne et la misère s'accroît. Il en résulte, sur toutes les branches de l'économie nationale, des répercussions dangereuses. Les agriculteurs n'achètent plus ou ne payent plus et chacun en souffre : industriels et commerçants, ouvriers, artisans, membres des professions libérales, actionnaires, État et collectivités publiques.

Par ailleurs, bien loin de se contenter des mesures prises

en leur faveur, bien loin même de les approuver, les paysans critiquent et condamnent. Ils ont l'impression de n'être ni compris, ni écoutés, mais sacrifiés et « roulés ».

Il y a donc dans l'âme paysanne des inquiétudes que ne perçoivent pas les diagnostics officiels, dans la vie rurale des causes de malaise qui dépassent le cadre économique.

En fait, le problème paysan est surtout un problème social. C'est ce que beaucoup — et non des moindres — ignorent ou affectent d'oublier. Ils disent encore : « La question agraire ne se pose pas en France, puisqu'il n'y a guère que de petites propriétés, de petites exploitations. » Ils oublient qu'aujourd'hui ces petites propriétés ne peuvent plus vivre et que leur maintien est indispensable.

Avant d'être un atelier de production, l'agriculture familiale de nos pays de vieille civilisation représente surtout une forme de la vie sociale. C'est une forme très désirable puisque ailleurs son absence et sa conquête ont provoqué des révolutions. C'est une forme très heureuse, qui favorise l'unité et la stabilité de la vie familiale, la paix sociale.

C'est cette forme de la vie sociale qu'il faut avant tout sauvegarder, même au prix de lourds sacrifices.

Dans la lutte des prix engagée de notre temps par l'agriculture spéculative des pays neufs — qui présente des avantages économiques notoires, mais aussi une infériorité sociale manifeste — les pouvoirs publics et l'opinion ont cédé souvent à la tentation de sacrifier les intérêts de l'agriculture familiale aux intérêts des consommateurs. Peu à peu l'équilibre de notre vie sociale, de notre vie économique s'est rompu au détriment de tous.

Aujourd'hui, il devient urgent, avec les éléments dévalorisés qui subsistent, de doter le pays d'une agriculture familiale nouvelle capable de subsister et de remplir son rôle social.

C'est un problème d'organisation professionnelle d'abord. Il faut grouper judicieusement et sur l'ensemble du territoire tous les éléments de la vie rurale, les grouper par région, et simultanément sur plusieurs plans, les besoins étant simultanément de divers ordres.

Il faut ensuite que, par l'intermédiaire de leurs organisations respectives, puissantes parce que disciplinées, les diverses professions tendent à s'accorder entre elles.

Il faut que l'État encourage et soutienne les efforts des professionnels, qu'il contrôle au besoin la bonne marche de ces organismes, l'équité des accords, assure la répression des abus.

Il faut enfin et surtout qu'une formation exactement adaptée, une éducation très sûre de son but, de ses méthodes, rende possible la naissance, la vie et la généralisation des organisations professionnelles.

C'est là le point capital, la condition essentielle du salut.

L'expérience montre que partout les chefs véritables sont rares et que les meilleurs chefs eux-mêmes sont peu suivis. Certains organismes, créés dans l'enthousiasme, ont passé leur vie à décroître, faute de compétences et de dévouement. D'autres, et ce sont les plus nombreux, ont perdu de vue leur but essentiel d'animateurs, de défenseurs de la vie rurale : ils sont devenus des groupements politiques ou commerciaux. D'autres, enfin, se sont laissés domestiquer par les milieux officiels et se contentent d'être des rouages administratifs où la vie circule bien moins que les papiers.

Aucune mesure de redressement ne sera efficace si l'on ne forme pas des hommes. Beaucoup de mesures aujourd'hui stériles se révéleraient fécondes si partout les intéressés travaillaient à leur succès.

Mais l'éducation nécessaire ne sera suffisante que si elle est chrétienne. L'éducation chrétienne donne seule, en pratique, une vue claire et intégrale du bien commun. Elle donne seule à l'individu et aux corps sociaux la pleine conscience de leur rôle, de leurs responsabilités, la force de persévérer et de croître au milieu des obstacles.

Le difficile est d'adapter au milieu rural, à la jeunesse rurale moderne, cette éducation chrétienne nécessaire, qui doit, comme un levain, faire lever toutes les forces de vie.

CHRISTIANUS *en était arrivé à ce point de son examen du problème paysan et cherchait au milieu des œuvres, pour la donner en exemple, celle qui répondait le mieux aux besoins ruraux du temps présent, celle qui préparait le mieux à la terre des hommes et des chefs, des chrétiens et des apôtres. Il rencontra la J.A.C.*

CHRISTIANUS.

La figure rayonnante de Pie X

On célèbre cette année le centenaire de la naissance de Pie X. Nous avons voulu nous aussi rendre hommage à la mémoire d'un Pape dont tous ceux qui l'ont connu ou approché ne peuvent oublier la rayonnante figure quelquefois empreinte de tristesse, plus souvent de sainte joie, toujours de divine bonté.

Nous allons donc esquisser d'abord sa physionomie spirituelle, puis nous montrerons comment sa foi ardente a inspiré son œuvre.

I. — La Physionomie spirituelle de Pie X

Il n'y a peut-être pas de Pape sur lequel on ait tant écrit que sur Pie X, avant et après sa mort. La littérature qui le concerne est innombrable. Peut-être n'y en a-t-il pas non plus dont les actes aient été soumis à des jugements aussi contradictoires, aussi passionnés dans le sens de la louange et du blâme. C'est qu'aucune vie ne fut à la fois si simple et si extraordinaire, si une et si complexe, si intérieure et si extérieure.

Hormis ceux qui l'ont bien connu et approché de très près, et qui ont dit sur lui tout ce qu'il fallait dire, la plupart des écrivains qui ont parlé de Pie X n'ont pas toujours su démêler, dans sa vie extraordinaire et complexe, ce qui précisément en fait la simplicité et l'unité. Certains ont voulu tout dire en mettant tout sur le même

plan, et ont fait de Pie X un portrait sans relief. D'autres ont choisi dans sa vie et ses actes ce qui correspondait le mieux à leur tempérament, à leurs préjugés, voire à leurs passions du moment. Leurs portraits de Pie X ne manquent pas de relief ni de couleur, mais ils ne sont pas ressemblants.

Pour porter sur la grande figure de Pie X un véritable jugement de valeur, il faut savoir s'oublier soi-même pour ne plus penser qu'à lui ; s'abstraire de son point de vue pour se placer au sien. Alors on se rend compte assez vite que le fil conducteur de toute sa vie — intérieure et extérieure —, ce par quoi elle s'explique le mieux dans son unité et sa complexité, sa simplicité et sa profondeur, c'est sa Foi.

Dans le jardin mystique de Pie X, sa Foi occupe le centre. Elle y pousse comme un chêne vigoureux que nourrit la sève de la charité, et, selon un rythme propre aux saints, s'y épanouit de bonne heure en vertus héroïques, en dons divins, en fruits de vie dont l'abondance et l'éclat forceront un jour l'admiration même des incrédules.

Avant tout, *Pie X fut un homme de foi.* Toute sa vie, celle du dedans et celle du dehors, en fut comme imprégnée. Sa foi — une foi avertie et ardente, « ignis ardens », — nous semble le *trait caractéristique de sa physionomie spirituelle.*

Beaucoup d'historiographes au contraire lui préfèrent la bonté, et pensent que, dans l'avenir, lorsqu'on évoquera le souvenir du grand Pontife, c'est à son exquise bonté que, d'abord, on songera. Il est vrai qu'il fut extraordinairement bon ; que, d'une façon permanente, son noble visage refléta la bonté. Celle-ci était en lui une vertu naturelle rehaussée et amplifiée par la grâce. Mais sa bonté n'explique pas toute sa vie, ni surtout sa prodigieuse activité de Souverain Pontife.

Voilà pourquoi, tout en reconnaissant qu'il faut faire une place à part, et même une place de choix à la bonté de Pie X, lorsqu'on essaye de peindre son âme, de dessiner sa physionomie spirituelle, nous croyons néanmoins qu'il faut, pour n'en pas fausser les traits, ni en rompre l'harmonie, donner la première place à la foi, mais en l'entendant d'une foi éclairée et ardente, où viennent pour ainsi dire se fondre toutes les autres qualités du Pontife, et contribuer ainsi à son originalité, à son rayonnement.

« Chez nous autres, Italiens, dira-t-il lui-même un jour, la foi est comme un don de naissance (1). » Il voulait dire par là que l'Italie, dont l'histoire ne peut être séparée de celle de l'Église, constituait le milieu le plus favorable à l'éclosion et au développement de la foi. Mais Pie X savait mieux que personne que la foi est une vertu infusée par Dieu dans l'âme de l'enfant, le jour de son baptême. Même ce qu'on appelle « la foi du charbonnier » n'est pas un don naturel ; elle est aussi une vertu infuse, un don surnaturel. Néanmoins, à parler largement, on peut continuer de dire que la foi est un don de naissance, si l'on veut dire par là que, du fait de naître dans une famille chrétienne, comme l'était celle de Pie X, et dans un pays catholique comme l'Italie, le baptême est la première chose à quoi pensent les parents ; la question religieuse la plus importante à résoudre, celle qui, dès le berceau, domine toutes les autres. Il est certain qu'à Riese, dès que le futur pape fut en état de saisir le sens des mots, sa sainte mère lui parla de Dieu, de Jésus, de Marie ; et qu'il fréquenta l'église, dès qu'il fut en âge d'apprendre le catéchisme. On s'aperçut très tôt qu'une sorte d'*instinct du divin* était en lui, une *divination du*

(1) Cité par René Bazin dans sa vie de *Pie X*. Flammarion, Paris.

monde surnaturel, un *goût inné des choses saintes*. Bref, c'était déjà un *intuitif. Mais il avait également le goût de l'étude*. Notons en effet que le jeune « Beppi », comme on l'appelait familièrement, fut doué d'une intelligence précoce. A l'école de Riese, il remportait tous les prix, et comme en se jouant. « Car c'était un garçon avenant et décidé, qui riait volontiers, qui avait toujours un projet, un jeu à proposer, un mot à dire, et dont les mères de Riese... parlaient avec envie (1). »

Au collège de Castelfranco où il étudia quatre ans, de 1846 à 1850, dès le début, Giuseppe prenait la tête de la classe comme à Riese, et ne la quittait plus. Les examens de fin d'année passés, selon les règlements officiels, au Séminaire diocésain de Trévise, furent un triomphe. Il fut déclaré « éminent » pour les cinq séries de questions : en religion, latin, grec, histoire et géographie, arithmétique. Ses notes le classèrent premier parmi les quarante-trois candidats préparés au dehors et subissant l'examen devant le jury de Trévise.

Au Séminaire de Padoue, à la fin de la première année, en 1851, Giuseppe Sarto fut déclaré le premier de son cours. Il est intéressant de voir, d'après les notes de ce temps-là conservées aux Archives, qu'on lui reconnaissait « une intelligence supérieure » et « qu'il donnait tout espoir ». On y remarque en particulier, à propos de ses études de philosophie, « qu'il est doué pour la pensée et qu'il a su acquérir, à un degré peu commun, les connaissances requises, en étendue et en profondeur ».

En 1854, il commence l'étude de la théologie, continue d'y briller au premier rang et passe même « pour le plus remarquable des élèves dont les plus vieux maîtres pouvaient se souvenir », dans ce grand Séminaire de Padoue

(1) René Bazin, *Pie X*. Flammarion, Paris.

où, depuis la fin du XVIIe siècle, la philosophie et la théologie étaient enseignées *selon l'esprit et la méthode de saint Thomas d'Aquin*, et où, en 1698, une édition des œuvres du Docteur Angélique y fut même publiée par les soins de sa célèbre imprimerie (1).

C'est à dessein que, à propos de la foi de Pie X, nous avons insisté sur cet aspect intellectuel de sa physionomie spirituelle. Plus tard lorsque, dans une Encyclique célèbre, il frappera au cœur le modernisme, certains partisans ou fauteurs des tendances nouvelles laisseront entendre que Pie X les a frappés sans « savoir », à l'aveugle, dans l'incapacité où il était de les comprendre. Rien n'est plus faux. Nous montrerons, dans un instant, qu'en frappant, au bon moment, ces nouveaux hérétiques — dont quelques-uns l'étaient peut-être sans le savoir, faute d'une foi éclairée —, Pie X a certainement été inspiré du Ciel et comblé des lumières divines. Mais il est aussi hors de doute qu'il a fait preuve alors d'une intelligence pénétrante en allant au vif de la question moderniste, c'est-à-dire en mettant en relief le point précis où ces multiples tendances d'aspect si différent se rencontraient et mettaient la foi en péril.

Donc, humainement parlant, la foi de Pie X fut une foi éclairée, qui ne dédaigna pas les services d'une intelligence supérieure et avertie; mais c'est surtout de son contact habituel avec la charité qu'elle tira ses lumières les plus sûres et ses inspirations les plus hautes. Car la charité qui seule rend la foi vive et ardente peut aussi devenir pour le croyant une source personnelle de lumière. Les témoignages des saints concordent sur ce point capital avec les enseignements de l'Église en vertu

(1) Bellini (don Giuseppe), *La tipografia del seminario di Padova*, 1927.

de quoi tout chrétien qui vit de sa foi sous l'impulsion constante d'un grand amour de Dieu, d'une ardente charité, peut arriver à une sorte de certitude personnelle, de connaissance expérimentale de Dieu, et des vérités de foi qui le concernent.

Par la foi, aidée de la raison, nous connaissons Dieu spéculativement, tel qu'il s'est révélé à l'humanité en général ; par la charité, nous le connaissons pratiquement, tel qu'il se révèle à nous en particulier. Le Dieu que nous atteignons par la charité n'est pas seulement Celui qui se cache sous les définitions dogmatiques, et, malgré tout, nous demeure transcendant, mais le Dieu d'amour qui habite personnellement en nous, selon cette parole de l'Écriture : « Si quelqu'un m'aime et garde ma parole, mon Père l'aimera ; nous viendrons en lui et nous y établirons notre demeure (1). » Entre le pécheur qui n'a qu'une foi morte et le juste qui vit de sa foi, il n'y a pas de commune mesure. Celui-là, malgré le caractère surnaturel de sa foi, n'atteint Dieu qu'à travers les vérités révélées, et pour ainsi dire du dehors ; celui-ci l'étreint au dedans. De Dieu à l'âme du pécheur, il n'existe qu'une relation intellectuelle et abstraite ; entre le Saint-Esprit et l'âme du juste, la relation est à la fois vivante et personnelle.

Considérons un instant ce qui se passe dans le domaine des affections humaines. Quand nous aimons vraiment quelqu'un pour lui-même, de tout notre cœur, comme nous disons, au point d'en être obsédé et d'en vivre, l'amitié que nous lui portons ne nous met-elle pas en état de le mieux connaître, de pénétrer jusqu'au fond de son âme, de lire dans sa pensée, de prévenir ses désirs, de deviner ses besoins ? N'y a-t-il pas comme un sens spé-

(1) S. Jean, XIV, 23.

cial de l'amitié qui nous en dit plus long, avec certitude, quoique de façon obscure, sur sa vie intérieure, sur ses sentiments à notre égard, en un mot sur son état d'âme, que ne pourraient le faire les analyses intellectuelles les plus détaillées? N'arrivons-nous pas à deviner sur son compte, de façon certaine, des choses que l'intelligence toute seule, non influencée par le cœur, serait incapable de soupçonner?

Ainsi en va-t-il, toute proportion gardée, de la Charité que « le Saint-Esprit répand en abondance dans nos cœurs » et qui nous met en contact personnel, vivant, constant avec Lui. Elle suscite dans notre intelligence, dans notre volonté et jusque dans notre sensibilité, de ces instincts lumineux, de ces intuitions profondes, de ces certitudes directes, d'où le raisonnement est absent, mais qui, sans nous dévoiler Dieu bien entendu, sans faire tomber le rideau épais de la foi qui nous le cache en ce monde tout en nous Le révélant, nous fait expérimenter sa présence en nous, et vivre en cette présence, le cœur plein d'allégresse, à travers toutes les souffrances, les épreuves, les contradictions qu'Il nous envoie? Ceux qui ont bien connu Pie X, qui ont vécu dans son intimité, vous diront que cette vie de charité avec Dieu, en union personnelle avec Lui, dans le Temple de son âme, lui fut habituelle toute sa vie. Déjà à Riese, quand il était enfant, on remarquait chez lui une tendance très accentuée à la vie intérieure. Une sorte d'instinct du divin, de goût des choses divines, l'y prédisposait. On eût dit alors — et toute sa vie viendra confirmer cette première impression — qu'il n'y avait rien de plus naturel à ses yeux que le surnaturel. Il croyait comme il respirait, tellement Dieu lui était sensible au cœur. Le monde de la foi lui était familier, il s'y mouvait à l'aise, alors que le monde tout court, où il avait à vivre et à agir, lui demeurait étran-

ger, ou du moins lui paraissait tel, tant ses pensées et ses mœurs lui répugnaient.

Pour bien comprendre Pie X, pour expliquer à la fois l'unité et la complexité de sa vie, pour justifier ce qu'elle a tout ensemble de simple et d'extraordinaire — toutes choses qui ne s'expliquent pas et ne se justifient pas toujours humainement et qui même peuvent sembler quelquefois contradictoires sur le seul plan humain —, il faut savoir tout cela. Il faut avoir pénétré jusqu'au fond de son âme, dans ce temple vivant où, en présence de Dieu, sa foi vivifiée par sa charité est devenue l'unique principe de son activité intérieure et extérieure, mais une foi constamment enrichie d'instincts divins, d'intuitions surnaturelles qui, à travers la nuit obscure des vérités révélées, jaillissent en lui, comme l'éclair, du choc de l'amour.

Mais cet amour se paie cher, au prix d'une vie vertueuse jusqu'à l'héroïsme. Telle fut la vie personnelle de Pie X.

Puisque Dieu doit être le premier aimé et le premier servi, il faut, dans le sanctuaire de l'âme, lui faire place nette, disparaître en quelque sorte soi-même pour qu'Il l'occupe tout entière. *De là l'humilité des saints*. Celle de Pie X est proverbiale. Cet homme a voulu n'être rien, et il est devenu tout ; il ne demandait qu'à servir, et toute sa vie il a dû commander. Ce n'est pas lui qui a été au devant des honneurs, ce sont les honneurs qui sont venus jusqu'à lui : la mitre d'abord, puis le chapeau, puis la tiare. C'est en particulier au moment de son élection au Pontificat suprême que son humilité se fit éclatante.

Dès qu'il vit, au conclave, s'élever le nombre des voix qui le désignaient, le Cardinal Sarto fit tout pour écarter la charge dont il était menacé, tout jusqu'à annoncer qu'il n'accepterait pas l'élection : « Oubliez-moi, disait-il, je n'ai pas les qualités requises pour être Pape. » Il dut cependant céder aux instances des Cardinaux, mais ce ne

fut pas sans avoir longuement prié et pleuré. Il ne semble pas téméraire d'affirmer qu'il ne céda que vaincu par la grâce de Dieu, et sous son inspiration immédiate.

Quand, une fois élu, le Cardinal doyen Oreglia lui demanda s'il acceptait son élection : « J'accepte, répondit-il, comme une croix ! » Et quand il dut choisir son nom : « Puisque je dois souffrir, dit-il, je prends le nom de ceux qui ont souffert : je me nommerai Pie. »

Et en effet toute sa vie fut une longue souffrance, surtout la fin de sa vie, celle qu'il passa sur le trône de saint Pierre.

Je pourrais parler d'abord ici des souffrances quotidiennes qui naissent dans une âme des efforts qu'elle tente pour atteindre à la sainteté, et qui aboutissent aux vertus héroïques ; mais, aux yeux des saints, ces souffrances-là ne comptent pas ; elles sont leur pain quotidien. Si elles épuisent le corps, du moins elles nourrissent l'âme et la remplissent d'une sainte joie.

Les souffrances de Pie X lui sont surtout venues du dehors, du spectacle de toutes les misères physiques et morales dont il était le témoin attristé et impuissant.

Il était la sobriété même et souffrait de voir le monde moderne, envahi par le matérialisme, concentrer tous ses efforts sur la recherche du bien-être, du plaisir, et faire servir surtout à cela, en les mettant à la portée de tous, des pauvres comme des riches, les conquêtes de la science.

Il était *fort*, de cette force qui est une vertu de l'âme, et souffrait de voir s'étaler autour de lui, dans tous les milieux, tant de faiblesses, de lâchetés, de trahisons, au mépris de l'honneur, du devoir, du dévouement, de tout ce qui doit contribuer à la grandeur de l'homme et plus encore du chrétien.

Il était bon par nature, mais d'une bonté que sa charité surnaturelle, tout en l'approfondissant, en la virili-

sant, avait rendue encore plus sensible, en sorte qu'il souffrait plus qu'aucun autre, à la vue des injustices de toutes sortes dont les pauvres, les humbles, les petits de ce monde étaient continuellement et partout les victimes.

Mais ce qui le faisait particulièrement souffrir jusqu'au tréfonds de l'âme, en ébranlant douloureusement sa sensibilité, c'était de constater qu'à l'origine, comme au terme de toutes ces convoitises, de toutes ces lâchetés, de toutes ces injustices, il y avait le péché. Car il haïssait le péché de tout l'amour qu'il portait à Dieu, et, par Dieu, aux pécheurs que lui, Pontife suprême, Vicaire de Jésus-Christ, avait mission de convertir.

Aussi n'est-il pas étonnant de voir Pie X, à peine assis sur le trône de saint Pierre, s'attaquer à la racine même du mal, et se proposer de tout restaurer dans le Christ : « *Instaurare omnia in Christo.* »

C'est ce qu'il nous reste à dire, non en refaisant à votre usage l'histoire du Pontificat de Pie X — c'est impossible pour moi en une heure, et ce serait insupportable pour vous —, mais en prenant, dans cette histoire, quelques traits parmi les plus saillants, où nous verrons *en action la foi ardente de Pie X* — (*ignis ardens*) — avec d'une part ses antennes surnaturelles — les dons du Saint-Esprit — qui captent pour ainsi dire les inspirations divines, et poussent le saint Pape à des décisions humainement étonnantes, imprévues, mais fécondes ; et d'autre part avec le concours d'une intelligence supérieure qui, une fois la décision surnaturelle prise, raisonne, organise humainement en vue des réalisations immédiates ou futures.

II. — La Foi ardente de Pie X a l'œuvre

Vous ne serez pas étonnés de savoir que la préoccupation dominante de Pie X, dès qu'il eut décidé de tout restaurer dans le Christ, — car il s'agissait bien, devant tant de ruines spirituelles, d'une restauration totale —, ce fut d'empêcher les âmes qui avaient encore la foi de la perdre, et de mettre les autres à même de la découvrir.

Mais comment empêcher les âmes de perdre la foi ? En s'attaquant aux erreurs tout ensemble les plus nocives et les plus subtiles qui, à la manière d'un corrosif, en dissolvaient rapidement les tissus.

Telles étaient précisément, à ce moment-là, les erreurs que Pie X, dans sa célèbre Encyclique *Pascendi* (1) du 8 septembre 1907, condamna vigoureurement, les qualifiant officiellement, le premier, « d'erreurs modernistes ». Le mot était si nouveau, même pour les initiés, et la chose si étrangère aux profanes que beaucoup parmi les esprits superficiels, et certains parmi les modernistes les plus intelligents, — ceux qui sciemment et depuis longtemps

(1) Encyclique *Pascendi Domini gregis* sur les erreurs modernistes, 8 septembre 1907.
— Décret *Lamentabili* contre les erreurs modernistes, 3 juillet 1907.
— Allocution *Relictum* sur les erreurs modernistes. Consistoire du 16 décembre 1907.
— Instruction aux Ordinaires et Supérieurs Religieux concernant le décret *Lamentabili*, 28 août 1907.
— *Motu proprio* sur les décisions de la Commission Biblique et les sentences contre les modernistes, 18 novembre 1907.
— *Motu proprio* sur le péril du modernisme, 1er septembre 1910.

pêchaient en eau trouble, — essayèrent de la tactique qui si souvent, dans l'histoire, a réussi aux hérétiques. Ils soutinrent que Pie X avait cent fois raison, si le modernisme existait, de le condamner ; mais que, fort heureusement, le modernisme n'existait pas.

Certes il n'existait pas à l'état de doctrine systématique comme on le trouve en effet systématisé à dessein dans l'Encyclique *Pascendi*. Mais il existait à l'état de tendances intellectuelles profondes qui, en histoire, en exégèse, en philosophie, en théologie, s'infiltraient dans les esprits, même à leur insu, pareilles à ces eaux souterraines qui, à force de couler silencieusement dans les mêmes directions, finissent par déliter les roches les plus dures, ou miner le sol le plus résistant.

Pour découvrir ces tendances, qui échappaient à la plupart des fidèles, ou mieux encore pour atteindre et signaler leurs sources, il fallait à l'Église ce qu'on appelle aujourd'hui un « *sourcier* ».

Ce fut Pie X qui se chargea de ce rôle, grâce à ce flair surnaturel qui lui venait de sa foi ardente, de son cœur à cœur habituel avec Dieu, et qui lui donnait non seulement le sens du mystère divin, mais encore celui des dangers que couraient la foi des fidèles et les vérités de la foi dont le dépôt lui était confié.

Ce que les théologiens nomment le *don d'intelligence*, qui est un des sept dons du Saint-Esprit, et se déclanche sous l'action combinée de la charité et de l'Esprit-Saint, fut pour lui quelque chose d'analogue à la baguette magique dont se servent les sourciers, laquelle s'agite entre leurs mains dès que leur sensibilité toujours tendue pressent le frémissement d'une source. Il l'aida à découvrir celles du modernisme à travers tous les camouflages dont elles étaient agrémentées, je veux dire à travers toutes les précautions prises par les modernistes conscients

pour cacher leurs erreurs doctrinales, sous les apparences mêmes de l'orthodoxie.

Telle est dans sa simplicité surnaturelle l'explication la plus sûre, la plus adéquate de l'Encyclique *Pascendi*, tout entière inspirée par Pie X, même si elle ne fut pas tout entière rédigée par lui.

On sait maintenant que le but des modernistes conscients était en gros d'adapter la révélation, la foi, le dogme, qui sont les fondements du christianisme traditionnel, aux exigences soi-disant impérieuses de la pensée et de la vie modernes, mais en sacrifiant, chaque fois qu'il le faudrait, la tradition. Ce modernisme ne se présentait pas alors sous la forme d'un courant unique de pensée, d'un système. Mais on en retrouvait partout l'esprit — chez les historiens, les exégètes, les philosophes, les théologiens — lequel consistait à vouloir à tout prix marier l'eau avec le feu, la libre pensée avec la foi, fût-ce au détriment de la foi. Quant à la méthode, elle s'est révélée après coup : *rester dans l'Église pour la réformer*. On appelle cela aujourd'hui du « noyautage », et les communistes ont employé partout cette méthode peu loyale, mais efficace, de dissolution sociale.

Quoi qu'il en soit, les historiens les plus sérieux, les plus avertis du modernisme reconnaissent aujourd'hui : « que si la situation nous paraît désormais éclairée, non seulement en ce sens que la controverse est calmée, mais parce que le départ est fait entre les adversaires déguisés de l'Église et ses fidèles serviteurs ; si l'on a pu voir tomber rapidement les équivoques des uns et les illusions des autres, c'est, sans conteste, à l'intervention pontificale qu'est dû ce résultat. Personne ne peut refuser aux actes de Pie X le mérite d'avoir été la sentence qui clôt de longs et difficiles débats, le jet de lumière qui dissipe les nuages amoncelés sur l'horizon, le réactif qui décèle les

divers éléments d'un milieu particulièrement trouble et en réalise la différenciation (1) ».

C'était déjà beaucoup de signaler à temps, avec une intuition sûre d'elle-même parce qu'elle venait de Dieu, les erreurs mortelles qui mettaient la foi des fidèles en péril. Mais ce n'était pas suffisant.

Il fallait organiser contre elles, contre leurs infiltrations les plus subtiles, des moyens positifs de défense. Le plus pratique à la fois et le plus efficace consistait à assurer partout dans l'Église, et à tous les degrés, l'enseignement de la religion.

Sur ce point capital, l'intelligence supérieure de Pie X se mit au service de sa foi ardente, avec une perspicacité et une ténacité dignes d'admiration.

Déjà, deux années avant l'Encyclique *Pascendi*, Pie X, après une enquête qu'il ouvrit à travers le monde catholique sur l'*ignorance religieuse*, avait été frappé par l'étendue et la profondeur de ce fléau.

Il pressentit alors que, à la faveur de telles ténèbres obscurcissant les esprits, les microbes de l'hérésie nouvelle auraient tôt fait d'accomplir leur œuvre de mort. Il résolut donc de réagir avec vigueur, et écrivit cette admirable Encyclique *Acerbo nimis* sur l'*ignorance religieuse et l'enseignement de la doctrine chrétienne*, qui malheureusement n'eut pas, comme l'encyclique *Pascendi*, le don d'émouvoir au degré où c'eût été désirable l'attention des Pasteurs, et resta à peu près lettre morte (2). Elle ne prit tout son relief qu'après la dénonciation des erreurs modernistes, c'est-à-dire un peu trop tard, mais n'a pas

(1) Jean Rivière, *Le modernisme dans l'Église : Étude d'histoire religieuse contemporaine*, Introduction, p. IX. Paris, Letouzey, 1921.

(2) Encyclique *Acerbo nimis* sur l'ignorance religieuse et l'enseignement de la doctrine chrétienne, 1905.

cessé, aujourd'hui encore, d'être d'une impressionnante actualité. En effet elle semble écrite d'hier.

Pie X commence d'abord par reconnaître le fait indéniable, confirmé par une large et sérieuse enquête, de l'ignorance religieuse du peuple chrétien ; de catholiques trop nombreux, même parmi l'élite, qui ignorent complètement les vérités nécessaires au salut éternel ; ne savent rien de Dieu, ou presque : rien de l'Incarnation, ni de la Rédemption ; rien de la grâce, ni des sacrements ; qui ne se préoccupent pas du péché, ni de sa malice, ni de sa turpitude ; n'ont nul souci de l'éviter, au contraire, uniquement soucieux de vivre à leur guise, avec le vague espoir d'une absolution à la dernière minute.

« S'il en est ainsi, continue Pie X, pourquoi nous étonner que la corruption des mœurs et la dépravation aillent toujours grandissant, non parmi les Barbares, mais dans les États qui portent le nom de chrétiens ? »

Il est grand temps de s'attaquer à cette plaie sociale d'une ignorance religieuse généralisée, et de réenseigner au peuple chrétien la doctrine chrétienne. C'est là le devoir sacerdotal par excellence, déclare le Concile de Trente (1).

Sans doute, mais comment s'en acquitter ? D'abord, semble-t-il, en prêchant la doctrine chrétienne chaque dimanche et les jours de fête ; tous les jours de l'Avent et du Carême. Pie X reconnaît la nécessité et l'utilité des sermons, surtout si l'on prêche au peuple l'Évangile. Mais « une homélie, remarque-t-il, ne vaut pas une lecon de catéchisme ».

Déjà le Concile de Trente faisait une obligation aux curés, au moins les dimanches et jours de fête, d'ensei-

(1) Sess. V, cap. 9 de Ref. ; Sess. XXII, cap. 8 ; Sess. XXIV, cap. 4 et 7, de Ref.

gner aux enfants les vérités de la Religion, *soit par eux-mêmes*, *soit par d'autres*. Pie X reprend cette idée et y insiste. *Le catéchisme d'abord*, dit-il, avant toutes choses, avant les sermons, avant les conférences, avant les livres savants. Certes tout cela — sermons, conférences, livres — est excellent, mais le sera encore bien davantage le jour où ceux qui entendent ou lisent ces belles choses pourront les comprendre, grâce à l'enseignement religieux reçu au catéchisme.

Il faut donc que tous les curés se mettent à l'œuvre, et obéissent aux prescriptions du Pape concernant l'enseignement du catéchisme. Puis, précisant une autre recommandation du Concile de Trente, Pie X déclare expressément ceci : « Les Curés, là surtout où le nombre des prêtres est restreint, y trouveront, comme *auxiliaires de l'enseignement du catéchisme*, des laïques qui se consacreront à ce ministère (1). » C'est là, comme en germe, le programme de l'Action Catholique que Pie XI détaillera plus tard, et que, sous sa lumineuse et vigoureuse impulsion, on essaye, présentement, d'organiser partout avec méthode.

Malheureusement, je le répète, dans le remous des événements religieux de cette époque sur quoi se concentrait l'attention des catholiques, l'Encyclique *Acerbo nimis* demeura à peu près sans écho. Cependant, à voir les heureux résultats qu'elle a obtenus là où l'on s'est inspiré d'elle pour agir, on peut prévoir ce qui serait arrivé si partout on l'avait suivie. Permettez-moi de donner, à ce sujet, un exemple dont j'ai été le témoin.

C'était à Paris, au lendemain de la guerre. Un jour je vis venir à moi un monsieur d'un certain âge, mais encore jeune d'allure, qui de loin brandissait une lettre comme

(1) Encyclique *Acerbo nimis*, Règle IV.

une épée dont il semblait vouloir me transpercer. Ce monsieur s'appelait Prouvé-Drouot, et cette lettre c'était l'Encyclique *Acerbo nimis*. Il venait de la découvrir, et, sous le coup de l'émotion que lui avait produite cette lecture, il s'était senti aussitôt une vocation, celle de *catéchiste volontaire*. Je passe, bien entendu, sur tous les incidents de l'entrevue pour en venir tout de suite à l'essentiel. En quinze ans, cet homme de cœur a montré ce que l'on peut attendre de quelqu'un qui met son enthousiasme au service d'une belle idée : tout simplement des merveilles. En vérité, il a réussi à secouer l'énergie des sceptiques, même parmi le Clergé. Il a embauché des religieux — un dominicain d'abord, et puis un jésuite — pour instituer un cours supérieur de religion à Paris à l'usage des « Messieurs catéchistes », comme il dit volontiers. Il est intervenu auprès des directeurs de groupes de jeunes gens pour les intéresser à « l'œuvre par excellence », « l'œuvre maîtresse », « l'œuvre des œuvres », celle des catéchismes dans les paroisses, et les décider à lui donner les meilleurs de ces jeunes gens comme auxiliaires. Or, après quinze ans d'efforts inlassables, voici les résultats.

Rien qu'à Paris, où le Père Goupil, de la Compagnie de Jésus, continue avec un succès croissant le cours de religion commencé par moi il y a quinze ans, à l'usage des catéchistes volontaires, plusieurs centaines de jeunes gens, anciens ou actuels élèves des grandes écoles ; des adultes en grand nombre, parmi lesquels des avocats, des ingénieurs, des médecins, des professeurs d'université, des généraux, voire des amiraux, prennent, tous les dimanches matin, le métro ou l'autobus pour s'en aller, dans les paroisses excentriques et populeuses de Paris, faire le catéchisme à des milliers de garçons qui, en voyant ces beaux jeunes gens, ces graves « messieurs », quelquefois

galonnés d'or ou décorés de la Légion d'honneur, enseigner volontairement le catéchisme à la place de M. le Curé, dont c'est à leurs yeux le « métier », y courent comme à une fête, au lieu de s'y traîner comme à une corvée. Supposez maintenant que demain, dans chaque diocèse où sévissent tout à la fois l'ignorance religieuse et le manque de prêtres, les Évêques demandent à tous les Curés de leur diocèse de faire appel, dans chacune de leurs paroisses, à l'élite de leurs paroissiens, jeunes gens ou hommes faits, pour les aider à enseigner le catéchisme là où eux-mêmes ne peuvent aller, dans les annexes de leurs paroisses, ou dans les paroisses surpeuplées, alors, je crois très sincèrement qu'il y aurait de beaux jours en perspective pour l'Action Catholique ! Au lieu d'organiser cette action sur les sables mouvants de l'ignorance religieuse, on bâtirait à coup sûr et pour des siècles, sur le roc d'une religion connue et respectée par des chrétiens avertis qui, de génération en génération, se passeraient le flambeau de la foi.

Ainsi donc Pie X, avec cette rare sûreté de vue, cette puissance surnaturelle d'intuition qu'il avait acquises dans sa vie intime avec Dieu, sut dénoncer à temps les erreurs modernistes qui faisaient courir à la foi un péril mortel, et se servir de sa rare intelligence pour le conjurer par un enseignement humainement mieux organisé de la doctrine chrétienne.

Mais précisément il était trop intelligent pour ne pas se rendre compte que si la foi des chrétiens a besoin d'*être éclairée*, la foi la plus éclairée ne saurait à elle seule garantir l'exercice et le développement de la vie chrétienne.

Car, pour vivre chrétiennement, à l'exemple de Jésus-Christ, il faut aimer Dieu de tout son cœur et son prochain comme soi-même ; puis, sous l'impulsion amoureuse de

cette divine charité, pratiquer toutes les vertus chrétiennes, en s'acquittant chaque jour, à chaque instant, de ses devoirs d'état personnels et sociaux. Or cela ne va pas sans effort, ni sans épuisement de forces.

C'est pourquoi la vie chrétienne, autrement dit la vie en conformité avec Jésus-Christ, réclame impérieusement la grâce de Jésus-Christ, celle-là surtout que lui-même, en instituant le sacrement de l'Eucharistie, a destinée à nourrir notre âme, à soutenir son effort, à prévenir sa lassitude, à réparer ses forces.

De tout temps les Papes ont rappelé aux fidèles ces principes élémentaires de vie chrétienne, pour les engager à s'approcher de la sainte Table. Et si Pie X n'avait fait que cela, — une Encyclique de plus, — nous ne l'aurions pas signalé.

Mais il a fait bien autre chose !

Sur ce plan de la vie chrétienne, comme sur celui de la foi, il a donné une nouvelle preuve de cette double faculté d'intuition surnaturelle, et d'intelligence organisatrice que l'on trouve à l'origine de ses plus importantes décisions, et qui sont un des traits les plus saillants de sa physionomie spirituelle.

Oui, certes, la communion est un moyen essentiel de vie chrétienne. Mais qui doit communier ? Quand et comment doit-on le faire ?

Les catholiques des générations actuelles qui, depuis leur enfance, sont habitués au régime de la communion fréquente ou quotidienne, ne peuvent se rendre compte de l'importance que ces questions avaient encore au temps où Pie X gouvernait l'Église. Ils ne savent pas ou ne se rappellent plus que le jansénisme — cette peste noire ! — n'avait pas cessé d'influencer les nations chrétiennes, et, dans ces nations, le clergé aussi bien que les fidèles. La communion y était rare ; au surplus on l'envi-

sageait plutôt comme une récompense que comme une nourriture nécessaire à l'entretien et au développement de la vie chrétienne.

Dans la plupart de ces pays, les enfants faisaient leur première communion à douze ou quatorze ans. Les jeunes filles et les femmes pieuses communiaient seulement aux grandes fêtes ; quant aux hommes, du moins parmi ceux qui allaient encore à la messe, quelques-uns seulement faisaient leurs pâques, mais rien de plus. Ces préjugés étaient si bien ancrés dans les esprits, ces habitudes si tenaces, bref ce « régime sec » paraissait si naturel, si raisonnable, si normal, qu'aucun Pape jusque-là n'avait osé intervenir de peur d'y user inutilement son autorité. Cependant la situation empirait chaque jour au point de vue religieux. Chaque jour la vie chrétienne devenait plus difficile à cause de tout ce qui s'étalait cyniquement autour d'elle d'égoïsme, de matérialisme, de paganisme dans les idées et les mœurs, créant ainsi une atmosphère irrespirable aux âmes. Pour paralyser tant d'influences morbides ; dissiper tant d'erreurs, de préjugés ; neutraliser tant de mauvais exemples, ou simplement tant d'entraînements et de facilités de vie, il fallait non seulement condamner les hérésies, généraliser l'enseignement de la doctrine chrétienne, mais substituer à ce régime de *diète eucharistique* qui anémiait les âmes, en les privant de la communion, un régime de *suralimentation* eucharistique à l'usage de tous, des enfants, des malades, des jeunes gens et des jeunes filles, des femmes et des hommes.

C'est ce que Pie X a deviné tout de suite avec cette sorte de double vue, cette intuition divine, ce flair surnaturel qui lui venaient de sa foi ardente et agissante — et c'est ce qu'il a entrepris aussitôt avec prudence, mais avec une prudence surnaturelle qui bouscula d'un seul coup tous les préjugés et les mauvaises habitudes, uniquement

dans l'intérêt des âmes, et pour la gloire de Dieu.

Coup sur coup, il publia trois ou quatre décrets sur la Communion. Le premier date du 15 septembre 1905, sur la *communion des enfants et des malades*; un second du 20 décembre 1905, sur la *réception quotidienne de la sainte eucharistie*; un troisième sur la confession par rapport à la communion quotidienne, le 14 février 1906; enfin un quatrième du 8 août 1910, sur l'âge d'admission à la première communion. Et je ne parle pas ici des lettres apostoliques, des discours aux enfants, aux premiers communiants, aux pèlerins de toutes sortes et de tous pays, qui accompagnèrent ou suivirent ces décrets.

Il n'y a pas de sujet sur quoi Pie X soit revenu plus souvent et avec plus d'insistance, sans se laisser intimider par les incompréhensions, les protestations du clergé et des fidèles. Avec une douce, mais une irrésistible obstination, sûr du but à atteindre et du chemin à parcourir, il finit par avoir gain de cause, et par réintroduire dans les mœurs, comme au temps de l'Église primitive, la communion fréquente ou quotidienne, chez les enfants et chez les adultes, pour les hommes comme pour les femmes. Qui oserait nier que le renouveau de vie chrétienne que l'on constate aujourd'hui dans la jeunesse, même intellectuelle, de tous les pays chrétiens, n'est pas dû, en grande partie, à cette restauration eucharistique, à cette incorporation vivante des âmes au Christ par la communion?

Peut-on expliquer autrement le culte eucharistique qui s'est propagé depuis à travers le monde; le succès grandissant des Congrès eucharistiques, internationaux, nationaux, ou simplement diocésains? L'an dernier, à Sorèze, j'ai assisté et pris part au Congrès eucharistique diocésain du Tarn. Il y avait là trente mille personnes environ, dont un millier d'enfants, et des milliers d'hommes, de

jeunes gens, pleins de recueillement et d'enthousiasme.

Vous savez comment s'est terminé le dernier Congrès de Buenos-Aires ; de quelle façon splendide tout un peuple — son gouvernement en tête — a glorifié, publiquement Notre-Seigneur dans l'Eucharistie, — par des acclamations, des chants, des cérémonies comme on n'en avait pas encore vu, — mais mieux encore par des conversions innombrables et une communion générale.

Ici encore les faits ont donné raison à Pie X et mis en relief son *don prodigieux de vision surnaturelle*, et son *sens admirable d'organisation humaine*.

Je n'en finirais pas si je devais énumérer ici tous les cas où les interventions de Pie X, même parmi celles qui ont le plus étonné et quelquefois meurtri certaines âmes, ou blessé certains esprits, ont néanmoins mis en relief ces deux traits caractéristiques de sa physionomie spirituelle.

Disons cependant un mot, à titre d'exemple, de son attitude à l'égard de la *loi de séparation de l'Église et de l'État en France*. Il s'agissait là, vous le savez, d'un de ces événements à double face sur lesquels il est si difficile, même après coup, de porter un jugement qui tienne rigoureusement compte de leur complexité. La loi de séparation, élaborée par le Parlement français, présentait deux aspects : l'un *politique, humain, naturel,* tourné vers la France ; l'autre *religieux, divin, surnaturel,* tourné vers Rome.

Humainement parlant, étant donné tout ce qui était en jeu — les intérêts temporels de l'Église et ceux de l'État, — on pouvait penser que la loi de Séparation, surtout après les amendements des députés catholiques acceptés par le gouvernement, était acceptable.

Mais, religieusement ou surnaturellement parlant, si l'on considérait non plus seulement la lettre, mais l'esprit de la Loi de Séparation, surtout celui qui l'avait ins-

pirée au lendemain de la rupture du Concordat, on pouvait craindre qu'un jour, à la faveur d'on ne sait quelles circonstances politiques toujours possibles, son application ne provoquât, dans l'Église de France, les dangers spirituels les plus graves, par exemple celui d'un schisme. En face de ce risque, même réduit au minimum, d'une pareille éventualité, les avantages matériels ne comptaient plus ; on devait sacrifier le matériel au spirituel.

Seulement pour prendre une pareille décision, il fallait nécessairement sortir des considérations politiques, dépasser l'ordre de la prudence humaine, et chercher ses inspirations plus haut que les raisonnements et les jugements humains.

C'est ce que fit Pie X. Après avoir consulté, réfléchi, mais surtout longuement prié, il condamna la loi de Séparation.

Je possède sur l'esprit de foi qui l'anima à ce moment tragique de son Pontificat deux renseignements puisés à la plus haute source. Les voici.

Quelque temps après sa décision, Pie X reçut la visite d'une personne déjà haut placée qui, à propos de la Séparation, se proposait de lui présenter ses condoléances. Pie X l'arrêta du geste, puis, faisant allusion à l'exemple admirable d'obéissance au Saint-Siège que venaient de donner l'épiscopat, le clergé et les catholiques français, répondit avec sérénité :

« Je voudrais voir toutes mes affaires aller comme les affaires religieuses de France. » Et, se penchant vers son interlocuteur, il ajouta avec émotion, comme s'il faisait une confidence : « Je sais bien qu'il y en a qui se préoccupent *des biens* de l'Église ! Moi je me préoccupe *du bien* de l'Église. »

Pie X est là tout entier.

En sa personne, la nature et la grâce, l'homme et le

chrétien s'harmonisaient pleinement. La grâce, chez lui, avait toujours le premier mot, surtout quand il s'agissait de voir et de décider des choses graves. Mais la nature aussi avait toujours le sien à dire, surtout quand il s'agissait d'organiser, sous l'influence éclairante et réchauffante de la grâce, ce qu'il avait décidé. L'homme en lui cédait toujours le pas au chrétien, mais le chrétien n'y étouffait jamais l'homme.

Ce saint Pape avait au plus haut point le sens et le besoin de l'harmonie. Il n'a pas dépendu de lui que tout ne fût harmonieux dans ses rapports avec les hommes. Au lieu d'avoir à condamner souvent, il eût préféré toujours bénir. Jusque dans ces « manifestations d'autorité », qu'il fit uniquement dans l'intérêt des âmes et de l'Église, on sent que la main qui frappe est aussi celle qui bénit, et que le même cœur qui hait le péché, enveloppe de tendresse le pécheur.

Son premier « *motu proprio* » est du 22 novembre 1903, trois mois seulement après son élection. Or savez-vous de quoi il traite? De la *Musique sacrée*, de l'harmonie qui doit présider au culte à rendre à Dieu par ses fidèles, dans ses temples.

Pour moi, toute l'âme de Pie X se révèle dans ce premier geste. Il voudrait que dans la société chrétienne, comme dans un temple, habite et règne Jésus-Christ. Son plus grand désir serait qu'autour du Fils de Dieu, les nations comme les individus se groupassent, et lui fissent l'hommage spirituel d'une même foi et d'une même charité présidant à l'accord harmonieux de tous les esprits, de toutes les volontés. Rien ne blesse son âme sensible dans la musique sacrée comme une fausse note, une faute de goût, tout ce qui porte atteinte à la dignité du temple. Rien ne mortifie son âme d'apôtre, dans l'Église universelle, comme les erreurs contraires à la foi, les mœurs

ST. ALBERT'S COLLEGE LIBRARY

païennes indignes d'un chrétien, qui font injure à Jésus-Christ.

C'est pourquoi il fonce sur le modernisme, sur le paganisme, sur le démocratisme — toutes ces fausses notes sociales — comme il a foncé, au début de son pontificat, sur la mauvaise musique d'église. Mais bien loin que ce soit par animosité contre les personnes, c'est au contraire par amour pour elles. Car il ne condamne les fausses notes, en musique ou dans la vie, que pour aider les âmes, comme les voix, à s'unir entre elles plus harmonieusement, à la lumière de la foi, dans l'atmosphère de la charité, pour la gloire de Dieu, le règne de son Église, et le salut des âmes.

M.-S. Gillet, O. P.,
Maître Général.

NOTES ET RÉFLEXIONS

Pierre et César

Reculons dans le passé ce sujet. Dans une séance récente des Antiquaires de France, M. Olivier Martin, professeur d'histoire du droit à la Faculté de Paris, a commenté deux lettres d'Innocent IV pape, adressées l'une à Alphonse comte de Poitiers, l'autre à Blanche de Castille, régente de France en l'absence de saint Louis parti pour la Croisade, dans lesquelles il n'était question que d'autoriser des péages.

Des péages, oui. Un droit à prélever, ici par le comte, là au nom du roi, sur les marchands dont la fréquentation allait assurer le sort de deux ports qu'on creusait : Tonnay Boutonne chez l'un, Aigues Mortes chez l'autre. Et comment est ce qu'on va commettre l'autorité de l'Église là dedans, dans des tractations d'intérêt, dans l'établissement d'un impôt ? Comment le pape peut-il y avoir part ? Ses lettres le font voir. Par la moralité enfermée dans l'affaire, l'impôt pouvant selon le cas être juste ou injuste.

A vrai dire ce n'est pas le pape qui intervient ; l'autorité civile a demandé son avis, mais demandé comme une permission, qui légitimait son dessein. Et le pape a soin de répondre que cela regarde avant tout le seigneur de la terre, mais sans laisser d'ajouter pourtant à quelle condition il l'approuve, qui est que l'impôt soit modéré, et que l'avidité ou le besoin d'argent ne soit pas cause de l'augmenter.

Au reste, ces lettres ne sont pas les seuls exemples d'une déférence de ce genre des puissances envers l'or-

gane suprême des mœurs publiques. Elle s'exerçait très couramment, et par l'excommunication, qui retranchait de la communauté où ces mœurs étaient imposées ceux qui violaient leurs exigences, elle passait dans les effets.

●

Il serait aisé là-dessus de nous former de cette époque un tableau de complaisance, dans les couleurs accoutumées des catholiques de 1830, où l'on verrait, par l'ascendant de l'Église, régner la vertu sur la terre, le pouvoir des méchants tenu partout en échec, l'oppression des mauvais princes conjurée. Mais l'histoire véridique met trop d'ombres à ce tableau.

Elle montre que cet ascendant s'exerça plus d'une fois par des organes indignes, que trop souvent les princes puisèrent dans de justes causes pour s'en défendre, que quelquefois à la piété des peuples il fallut que la routine et la superstition prêtassent la main pour assurer cette autorité. Toutefois le principe était admis, et c'est, à le prendre en général, une supériorité qu'on ne peut méconnaître de cette société sur la nôtre.

Les deux pouvoirs collaboraient, et chacun selon ses compétences. Le politique ne prétendait pas à la formation des consciences. Il savait qu'il n'avait pour cela ni les lumières, ni la persuasion, ni les sanctions compétentes, qu'il ne pouvait en pareille matière décider que par l'arbitraire, et exécuter que par la force. Des rencontres comme celles dont il s'agit font voir à cet égard, de sa part, une délicatesse qu'on ne peut être fier d'avoir perdue.

Peu de gens se préoccupent aujourd'hui de la moralité de l'impôt, et c'est pourquoi l'école publique fait de vains efforts pour le faire entrer dans les consciences. Car comment la conscience se ferait elle une affaire de lois de finances dans la décision desquelles on ne la voit jamais paraître? Il n'y est question que de l'égalité, notion abstraite si le droit n'y est conjoint, et qui ne laisse à l'a-

nalyse, quand on ne la considère que dans les formes d'un vote, rien autre chose que la contrainte.

Essentiellement les peuples ne se croient obligés qu'au juste. Là où l'on ne le lui fait pas sentir, les moyens qu'on a de se faire obéir ne sont pour lui qu'un pis-aller.

●

L'intervention d'Église en pareille occurrence visait, dit le même professeur, autre chose que la moralité, et cela est plus intéressant encore.

Car il s'agit de cette grande communauté chrétienne, où résidait la civilisation, et dont les temps actuels ne nous donnent pas plus l'idée, que de la moralité du pouvoir. Le pape dans ses consultations intervient en faveur de ce que nous nommons *circulation*, et qui, contrairement aux chimères de fixité, d'enracinement, d'immobilité, qu'on s'est forgées de nos jours comme le dernier mot de l'ordre et des traditions, fut le constant souci d'autrefois.

L'autorité d'Église voulait des passages libres pour ces légats, et le pape porte plainte sur les péages perçus parfois sur eux par les seigneurs. Elle les voulait aussi pour deux professions, par lesquelles cette circulation s'exerce, celle des intérêts par le commerce, celle des idées par la science. Bref il s'agissait d'assurer le libre passage, à travers le monde, des marchands et des écoliers.

Il fallait que les premiers portassent partout sans peine les denrées des climats divers qui font communiquer les hommes par les usages ; il fallait que les seconds ne fussent pas arrêtés dans la recherche des lumières, dont la pensée réclame l'universalité. Ceci n'est pas une vue de l'esprit, une conséquence tirée des événements par la philosophie de l'histoire. On la prend sur le fait. Vingt fois l'intervention de l'Église se produit en faveur de ces deux professions. Et il n'y a pas de spectacle plus propre

à nous instruire de l'idée qu'on s'est faite longtemps de l'unité du genre humain.

On ne la mettait ni dans le droit de l'individu, ni moins encore dans le droit des nations à s'opposer les unes aux autres, et à réclamer l'égalité. Elle tenait, aux yeux de l'ancienne Europe, dans la communauté des besoins et l'aptitude aux mêmes lumières.

●

Nous avons l'art de réduire l'un au plus matériel des principes, la liberté de l'échange et de la production, et, en conséquence d'une philosophie des races, de supprimer l'autre simplement.

Tout prévenu qu'il était sur nos antiquités, Voltaire, comme enfant de la vieille Europe, n'en voyait pas moins les choses différemment quand il montrait, dans son *Mondain*, le commerce « réunissant l'un et l'autre hémisphère ».

> Voyez-vous pas ces agiles vaisseaux
> Qui du Texel, de Londres, de Bordeaux,
> S'en vont chercher par un heureux échange
> De nouveaux biens, nés aux sources du Gange?...

Il faut avouer que cela rend un autre son que ceux qui, à l'heure qu'il est, ne voyant dans la rareté de l'étranger en France que le déficit des hôtelleries, nous entretiennent, en style abject, du « malaise » ou de la « crise » de l'*industrie touristique*.

Vivent les échanges entre peuples! mais, même alors qu'il s'agit d'intérêt, pour un peu plus que la cause de gagner de l'argent.

Aussi bien qu'est-ce que ceux du trafic et des denrées, au prix de ceux que l'intelligence réclame? Car là est le point qu'on ne répétera jamais assez. L'Église, par la préparation que son apostolat exige, fait de l'appel à l'esprit une affaire, qui passe en importance tout ce qui peut s'in-

venter en ce genre, et, plus que tout le reste, les seuls appels au droit. Dans l'ordre humain, les écoles sont son principal souci, celles que le peuple réclame autant que les autres et plus encore, parce que les petits en reçoivent, pour atteindre à leur fin, un secours plus indispensable.

De là vient qu'il n'y a pas d'insistance mise à préconiser l'enseignement populaire depuis cinquante ans par les Ferry, les Macé, les Bert et leurs semblables, qui dépasse celle que les grands apôtres ont fait entendre.

●

Le monde conservateur français, qui fit ses délices au temps de Brunetière, de la faillite de la science, dont il les régalait, ne s'en doute guère.

Qu'a besoin le peuple de savoir lire? Dans cette partie de la société, qui n'a ouï demander cela cent fois? Mais quand saint Boniface convertit l'Allemagne, c'est à coup d'écoles qu'il procéda. Ses rapports avec Charles Martel ne sont pleins que de cela. C'est par la science qu'il s'avançait à la conquête des âmes pour Dieu. Et dans l'effort contraire qui se pratique dans le même pays sous nos yeux, à quoi recourt l'ennemi, sinon à l'ignorance, à des doctrines d'ethnographie, d'histoire et d'archéologie, dont se rient, au sein de l'Allemagne même, tout ce qu'il y a d'ethnographes, d'historiens, d'antiquaires?

Voilà le sort fait non seulement à la foi, mais à l'esprit, à l'esprit tout court, quand la cité prétend en disposer. Un érudit allemand disait à Thérive l'année dernière : Nous assistons à l'agonie de la vie intellectuelle dans ce pays.

Les intérêts de cette vie menés dans l'ancien monde en collaboration de l'Église en avaient au contraire assuré le progrès. Ces écoliers, qu'elle choyait comme ses enfants dont elle formait un monde à part à l'abri du bras séculier, qu'elle protégeait contre les exactions, qu'elle exoné-

rait par des mesures, au besoin appuyées de sanctions spirituelles, qu'était-ce que la semence de toutes les découvertes, de toutes les sciences, de tous les arts, qui maintiennent encore, dans la division actuelle, un peu de l'ancienne communauté ?

LOUIS DIMIER.

A propos des « Dieux » d'Alain

Lire n'étant pas une occupation de l'intelligence seule, mais de l'être tout entier corps et âme, soyons reconnaissants envers Alain qui nous offre avec le volume où sont recueillis ses derniers « propos » un livre artistement présenté, agréable à voir, portatif à souhait et, par sa perfection typographique, digne des dieux dont il entreprend de nous entretenir.

Un disciple enthousiaste d'Alain m'avait dit : « Ce petit livre se lit comme un roman ! »... Mais il est mille façons de lire un roman. Disons plutôt que le livre d'Alain se lit comme un poème. « Les *Dieux* sont un poème », écrivait Maurois dans la *N. R. F.* Ni la gravité du sujet ni l'abondance des matières n'aggrave l'alerte allure d'Alain. Ceux, dont je suis, qui se garderont bien de suivre l'auteur où il veut les mener, sont heureux de l'accompagner un moment dans la forêt sacrée peuplée de mythes.

Nu-tête, pour n'avoir pas à ôter son chapeau, Alain se promène autour de son sujet : il herborise. Rien de mieux pour parler de fleurs et de contes. On choisit un « thème » ; les « variations » naissent d'elles-mêmes. Les idées sont à la

table des matières. Cela tient à la nature même du « propos » qui est entretien ou conversation. Alain aborde les plus redoutables problèmes avec tant de bonhomie qu'il semble de marcher à ses côtés, ce qui est agrément pour le lecteur sans prévention. Autant dire qu'il parle d'abondance et que son livre est « de bonne foi », au sens où l'entendait Montaigne, qui est le bon.

*
* *

Mais ces « propos » à l'allure fantaisiste et qui se veut dénouée de contrainte, ne croyez pas qu'ils excluent chez l'auteur un dessein très ferme, très arrêté, rigoureux. Ces « essais de philosophie religieuse » ne prétendent à rien moins que d'inaugurer, sur des sujets qui furent objet de polémiques et quelquefois occasion de guerres, « un *radical* changement de perspective ». Radical : ce seul mot dans la bouche d'Alain est tout un programme.

Les dieux restent vivants pour ceux qui les combattent comme pour leurs adorateurs; la haine est souvent de la ferveur retournée. N'en cherchez pas ici. Tout embrassement, qu'il soit d'amour ou de lutte, lui paraît embarras. Le sage doit viser à « l'abolition d'un genre de polémique qui n'a jamais mené à rien. Une philosophie « radicale » ne doit s'intéresser qu'à ce que Loisy dans sa leçon d'ouverture du cours d'histoire des religions au Collège de France appelait « les racines *psychologiques* de la religion ».

Ces racines doivent être cherchées dans l'âme humaine puisqu'elles sont racines psychologiques. Alain est « radicalement » certain que les dieux n'existent pas; mais le culte des dieux existe, la crainte des dieux existe. Celui qui voudra bien assister à la naissance des dieux dans l'âme humaine saura découvrir « en quoi *toutes* les religions sont vraies » et comment tous les dieux sont « vrais » sans être « réels ». Il s'intéressera à leur « sens », et non à leur « essence » qui pour Alain n'est qu'apparence — apparence à laquelle ne correspond aucune apparition. Il serait vain d'y chercher

quelque vérité *divine*; il est utile d'y découvrir une vérité *humaine*.

*
* *

« La religion, disait Alain à son canonnier fictif (p. 149), est un conte qui, comme tous les contes, est plein de sens. Et l'on ne demande pas si un conte est vrai. » Les dieux, comme les contes, existent dans le royaume de la métaphore. Le sage ne fait pas d'une métaphore un objet d'amour ou de haine ; il cherche sa signification. Alain nous invite à chercher la vérité humaine des croyances religieuses dans « l'harmonie qui existe entre les mythes populaires et la structure humaine ».

Relisant la petite notice visiblement inspirée par l'auteur et vraisemblablement écrite par lui qui a paru dans la *N.R.F.* en juin dernier, après avoir lu deux fois attentivement et sans un instant d'ennui le petit livre d'Alain, je m'étonne du caractère « énigmatique » qui est attribué à cet ouvrage. « On s'étonnait, y est-il dit, à propos de ces essais de trouver ensemble l'incrédulité la plus irréligieuse, et en même temps les *mouvements de la foi*. » Si vous découvrez ces « mouvement de la foi », vous serez plus heureux que je ne fus. Le parti pris de chercher dans « les mythes directeurs de notre civilisation » de simples vérités « humaines » est-il autre chose que le postulat d'un rationalisme radical? On comprend qu'Alain, cherchant à souligner l'originalité de son travail, n'ait pas tenu à insister sur ce caractère qui n'est rien moins qu'une nouveauté.

*
* *

La simple lecture de la table des matières suffit à nous renseigner sur la méthode de combat d'Alain. Nous y trouvons les religions européennes rangées selon une même perspective « radicalement changée » — ou changée dans un sens radical. Appliquant à cette nomenclature le postulat

rationaliste déjà mentionné, nous devons dire de toutes ces religions qu'elles sont toutes à la fois vérité et mensonge; mensonge pour autant qu'elles affirment une réalité invisible inaccessible à la raison humaine; vérité en tant qu'elles expriment une réalité psychologique. Dès lors « il s'agit moins de savoir si c'est vrai (problème d'avance résolu par la simple application du postulat rationaliste) que de savoir comment c'est vrai (1) ». C'est la parcelle de sagesse humaine autour de laquelle le mythe a proliféré qu'il faut délivrer. « On découvre toujours à travers un mythe une sagesse plus ancienne », écrivait Alain dans ses « Propos », en juin 1934.

Précisément ces mêmes propos fournissent un exemple typique de la méthode de l'auteur. Alain se représente Jésus et ses douze apôtres à la dernière Cène (« telle que l'a peinte Léonard », précise l'auteur... car pour ce qui est de l'évangile, vous comprenez, autant vaut n'en point parler !). Le premier temps de sa dialectique nous livre le postulat rationaliste dans sa candide ingénuité : « *Effaçons*, écrit Alain, le dieu prophète qui exténue tout l'homme et *concevons* seulement un jeune philosophe qui juge ses propres illusions, ou plutôt qui les a toujours jugées. » Le prophète ainsi écarté, il ne peut plus y avoir de prophétie, et pourtant il y a une annonce de mort prochaine (« En vérité je vous le dis, l'un de vous me trahira »). Cette affirmation est donc fantaisie? Oui, si elle suppose une connaissance surnaturelle. Mais elle exprime une vérité humaine. « Quelle est la sagesse en cette fameuse prédiction? se demande l'auteur. Je la découvre et je la comprends mieux si je recueille tout ce qu'elle dit. Et voici ce qu'elle dit : sur treize à table on peut *parier* qu'il y a un mort prochain et un traître certain. » Rien de plus simple. Calculez : « Jésus et ses douze apôtres cela faisait *treize à table* ». Il suffisait d'y penser.

Morale : Est-ce de ses lecteurs que l'auteur du « poème » a voulu se moquer?

(1) La citation est d'Alain. La parenthèse n'est pas de lui.

*
* *

Revenons bien vite à la table des matières. Alain ne nous en voudra pas d'insister sur la disposition des chapitres, car il en fait cas. « Les preuves ne sont jamais que développer l'ordre », écrit-il (p. 48). L'ouvrage est divisé en quatre livres, dont le premier intitulé « Aladin » semble vouloir découvrir une des racines principales du sentiment religieux dans ce désir nostalgique que nous gardons de retrouver le temps où, petits enfants, nous vivions dans un monde enchanté, asservis à ces tendres serviteurs nos parents et à la tribu de géants qu'étaient pour nous « les grandes personnes » par qui incessamment nous étions portés, posés, bercés, bernés... Mon dessein qui est aggressif, de nécessité, m'oblige à passer sur ces dix premiers chapitres qui contiennent des pages, toujours instructives, et souvent charmantes, sur la psychologie du petit garçon que nous avons été.

Les trois livres suivants abandonnent cette portion de toute vie humaine qui semble à l'auteur « une sorte d'initiation solennelle à l'erreur » et la terre d'élection d'où sont venues « les folles idées de la faveur de la chance et de la prière » (p. 38). Le second livre s'intitule « Pan », le troisième « Jupiter », et le dernier « Christophore ». Cette division est conditionnée par l'idée que se fait Alain des trois « étapes » ou plutôt les trois « étages » de l'homme religieux. L'auteur tient beaucoup à cette petite architecture qu'il considère comme « l'idée neuve » de son travail. Nous pouvons nous y arrêter un moment, car il est toujours plus profitable de comprendre que de pourfendre.

*
* *

N'oublions pas que pour notre théologien les dieux n'existent pas en dehors de l'âme humaine et par une modification interne de celui qui craint ou qui croit. « Les dieux sont les

moments de l'homme » (p. 274). Il s'agit de « moments simultanés » plutôt que successifs, car l'auteur n'a pas entrepris une histoire des religions mais une « statique des religions ». Mais comme il se pourrait bien que les étages de l'homme reproduisent quelque chose des étapes de l'humanité, il n'est pas sans intérêt de consulter l'histoire. L'histoire, nous dit Alain, montrerait trois stades. Pan représente symboliquement le premier où l'homme s'étonne de toute chose et adore le soleil, le feu, les moissons; ce qui est religion de la nature. Ensuite la forme humaine est seule adorée; les dieux anthropomorphes habitent l'Olympe. Jupiter peut servir de symbole à cette religion politique qui est celle des conquérants. « Quant à la troisième qui est devenue non moins populaire en notre promontoire d'Europe sous le nom de christianisme, je ne puis m'y tromper d'après les nouvelles valeurs qu'elle nous enseigne et je l'appellerai la religion de l'Esprit. » Telles seraient les trois étapes de l'humanité religieuse que nous trouvons reproduites dans chaque homme : « L'homme est ventre, ce qui est désir et peur; l'homme est poitrine, ce qui est colère et courage; l'homme est tête, ce qui est prudence et gouvernement... Cet abrégé suffit à faire entendre que les trois religions de désir, de courage et d'esprit sont ensemble maintenant, comme toujours elles furent. »

Ce qu'un chétien n'a pas le droit d'accepter c'est précisément que toutes les religions soient « ensemble », ainsi mêlées dans une même perspective. La suprême habileté d'Alain est d'amener son lecteur à ne plus distinguer de toute autre une religion qui soit *révélée* par Dieu. « La religion sort de mille sources, écrit-il dans son introduction (p. 21), et ces sources chanteront toujours. » Mille sources, mais toutes jaillissant de terre; aucune voix qui vienne d'en haut. En vérité, la révélation pour une raison qui se veut libre n'est que gêne, et par conséquent erreur :

« L'erreur moderne, qui occupe peut-être quatre mille volumes, est de rechercher si la religion a été révélée, où et quand, et par quels témoins nous le savons. »

Toute religion est « révélée », dit Alain (p. 339) en jouant sur les mots ; comme le sens d'une métaphore qui nous était « voilée » tout à coup se découvre à nos yeux. Autant dire qu'il n'y a pour Alain aucune religion qui soit révélée.

Si « toutes les religions sont vraies » au sens où Alain prend ici le mot « vérité » (qui est vérité de conte), il n'y a plus de religion que pour l'historien des religions. Religion devient article de musée. Je vois Alain prendre chacun des dieux entre le pouce et l'index avec la « piété » du collectionneur qui fixe un insecte rare dans le casier qui lui était réservé ; c'est piété de naturaliste. Et l'auteur a raison de dire : « Je vais droit contre Pascal » (p. 34) ; contre Pascal, mais à travers lui contre tout croyant de quelque orthodoxie qu'il se réclame. Pour un chrétien, tout le livre qu'Alain consacre à « Christophore » ne peut avoir un intérêt autre que littéraire. Les « Dieux » d'Alain sont un petit manuel de rationalisme parmi beaucoup d'autres qui sont plus pédants et plus pesants. Il y aura toujours des hommes à qui la raison paraîtra une trop frugale ration. Qu'Alain les nomme mystiques ou fanatiques ne suffira pas à les tuer ; ils en ont entendu d'autres depuis Voltaire.

GAÉTAN MONFET.

A TRAVERS LES REVUES

Avons-nous trahi ?

« Du fond du cœur d'Éleuthère monte cette prière... » M. Julien Benda achève dans la **Nouvelle Revue Française** de mars ce *Délice d'Éleuthère* si irritant, faux, scabreux, admirable de forme, excitant pour l'esprit, et qui mêle à l'erreur tant de vérités bonnes à recueillir. Donc Éleuthère adresse à Dieu cette prière :

O Église, ta responsabilité sera lourde devant Dieu. L'Empire s'était brisé. Les peuples en détresse tendaient leurs bras vers toi. Ils acceptaient ta loi d'union... Tu pouvais faire du monde un immense monastère. Une immense assemblée d'hommes qui prient. Les seuls qui connaîtront jamais la paix.

Qui donc n'a ressenti cet émoi tremblant devant l'œuvre à accomplir et qu'en nos jours comme jamais l'Église était l'espérance des nations? Ce qu'elle a fait naguère et que M. Julien Benda vénère, « quand, dans cette nuit de Noël, tu poses la couronne impériale sur le front carolingien et que, rassemblant les peuples sous ton sceptre laïque, au fond tu les unis sous le crucifix de tes moines et dans le respect d'une loi sacrée », ce qu'elle a fait autrefois, est-ce donc une chimère aujourd'hui? Et voici le blasphème :

C'est beau quand, éblouis de ta vertu, les rois, de tous les points du monde, viennent s'incliner devant toi et entendre tête baissée tes rappels à l'union et à l'amour de Dieu (1).

Mais tout de suite tu as violé ta loi. Tu as voulu posséder, avoir des terres, de l'or. Tu as voulu que ton pouvoir fût charnel, pareil à celui des rois sur la matière humaine.

Non! l'Église n'a jamais voulu cela — même si, hélas! les gens d'Église parfois y succombèrent.

Au lieu de t'élever au-dessus des rois, tu as servi ceux d'entre

(1) Jubilé d'Innocent III (novembre 1215).

eux que tu croyais les plus forts. Les peuples ont cessé de te croire autre qu'eux... Chacun a déifié sa convoitise. Il en est résulté la guerre la plus totale qu'ils se soient jamais faite. L'ère qui porte ton nom s'est levée sur le monde en faisant luire à ses yeux la promesse de la paix. Elle lui aura permis l'entretuerie la plus convaincue de sa sainteté qu'il ait jamais connue. Ta défaillance, Église, est la plus grande tristesse de Dieu...

La guerre est aussi la plus grande tristesse de l'Église... mais l'on ne peut parler de sa défaillance. Ou plutôt nous touchons ici — et M. Benda le pressent-il? — au plus profond du drame de l'Incarnation. Car l'Église est le prolongement de l'Incarnation du Verbe, et dans sa réalité théandrique, il faut distinguer le Chef — le Christ — et nous autres qui sommes les membres. Or nous sommes tout prêts à faire notre examen de mauvaise conscience chrétienne et à reconnaître que si la grâce du Christ est toute d'amour et de paix, nous n'avons pas été assez fidèles aux enseignements de notre Maître, et la guerre est fille du péché... Mais la faute n'en revient pas aux seuls chrétiens. Celui qui n'a pas voulu écouter la parole divine, le « monde » qui ne l'a pas reçue, l'accueillera-t-il en notre temps? M. Benda le dit :

Et pourtant, si tu le veux, leur démence même te rend le pouvoir d'accomplir l'œuvre à laquelle tu as failli. Ils sentent qu'une force fatale les pousse vers une nouvelle tuerie. Dont cette fois ils ont la terreur. Dans toute la vérité de leur cœur misérable, ils cherchent une loi d'union... Dis-leur qu'ils ne la trouveront que dans l'amour d'une idée transcendante à leurs dieux terrestres, qui nécessairement les séparent.

Et l'Église répond :

Leurs maux n'ont pas changé leurs mœurs... Jamais ils ne furent plus fermés à ma loi... Ils clament qu'elle justifie leurs appétits d'empires, leur égoïsme de riches. Je dois souffrir ces injures, sous peine d'être délaissée. Certains font mieux. Ils comprennent que la force de leur groupe veut qu'ils m'exterminent formellement, qu'ils relèvent les dieux païens. D'autres y viendront demain. Ma loi, même estropiée, doit disparaître d'un monde qui ne veut plus qu'être fort.

Non, M. Benda se trompe. L'Église ne souffre point ces injures que notre temps lui prodigue. Ce n'est point là le discours que l'Église tient en ce moment... M. Benda ignore-

t-il donc tout du renouveau chrétien, si profond qu'il faudrait remonter loin dans le temps pour retrouver un mouvement si authentiquement chrétien? L'action catholique n'existe-t-elle pas, qui prétend résoudre ce paradoxe étrange : l'insertion au cœur de notre siècle païen de la vie chrétienne en son intégrité? Ce fut déjà le rêve de saint Paul à Corinthe. Nous le reprendrons, et si les persécutions enfouissent ce grain de sénevé en terre, qu'Éleuthère ne s'inquiète pas : ce sera pour le faire mourir puis fructifier! Prophétie mensongère que celle d'Éleuthère :

Éleuthère s'abîme en ce verdict... Il voit dans trois mille ans ces murs [de l'église où il prie] dont il ne restera que les fondements échancrés, ce chœur devenu le repaire de chouettes et de reptiles, les hommes ne sachant plus que l'économique, auquel ils auront fait des dieux appropriés; et cependant l'Idée qu'énonce cette croix existant comme ce soir, même si elle n'est plus reçue par aucune âme charnelle...

Mais notre foi nous assure que la parole du Christ ne passera pas.

Memento

Revue biblique, 1er janvier. — M.-J. Lagrange : *Socrate et Notre-Seigneur Jésus-Christ d'après un livre récent.*

Socrate, même comme symbole, n'avait rien à fournir à Jésus-Christ. La ressemblance la plus frappante, que Windisch n'a pas relevée, c'est l'héroïsme sans l'acceptation d'une sentence injuste. Dira-t-on que la Passion de Jésus a été rédigée d'après la mort de Socrate? Il faudrait s'entendre répondre par le mot célèbre de J.-J. Rousseau qui, cette fois, a touché juste.

Revue de philosophie, janvier. — J. Maritain : *Le chrétien et le monde.*

Revue apologétique, mars. — A. Delorme : *L'organisation d'un traité théologique de l'Église.*

A notre avis, c'est la doctrine de la grâce capitale du Christ qui doit servir de fondement au Traité théologique de l'Église.

RUSSIE ET CHRÉTIENTÉ

ISTINA. *Problème de demain.*

Aux âmes façonnées par les Soviets l'Église orthodoxe saura-t-elle proposer les remèdes nécessaires? Ne devra-t-elle pas recourir à l'Église d'Occident? — L'avenir chrétien de la Russie dépend de la réponse qui sera donnée à cette question.

J. N. *L'itinéraire religieux de la conscience russe.*

Nous poursuivons l'étude de la formation historique de la conscience religieuse russe. L'auteur fait ici une synthèse extrêmement intéressante et neuve de toutes les sectes qui, depuis le XVIIe siècle, ne cessèrent d'influencer l'esprit russe : Traditionalisme, rationalisme, mysticisme... Tout cela qui prépare et explique la présence d'un Raspoutine à la Cour impériale.

A. HUBATZEK, O.P. *Disques religieux russes.*

Liturgie.

UN RUSSE. *Mgr Léonide Fédorov.*

Un des plus vaillants défenseurs de l'Unité de l'Église vient de mourir en exil, dans un camp de concentration, après dix ans de persécutions...

Problème de demain

Les témoignages qui nous parviennent de la Russie soviétique s'accordent à reconnaître que le mouvement d'irréligion, — en dépit des efforts conjugués du pouvoir et des ligues de sans-Dieu militants, — loin d'avoir conquis les masses, n'a pas eu près d'elles le succès escompté. Le sentiment religieux, si profondément et si naturellement ancré au cœur de l'homme, ne s'en laisse pas facilement extirper. Sa persistance doit nous étonner moins qu'ailleurs chez ce peuple russe que l'on s'est plu souvent à appeler le peuple des « chercheurs de Dieu ».

Mais ce besoin d'absolu, cette soif du divin, cet appétit d'un aliment mystique, qui si souvent au cours de l'histoire russe se sont manifestés sous les formes anarchiques des sectes les plus diverses, malgré la position privilégiée et l'autorité officielle dont jouissait l'Église orthodoxe, à quoi vont-ils conduire aujourd'hui que cette Église a été si profondément atteinte par les coups de la persécution ? La question est grave.

***

La génération d'âge mûr, insatisfaite par l'idéologie matérialiste qu'on s'est efforcé de lui imposer, trouve encore dans les croyances traditionnelles plus ou moins fidèlement con-

servées la satisfaction des besoins profonds de son âme. Mais en quête d'une règle de foi, où la peut-elle trouver ?

L'Église orthodoxe, sous la pression d'événements dont se rendirent complices l'ambition ou l'intérêt de maints personnages de peu de conscience, s'est fractionnée en multiples obédiences. De toutes celles-ci, l'Église patriarcale ou tykhonnienne, plus fidèle au passé et dont les membres, du haut clergé jusqu'aux simples laïques, firent souvent preuve de plus pur héroïsme dans la tourmente, a été aussi la plus durement éprouvée. Pour l'affaiblir, le pouvoir eut l'habileté de soutenir tour à tour ses rivales : Église vivante, Église de la Renaissance, Église synodale. Puis il la frappa elle-même avec la plus grande rigueur, si bien que c'est à peine s'il existe encore aujourd'hui un seul de ses prêtres en liberté, une seule de ses églises ouvertes. L'Église synodale jouit d'une meilleure tolérance, mais c'est depuis que son chef, le métropolite Serge, s'est déshonoré aux yeux de tous les fidèles en signant, dans des conditions jusqu'ici mal éclaircies, un libelle de fidélité envers le pouvoir soviétique, protestant que celui-ci ne s'était jamais livré à aucune persécution contre la religion. Aussi est-elle désormais sans autorité.

D'ailleurs, en beaucoup de lieux, il n'est plus ni prêtre ni église, de quelque obédience que ce soit. A la campagne comme à la ville, c'est un pullulement d'inspirés, de prophètes, d'inventeurs et prédicants de mille sectes diverses renouvelées du passé et adaptées à la mode du jour. L'Église aujourd'hui anéantie renaîtra-t-elle demain de ses cendres avec assez de rapidité et de vigueur pour reprendre en main ce peuple errant sous la conduite de faux prophètes et de mauvais pasteurs ?

*
* *

Pour la jeunesse, la situation est pire encore. Dans son ensemble elle n'a pas reçu l'enseignement chrétien. Dès les bancs de l'école, plus tôt encore bien souvent, on lui a montré l'Église sous les traits d'une adversaire du peuple, d'un soutien invétéré des ennemis de classe, et les débris lamenta-

bles de cette Église qui se trouvent sous ses yeux ne lui permettent pas de se former un jugement meilleur et plus favorable. Toutes les rêveries mystiques sont capables de séduire ces esprits inquiets, qui étouffent dans l'atmosphère de matérialisme grossier où on les a confinés. Et quelle doctrine précise, en matière sociale, l'Église orthodoxe sera-t-elle en mesure d'offrir à ces âmes que le marxisme a déçues sans doute, mais qui demeurent attachées à des formes nouvelles d'organisation de la société ?

***

Nous le répétons, la question que nous posons là est grave. L'avenir chrétien de la Russie dépend de la réponse qui lui sera donnée. De toute notre âme nous souhaitons que cette Église si éprouvée ne refuse pas de jeter les yeux sur l'Église d'Occident dont elle demeure trop malheureusement séparée et qui ne cesse de lui tendre les bras. Puisse-t-elle faire sans crainte appel à l'aide qu'elle lui peut donner : son autorité, son influence, sa discipline, sa forte unité, sa doctrine sociale, la rigueur si nécessaire de sa morale familiale, la science de son clergé, la vitalité religieuse de ses institutions monastiques ! Beaucoup l'ont compris, dans son sein. Puissent les Pasteurs eux-mêmes, pour le salut de leur troupeau, ne pas demeurer sourds à cette leçon tragique des événements !

ISTINA.

L'Itinéraire religieux de la conscience russe

(*Suite*) (1)

VI

La spiritualité populaire

Depuis la grande crise du *raskol* qui avait brisé à jamais l'unité de l'Église russe, les masses populaires étaient en dehors de l'Église.

Quel était au juste le nombre des *raskolniks*? Le chiffre est bien difficile à fixer, même approximativement, parce que le terme de *raskol* resta toujours assez imprécis. A la fin du XIXe siècle, on évaluait à environ vingt millions le nombre de sectaires de tout genre, réfractaires à l'Église officielle : cela représentait à peu près le quart de la population russe de race et de langue. Ce chiffre approximatif variait beaucoup, selon l'application du terme de *raskol*, sous lequel on comprenait tantôt les *vieux-croyants* issus de la grande crise du XVIIe siècle, tantôt l'ensemble de sectes surgies au cours des deux derniers siècles, parmi lesquelles il y en avait d'origines nettement étrangères aux traditions du peuple russe. On n'enveloppait jamais sous ce terme le *baptisme*, qui faisait des pro-

(1) Voir *La Vie Intellectuelle* du 25 Décembre 1934 et 25 Février 1935.

grès foudroyants depuis la seconde moitié du XIXe siècle.

Au moment de la grande rupture, le *raskol* comprenait presque toute la population rurale. Il avait aussi beaucoup d'adhérents dans les classes supérieures de la société, et jusque dans le palais des tzars. Dans sa lutte contre le *raskol*, Pierre le Grand trouvait des adversaires dans sa famille même. Mais toute la nouvelle noblesse et la bureaucratie créée par le grand réformateur se groupèrent autour de l'Église officielle, qui s'adaptait si parfaitement à l'indifférence religieuse. Il en fut de même de l'armée, de la flotte créée de toute pièce par Pierre le Grand. Les levées en masse de recrues pour les grandes guerres de Pierre arrachaient à leur milieu des jeunes gens qui s'imprégnaient facilement des idées nouvelles, d'un mépris insouciant pour toutes les conceptions du passé, y compris les idées religieuses. Un folklore curieux qui prit naissance dans les casernes à cette époque nous montre, dans bien des contes et des chansons, le type de ce soldat ou matelot affranchi de tout préjugé, goguenard et irrévérencieux, fataliste et intrépide. Mais le rituel de l'Église était observé, et on s'y attachait avec un sentiment complexe où se mélangeaient la soif de beauté, dont l'Église avait été si longtemps l'éducatrice, et le patriotisme impérialiste dont l'Église donnait toujours les formules.

Parmi les couches nouvelles de la société russe, il y en avait une qui devait s'accroître rapidement en nombre et en importance : c'était une nouvelle population urbaine, composée d'artisans de tout genre, de petits commerçants, de petits industriels. Là aussi, l'Église officielle trouvait des masses dociles, parce qu'elle avait affaire à un élément peu influencé par d'ancien-

nes traditions, et soucieux avant tout d'éviter des conflits avec l'autorité établie. On peut dire que ce fut l'accroissement ininterrompu de la population urbaine, et son influence sur les paysans qui venaient chercher un métier ou un gagne-pain provisoire dans les villes, qui assurèrent à l'Église officielle la prépondérance sur les sectes qui pullulaient à l'intérieur du pays.

Tous ces éléments divers qui constituaient la masse des fidèles de l'Église officielle représentaient donc, en somme, les couches sociales les plus accessibles à l'esprit laïque qui transformait les idées et les mœurs. L'adhésion à l'Église était une question de loyalisme vis-à-vis du gouvernement; elle ne découlait pas de convictions religieuses et indiquait, au contraire, un détachement des intérêts religieux qui passionnaient autrefois tout le peuple russe. Nous l'avons dit : l'Église était un indice de nationalité, et ses bannières n'étaient pas l'emblème du Royaume qui n'est pas de ce monde, mais, au contraire, le drapeau de la patrie terrestre. Drapeau d'autant plus nécessaire, au XVIIIe siècle, que le nouveau régime instauré par Pierre le Grand attirait en Russie une foule d'étrangers, — officiers, savants, artistes, ouvriers qualifiés, commerçants, — qui formaient de véritables colonies dans la nouvelle capitale et un peu partout dans le pays, jouissaient de tous les droits civiques et de privilèges spéciaux octroyés par le gouvernement, et gardaient cependant un aspect étranger devant lequel le sentiment national éprouvait le besoin de s'affermir : c'est l'Église seule qui lui en offrait la possibilité, et c'est par elle aussi que s'opérait la lente assimilation de ces éléments hétérogènes. Les mariages mixtes (chose inouïe dans la vieille Russie moscovite) étaient

très fréquents, et les enfants nés de ces mariages, baptisés selon les rites de l'Église russe, devenaient Russes par le fait de ce baptême et s'adaptaient entièrement à la nouvelle mentalité nationale, même quand le nom qu'ils portaient dévoilait l'origine étrangère. La confession religieuse prévalait sur tous les indices de race. Mais cette confession elle-même était toute extérieure et n'impliquait aucune conviction basée sur des besoins spirituels; nous l'avons dit — ce n'était qu'une preuve de nationalité.

Pour toute cette société nouvelle, l'Église était, en somme, un bureau d'enregistrement des naissances, mariages et décès, qui enveloppait ces actes d'état civil d'un rituel pompeux. C'était aussi la gardienne d'un trésor de beauté exprimé par les chants liturgiques; ses rites émouvants conservaient toujours de l'attrait pour le sentiment esthétique si facilement éveillé chez le Russe. Notons en passant que cet attrait tout extérieur ne découlait d'aucune participation intérieure aux mystères de l'autel; le culte eucharistique ne s'étant jamais développé en Russie, la messe n'avait pas de signification plus profonde que toute autre cérémonie de l'Église, et les jours de fête l'assistance était souvent plus nombreuse aux grandes vêpres de vigile qu'à la messe du lendemain : le service vespéral joint aux matines avec leurs chants particulièrement beaux, l'église scintillante de lumière au milieu des ténèbres, la poésie mystique des heures nocturnes — tout cela eut toujours pour le Russe un attrait plus profond que la messe elle-même... Si nous mentionnons ici ces traits de la mentalité religieuse russe, c'est qu'ils commencèrent à se préciser à l'époque où le grand bouleversement d'idées et de mœurs relâcha le lien qui rattachait l'Église à ses fidèles, n'en laissant

subsister que le sens esthétiqne et le respect dû au pouvoir établi.

Si tel était l'esprit des classes supérieures, dans la mesure où elles résistaient encore à l'impiété complète, — les couches inférieures des fidèles affirmaient plus naïvement la conception qu'elles se faisaient de l'Église. C'était toujours l'ancienne divergence entre le culte extérieur mêlé à de vagues superstitions et la vie quotidienne avec sa rudesse et son inconsciente immoralité, toujours l'idée du salut assuré par le fait même d'appartenir à l'Église, sans nul effort pour éviter le péché pardonné d'avance. — Mais maintenant la pensée populaire savait parfois définir cette insouciance pour le mal, elle se laissait aller au cynisme. Nous en trouvons le reflet dans le folklore de cette époque, et en particulier dans la fameuse « Histoire d'un ivrogne » (*Poviest o brajniké*), qui date à peu près de la fin du XVIIe siècle (peut-être un peu plus tard). On y conte comment un vaurien toujours ivre finit par trépasser et s'en va frapper à la porte du paradis. Saint Pierre, porte-clefs céleste, veut lui en interdire l'entrée. Mais l'ivrogne déclare que, n'ayant jamais renié le Christ, il a plus de droit d'y être que l'apôtre lui-même. Suit une altercation avec d'autres saints, auxquels l'ivrogne riposte sur le même ton d'insolence, et quand enfin saint Jean veut lui faire des remontrances, l'ivrogne rappelle à l'apôtre de la charité que tout pécheur a droit au divin pardon. La fin de l'histoire nous montre l'apothéose de l'ivrogne, admis au paradis avec tous les honneurs. Ce conte assez répugnant éclaire curieusement la mentalité des couches populaires où il prit naissance et jouit d'un grand succès. La tolérance traditionnelle de l'Église pour le péché avait porté ses fruits.

En face de cette tolérance qui glissait jusqu'à l'indifférence et au cynisme se dressait maintenant le *raskol*. Nous avons dit, en parlant de la grande rupture, que ces causes étaient bien plus profondes que l'émotion suscitée par la revision des livres; nous touchons maintenant de près une de ces causes. Il y avait, dans les éléments les plus sains du peuple, un besoin de moralité plus sérieuse, une aspiration à une vie plus conforme à l'idéal chrétien tel qu'on pouvait le concevoir, — et ces aspirations se relièrent tout naturellement à une idéalisation du passé patriarcal. C'est cet état d'esprit qui fit voir un danger dans toute innovation, dans toute tentative de modifier, même extérieurement, l'héritage ancestral. Le traditionalisme outré, greffé sur la plus grossière ignorance, prit souvent des formes grotesques, mais au-dessous de ces formes extérieures, il y avait un élément de force morale qui fit la puissance du *raskol* proprement dit, c'est-à-dire de ses masses de *raskolniks* qui reçurent le nom de *vieux-ritualistes* (*staroobriadtzy*) ou de *vieux-croyants* (*staroviery*).

A côté d'eux se formèrent des sectes d'un esprit opposé qui, rompant complètement avec le traditionalisme, cherchaient à faire revivre l'idée de l'élection individuelle et de la fraternité des élus groupés en petits cénacles. On sait combien ce genre de groupements a toujours eu d'attrait pour ceux à qui la grande fraternité chrétienne semble trop abstraite, ceux qui éprouvent le besoin de se réchauffer au contact d'âmes éprises du même idéal. On sait aussi combien ces petits cénacles offrent de dangers en encourageant l'orgueil de « l'élection » et en détruisant tout principe d'autorité, en lui substituant l'influence d'un chef irresponsable et ignorant. Chez les

sectaires russes révoltés contre l'Église, la recherche de la « vraie vérité de Dieu » prit aussitôt les formes les plus extravagantes, parmi lesquelles nous pouvons discerner deux courants d'idées : l'un se reliant aux sectes protestantes dont l'influence, nous l'avons vu, se faisait sentir dès le XVIe siècle, l'autre alimenté par d'obscures traditions mystiques d'origine orientale remontant jusqu'à certaines sectes gnostiques de l'antiquité chrétienne et au manichéisme.

Il nous serait impossible, dans ce bref résumé, de chercher à démêler l'enchevêtrement de ces multiples sectes et leur influence réciproque. Elles ne furent jamais bien délimitées; les sectes rationalistes puisaient dans l'individualisme des idées qui les rapprochaient des sectes mystiques, et ces dernières empiétaient souvent sur le domaine du traditionalisme. Ainsi s'explique l'incohérence des listes de sectes dressées par ceux qui s'essayèrent à polémiser contre elles. Le premier qui tenta une réfutation générale, le métropolite Dmitri de Rostov († 1709), auteur du célèbre « *Rozysk* » (*Recherches sur les croyances des raskolniks*), écrivant au début du XVIIIe siècle, soit une quarantaine d'années après la grande rupture, comptait déjà jusqu'à vingt-neuf sectes différentes, mais il en nommait plusieurs qui ne se retrouvent plus dans les listes ultérieures, et d'autres s'étaient fractionnées et formaient de nouveaux groupements qui se multiplièrent sans interruption jusqu'à la fin du XIXe siècle. Nous devons nous borner ici à suivre les trois grands courants que nous venons d'indiquer — traditionalisme, rationalisme, mysticisme — en remarquant que chacun de ces trois grands courants se divise à son tour en deux lignes divergentes que nous allons essayer d'esquisser à grands traits.

Nous groupons sous le nom de traditionalistes les sectes encore amorphes qui se détachèrent de l'Église au nom de l'intégrité des textes sacrés qu'on croyait souillés par des revisions suspectes. Mais, nous l'avons vu, la plupart de ces vigilants gardiens de textes ne connaissaient ces derniers que de vive voix; il était naturel que leur ferveur pour chaque mot des rites liturgiques s'étendît à chaque geste de ces rites, au moindre détail des anciennes traditions. Aussi quand ils accusaient l'Église d'innovations, ils cherchaient parfois leurs arguments dans les souvenirs d'un passé déjà brumeux, antérieur aux formes définitives prises par l'Église russe au cours des derniers siècles. C'est ainsi que nous voyons revivre un vague souvenir de l'antique unité chrétienne dans un des arguments risibles invoqués contre le péché (terrible aux yeux des *raskolniks*!) de se raser le visage. D'après les fervents de la barbe, l'usage de se raser, inconnu au Christ et aux saints apôtres, avait été introduit dans l'Église par un pape hérétique nommé Pierre le Bègue (?). Sous une forme moins grotesque, cette survivance du souvenir romain s'exprimait dans une légende littéraire qui jouissait d'une grande vogue parmi les *raskolniks*, l'*Histoire du klobouk blanc* (*Skazanié o Biélom klobouké*). Le *klobouk*, c'est le bonnet monastique recouvert d'un long voile, de couleur noire. Les évêques, étant tous des moines, portent la même coiffure, mais l'usage s'était introduit depuis longtemps de distinguer les patriarches et métropolites par un *klobouk* blanc. Et la légende dont nous parlons assurait que le pape Silvestre, lors de la translation de l'empire de Rome à Byzance, avait envoyé son *klobouk* blanc à l'archevêque de Novgorod! (Cet anachronisme était écarté par une variante

de la légende, selon laquelle le *klobouk* papal avait été transporté à Novgorod plus tard.) Il est aisé de comprendre que cette légende dut prendre naissance au moment où germait l'idée de la « Troisième Rome » russe, et qu'elle visait à renforcer l'indépendance que la Russie s'arrogeait vis-à-vis de Constantinople. Les *raskolniks* en usaient volontiers contre le patriarche de Moscou, dont ils diminuaient ainsi le prestige au profit de l'archevêque de Novgorod. N'oublions pas que Novgorod, toujours en relations étroites avec l'Occident latin, avait été aussi le lieu de naissance des hérésies russes d'origines occidentales (1); on avait donc intérêt à souligner une filiation novgorodienne pour rabaisser l'autorité des innovateurs de Moscou et de Saint-Pétersbourg (où se trouvait le siège de l'Église officielle depuis Pierre le Grand). Mais ce qu'il nous faut remarquer dans cette légende, c'est que le *raskol*, malgré son profond nationalisme, conservait un souvenir confus d'une époque d'unité chrétienne et surtout de la primauté romaine, dont la « Troisième Rome » ne serait que l'héritière désignée par Rome elle-même, au lieu d'être héritière des griefs byzantins.

Il ne faut pas exagérer, d'ailleurs, l'importance de ces vagues souvenirs dans la formation du *raskol*; ce ne sont que des épaves informes émergeant dans le grand remous d'idées dont s'alimentait le mouvement d'insubordination contre l'Église officielle. Pour cette partie du *raskol* que nous étudions en ce moment — le mouvement des *vieux-croyants* — il n'y avait d'important qu'une fidélité aveugle et mal comprise au bloc de traditions qui représentait, selon eux, l'ensei-

(1) Voir chap. III.

gnement de l'Église avant Nikon. Cette fidélité fut mise à une rude épreuve pour la seconde génération de *raskolniks*, quand la mort enleva les évêques et les prêtres qui les avaient suivis dans le camp opposé à l'Église. Les traditionalistes se trouvèrent sans clergé, et cette situation angoissante provoqua une profonde scission.

Tant qu'on eut des prêtres légalement consacrés, on put se passer d'évêques, mais ces derniers prêtres survivants ne pouvaient en consacrer d'autres. On eut recours à des subterfuges et à la simonie pour obtenir des ordinations par les évêques de l'Église officielle. Il y eut plusieurs tentatives pour créer une hiérarchie schismatique de provenance étrangère. Nous n'avons pas à nous arrêter ici aux détails de cette longue et douloureuse histoire, qui est celle d'une partie considérable du peuple russe pendant deux siècles. Cette partie, nous l'avons remarqué, c'était justement l'élément le plus sain de la population, au point de vue moral; les mœurs patriarcales, la sobriété, l'honnêteté, lui procuraient des avantages même au point de vue matériel, et ce fut le *raskolnik* sobre et laborieux qui créa en Russie le grand commerce, les premières industries florissantes. Aussi fut-il le premier à s'enrichir dans cette société nouvelle qui avait besoin d'initiative et d'énergie, et les fortunes ainsi acquises furent employées aux besoins de la cause sacrée. C'est pourquoi les vieux-croyants purent tenir tête à tous les orages, à toutes les persécutions d'une Église jalouse et d'un gouvernement soupçonneux; ils eurent des établissements solides à Saint-Pétersbourg, et surtout à Moscou, où le grand commerce se trouva entre leurs mains, et ils purent arracher à prix d'or des concessions qui légalisaient leur existence. A l'intérieur du

pays, leur influence fut immense, surtout dans la région de la Volga, car ils détenaient la navigation sur le fleuve et ils en peuplaient les rives d'établissements commerciaux derrière lesquels se dissimulaient leurs églises et même des couvents entiers. Malgré leur nationalisme outrancier, leur loyalisme envers le gouvernement impérial était douteux, car ils ne pouvaient discerner l'œuvre profondément nationale qu'accomplissait ce gouvernement d'aspect étranger; aussi les vit-on soutenir, sous Catherine II, la révolte de Pougatchev, et en 1812 envoyer une députation à Napoléon pour lui faire hommage à son entrée à Moscou. Vers le milieu du XIXe siècle, le gouvernement prit des mesures énergiques pour en finir avec cette sourde opposition; les églises furent fermées, les couvents non légalisés dispersés, on essaya d'imposer à tous les *vieux-croyants* l'adhésion au *yedinoverié* (unité de foi) — sorte d'organisation qui soumettait leurs prêtres à des évêques de l'Église synodale. La plupart s'y refusèrent, et la lutte continua jusqu'à la proclamation de la tolérance complète au début du XXe siècle, qui permit enfin aux vieux-croyants de légaliser leur Église schismatique, à la veille de la Révolution et de la grande tourmente antireligieuse, dont ils eurent à subir les ravages aux côtés de leurs anciens adversaires...

Nous n'avons fait qu'esquisser très brièvement l'histoire des vieux-croyants qui, malgré leur opposition à l'Église, se rattachaient avec ténacité aux traditions anciennes et à la hiérarchie ecclésiastique. Mais nous avons vu que la question du clergé avait provoqué une scission au sein du *raskol*. A côté des *popovtzy* (du mot *pope*, prêtre) il y eut dès le début du XVIIe siècle des *bezpopovtzy* (*sans-prêtres*), qui

refusèrent d'admettre la validité des ordinations conférées par des évêques *nikoniens* et préférèrent se passer tout à fait de clergé.

Ces dissidents formèrent aussitôt un grand nombre de sectes, dont la plupart se rapprochent beaucoup des sectes rationalistes dont nous allons parler tout à l'heure. Mais elles en diffèrent par un trait essentiel. Tout en refusant l'obéissance à une hiérarchie ecclésiastique contaminée par l' « hérésie » de Nikon, elles admettent le principe hiérarchique tel qu'il est enseigné par l'Église, mais supposent que les fidèles se trouvent privés de pasteurs par suite de causes fortuites et doivent agir en conséquence. Le baptême pouvant être administré *in extremis* par de simples fidèles, les *bezpopovtzy* en conservent l'usage pour affirmer leur fidélité à l'Église. Mais le sacrifice de l'autel n'existe plus chez eux, les églises disparurent; bientôt s'introduisit l'usage de petites chapelles à domicile, où l'on priait en famille ou sous la direction d'un « ancien ». En somme, l'organisation de ces conventicules rappelait souvent celle des presbytériens d'Écosse et autres sectes protestantes du même genre, mais au point de vue théologique les *bezpopovtzy*, qui admettaient toujours *en principe* l'organisation hiérarchique de l'Église et ses sacrements, en conservant le culte des Saints et la plupart des pratiques rituelles, furent toujours fort proches des « vieux-croyants », avec lesquels on les confondait sous le terme général de *raskolniks*. Parmi les différentes nuances de convictions religieuses qui divisèrent les *bezpopovtzy* en sectes multiples, il y en eut qui les plaçaient en effet aux côtés des vieux-croyants, tandis que d'autres les en éloignaient en les rapprochant des sectes rationalistes, et d'autres encore s'inspiraient d'un messia-

nisme qui les apparentait au grand courant de mysticisme sectaire. Sans nous enfoncer dans le dédale des voies suivies par les *bezpopovtzy*, contentons-nous d'indiquer que ces dissidents du grand *raskol* représentaient le lien intermédiaire entre le traditionalisme et les deux autres courants, — rationalisme et mysticisme.

Si nous nous tournons maintenant vers le courant rationaliste, nous n'aurons aucune peine à retracer sa filiation jusqu'aux premières hérésies surgies à Novgorod au XVe-XVIe siècle. Nous avions vu les « judaïsants » disparaître brusquement après les premières répressions exigées par Joseph Volotzky et appliquées par le bras séculier. On n'en trouve aucune mention pendant un siècle, jusqu'à la grande crise. Puis, dès les premières polémiques de l'Église contre ses fidèles révoltés, nous voyons soudain reparaître ces mêmes noms de « *strigolniks* » et de « judaïsants », confondus d'abord avec la masse des *raskolniks,* puis s'en dégageant parmi d'autres sectes nettement affranchies de tout lien avec les traditions de l'Église. Il est évident que ce courant d'idées rationalistes n'avait jamais tari, que son influence s'était toujours fait sentir dans les couches populaires même les plus éloignées des milieux ecclésiastiques où se faisaient jour des infiltrations luthériennes. Certains indices font présumer un contact secret, mais ininterrompu, de ces idées de filiation « judaïsante » avec les sectes luthériennes et polonaises issues de la Réforme, en particulier avec les Sociniens. Tout ce mouvement resta dans l'ombre jusqu'à la grande crise du *raskol*; c'est alors que parmi les sectes surgies de toute part on en découvrit quelques-unes qui n'avaient rien de commun avec les « vieux-croyants » et qu'on appela « juives » comme

deux siècles auparavant, ou « iconoclastes », parce qu'elles rejetaient les dogmes et les sacrements de l'Église, le culte des Saints, et tous le rituel, y compris les jeûnes et les abstinences. Cette dernière particularité fit naître plus tard la dénomination de *molokané* (du mot *moloko* qui signifie *lait*), car le peuple était frappé surtout de voir ces hérétiques, enfreindre l'interdiction du laitage durant le carême, — interdiction rigoureusement observée dans les milieux religieux russes. Inutile de dire que ce nom de *molokané* était un terme générique embrassant des sectes diverses. Une autre appellation usitée est celle de *soubbotniki* (du mot *soubbota* — samedi), pour une partie de ces sectaires qui observent le sabbat de préférence au dimanche. Comme dans la plupart des sectes protestantes, leur enseignement est basé sur l'Ancien Testament; il n'y a d'autre rituel que le chant des psaumes. Ils semblent pourtant avoir admis quelques-uns des symboles de l'Église, en leur appliquant une interprétation purement allégorique. Ils nient le mystère de l'Incarnation.

Au cours du XVIIIe siècle le nombre de ces sectaires ne semble s'être jamais élevé jusqu'à un chiffre considérable; on discernait çà et là leurs petits cénacles parmi les masses immenses de dissidents de tout genre, dont la majorité écrasante appartenait au mouvement mystique, beaucoup plus satisfaisant pour les aspirations de l'âme russe. D'ailleurs, les persécutions sanglantes exercées par Pierre le Grand et ses successeurs provoquaient naturellement une réaction d'exaltation mystique, que renforçait encore la vue de l'impiété affichée par les classes supérieures; dans ces conditions, les masses populaires se laissaient entraîner plutôt par des idées apocalyptiques et le mysticisme

le plus extravagant que par un enseignement rationaliste assez terne. Mais dès le début du XIXe siècle on peut constater une progression des sectes rationalistes qui ne devait plus s'arrêter jusqu'à nos jours. Ce fut d'abord la diffusion de l'instruction qui y contribua, l'enseignement scolaire étant empreint d'un esprit laïque desséchant pour le mysticisme. Ce fut aussi la propagation de livres piétistes par les francs-maçons russes (dont nous aurons à reparler), et de la Bible en langue vulgaire par la Société Biblique instaurée en Russie sous Alexandre Ier. Ce fut encore une des formes d'opposition à l'Église officielle, qui au XIXe siècle se retrempait dans le renouveau mystique inauguré par les classes supérieures, comme nous le verrons plus loin. Mais surtout ce fut l'influence des colons allemands, qui dès le règne de Catherine II s'installaient sur les bords de la Volga et au siècle suivant s'étendirent rapidement dans tout le sud de la Russie. Parmi ces colons il y avait des luthériens et parfois des catholiques, mais le plus grand nombre étaient des mennonites, propagandistes actifs de leurs idées. Dans la deuxième moitié du XIXe siècle l'influence des colons mennonites avait gagné presque toute l'Ukraine. Ces colons jouissaient d'un bien-être que leur enviaient les paysans; le rendement de leurs terres était supérieur grâce à une meilleure exploitation, à un outillage perfectionné. De plus, le gouvernement leur accordait des privilèges tels que l'affranchissement, par objection de conscience, du service militaire. Ce privilège ne s'étendait pas à leurs adeptes nouvellement convertis, et c'était là une cause de profond mécontentement, parfois de conflits. Vers le milieu du XIXe siècle, le gouvernement s'était débarrassé d'une partie des « *molokané* » en les reléguant dans la

Transcaucasie; un demi-siècle plus tard, une autre secte de même origine, mais plus proche des mennonites, le *doukhobory* (*lutteurs de l'Esprit*) eurent avec le gouvernement un conflit au sujet de l'objection de conscience, qui se termina par leur émigration en Amérique, et qui eut un certain retentissement en Europe par suite de la part qu'y prit Tolstoï. Mais le gouvernement était maintenant aussi impuissant à enrayer le mouvement que l'Église, dont les « missionnaires laïques », choisis parmi les fonctionnaires du Synode, n'excitaient que le mépris. Et les mennonites avaient à leur disposition un moyen de propagande très efficace : ils embauchaient les paysans pour la culture de leurs terres en leur offrant un salaire élevé et une nourriture abondante, où la viande et le laitage défiaient tous les règlements des jours d'abstinence, mais la première condition exigée des manœuvres ainsi embauchés était de « jeter dehors les icones » qu'ils avaient dans leurs maisons...

Tout ceci créait une atmosphère propice à la diffusion du *baptisme*, qui fit son apparition en Russie vers le milieu du XIXe siècle et se propagea avec une grande rapidité, sous le nom de *chtounda* (du mot allemand *die Stunde*, l'heure). Ce terme englobait plusieurs sectes, parmi lesquelles, au début du XXe siècle, on distinguait les baptistes proprement dits, les « chrétiens évangéliques », et d'autres sectaires moins nombreux, tels que les *adventistes*, le *Nouvel Israël*, etc. Tout ce mouvement, très puissant au moment de la Révolution, avait perdu tout caractère national et se trouvait en relations étroites avec les sectes allemandes et anglaises, qui en détenaient la direction. Son influence dominait dans les régions de la Basse-Volga, une partie du Caucase et de l'Ukraine; elle se faisait aussi

fortement sentir dans tous les grands centres urbains, où elle se confondait parfois avec celle des *bezpopovtzy*, dont certaines sectes tendaient à se rapprocher du courant rationaliste. Si on voulait tracer une carte religieuse de la Russie d'avant la Révolution, on pourrait en esquisser les grandes lignes en plaçant, comme nous venons de le voir, les sectes du type protestant ou rationaliste au Sud, tandis que les *bezpopovtzy* dominaient dans le Nord de la Russie d'Europe et se mélangeaient au Centre avec les *vieux-croyants*, qui étaient particulièrement forts à Moscou, dans les vieilles villes russes le long de la Haute-Volga et s'étendaient par les régions de la Moyenne-Volga jusqu'à la Sibérie, où ils formaient des groupements importants. Cette délimitation n'a du reste aucune prétention à l'exactitude, puisqu'on pouvait observer partout la cohabitation et compénétration de sectes d'esprit très différent, et d'ailleurs les profondes modifications apportées par le XIXe siècle à la vie des masses populaires provoquaient un mouvement incessant de regroupement de la population, suivant les lignes de l'essor industriel et de la colonisation intérieure.

Mais les sectes du type protestant dont nous venons de parler n'étaient pas exclusivement rationalistes. Elles se partageaient, elles aussi, en deux grands courants, dont l'un seulement reproduisait le puritanisme sous son aspect sévère, tandis que l'autre s'apparentait surtout au protestantisme mystique, avec l'exaltation de l'inspiration personnelle et les phénomènes d'excitation collective. C'est pourquoi, dans les premiers essais de classification des sectes russes, au XVIIIe siècle, on confondait, sous la dénomination de *quakers*, des sectes d'inspiration étrangère (très proches, en effet, des *quakers* anglais) avec celles qui étaient

l'expression d'un mysticisme fortement national, relié à des traditions orientales d'une haute antiquité.

Nous n'avons pas laissé de place aux sectes mystiques dans le classement géographique que nous venons d'esquisser, car il serait impossible de les localiser. Le grand courant de mysticisme empiétait sur tous les autres groupements d'idées religieuses; on en retrouvait les traces dans les sectes du type protestant comme dans le traditionalisme des vieux-croyants. Il formait le lien ou le terrain neutre où se côtoyaient toutes les sectes dissidentes, et il envahissait aussi le domaine de l'Église officielle. Toute la religiosité russe était imprégnée de mysticisme, et si celui-ci prenait parfois des formes concrètes qui permettaient de fixer les contours d'une secte particulière, le plus souvent cette délinéation était impossible, d'autant plus que les adhérents aux pratiques mystiques les plus étranges ne se souciaient guère de s'organiser en sectes distinctes, et affichaient au contraire leur fidélité soit à certaines ramifications des autres sectes, soit surtout à l'Église, dont ils observaient généralement les pratiques extérieures. C'est pourquoi le chiffre réel des sectaires en Russie échappe à toute évaluation exacte. Nous avons vu plus haut que les statistiques officielles, un peu avant la Révolution, fixaient le nombre de dissidents en chiffres équivalents à peu près au quart de la population russe. Ces chiffres sont bien loin de la réalité, car la moitié au moins des fidèles inscrits sur les registres de l'Église étaient affiliée à des sectes mystérieuses, ou du moins imprégnée de leurs idées, — et l'observance des rites prescrits par l'Église, y compris l'assistance aux offices et la communion, n'excluait nullement la pratique de rites secrets, empreints d'un mysticisme exalté et souvent morbide.

En observant les débuts du christianisme en Russie nous avons pu constater que la conception même de l'Église avait toujours porté les traces d'un dualisme d'origine manichéenne. Il y avait là un remous d'idées qui, dans la mesure où elles pouvaient être captées par la discipline de l'Église, firent la force du monachisme russe. Mais le flot de ces idées dépassait les bornes tracées par l'Église et allait se perdre dans le grand courant d'hérésies orientales où avaient pris naissance autrefois les sectes pauliciennes à Byzance, les *bogomiles* bulgares, et leurs dérivés les Cathares de l'Occident latin. Les anciennes chroniques russes ont signalé des apparitions isolées d'hérétiques du type « bogomile » à Kiév dès les premières années du XIe siècle. Leur trace se perdit aussitôt, car l'Église ne sut pas les distinguer dans la masse de fidèles qui observaient les rites prescrits par elle. Un conflit pareil à celui qui suscita la grande lutte contre les Albigeois ne pouvait se produire en Russie, parce que l'enseignement de l'Église, comme nous l'avons vu, n'eut jamais de précision théologique, et l'observance des rites prévalut toujours sur la subordination du raisonnement aux vérités dogmatiques. Nous avons vu que la vieille Église moscovite contenait dans son sein bien des éléments d'un mysticisme assez inquiétant. Tous ces *yourodivy* qui flânaient sur les places publiques au milieu d'une foule respectueusement attentive à leurs divagations, — ces innombrables pèlerins qui n'avaient d'autre profession que celle de parcourir le pays en quête de sanctuaires, — les moines gyrovagues toujours si nombreux, — les femmes hystériques connues sous le nom de *klikouchis* qui troublaient les offices liturgiques par leurs vaticinations, — les nombreux faux prophètes qui surgissaient on ne sait d'où

et s'attiraient parfois des mesures de répression quand ils se mêlaient de politique, — tous ces éléments bigarrés, instables, réfractaires à toute discipline, avaient en commun la croyance à l'inspiration individuelle en matière de foi, et le dégoût de l'humble labeur quotidien, des formes ordinaires de l'organisation sociale. C'est ce dégoût qui s'alimentait de vagues doctrines dualistes démontrant l'inutilité des devoirs familiaux ou sociaux dans un monde matériel, essentiellement mauvais, opposé à la liberté des sphères supérieures... Et c'est dans les brumes de cette idéologie que se dissimulait la filiation sectaire, jusqu'au moment où la grande crise de l'Église et la brusque laïcisation de l'État firent paraître au jour des éléments de mysticisme incompatibles avec l'esprit des temps nouveaux.

Au début cet élan mystique se confondait avec le mouvement qui entraînait hors de l'Église les masses révoltées. Il est difficile de discerner l'apport des sectes mystiques proprement dites dans la résistance acharnée que les dissidents opposèrent aux premières persécutions. Ainsi, par exemple, quand les mesures draconiennes de Pierre le Grand provoquèrent les atroces suicides collectifs par le feu, ce sont les « vieux-croyants » qui semblent avoir composé les fournées de volontaires voués à ce désespoir héroïque; c'est à l'histoire du *raskol* traditionaliste qu'on rapporte l'épopée de ces dizaines de milliers de malheureux, qui allèrent à la mort, vêtus d'une longue chemise blanche, entassés en groupes serrés, encerclés d'une palissade de bois (*sroub*) à laquelle on mettait le feu en chantant des hymnes exaltés... Il y eut des cas où près de 2000 hommes, femmes et enfants se livrèrent à la fois à cet auto-dafé volontaire! le raskol traditionaliste les compte au

nombre de ses martyrs. Mais on peut présumer que cette folie collective provenait en réalité d'une autre source, car les « vieux-croyants » se distinguaient plus tard par leur esprit pratique et pondéré, tandis que les traditions du suicide par le feu ou par l'ensevelissement en terre se conservèrent toujours dans les sectes mystiques, et des phénomènes de ce genre purent être enregistrés jusqu'au seuil du XXe siècle. Un procès célèbre, une vingtaine d'années avant la Révolution, dévoilait le cas de neuf fanatiques qui s'étaient fait enterrer vivants, près d'Odessa, pour fuir un monde réprouvé... Il est donc évident que le *samosojiganie* (autocombustion) si fréquent chez les premiers dissidents provenait d'un mélange d'idées d'origine différentes, confondues sous le terme vague de *raskol*.

En somme, la différenciation des sectes ne commença à se préciser que vers la deuxième moitié du XVIIIe siècle, quand elles purent s'organiser sous une législation plus douce, les lois persécutrices ayant été abolies sous Pierre III. Cet infortuné mari de Catherine II jouissait pour cette raison d'une grande popularité parmi les *raskolniks*; c'est en son nom que Pougatchev fit trembler le trône de Catherine II par la révolte des masses populaires composées en grande partie de *raskolniks*; c'est aussi autour du nom de Pierre III que se nouèrent, comme nous allons le voir, les traditions des *khlysty* et autres sectes mystiques, dont les contours commencent alors à nous apparaître plus nettement. On peut y discerner aussitôt deux lignes parallèles : l'une formée par des sectaires qui tâchaient de propager leurs idées parmi les classes supérieures de la société, tout en affichant leur respect pour l'Église, l'autre qui refusait tout contact avec le monde et se dissimulait sous les couches populaires les

plus profondes. Il y avait là, tout au fond du vaste océan russe, un fouillis de petites sectes qui échappaient à tout contrôle, puisqu'elles se confondaient volontairement avec les masses amorphes plus ou moins fidèles à l'Église. On ne pouvait les distinguer que par quelques pratiques bizarres, parfois grotesques, comme par exemple les *dyrkovtzy* (du mot *dyra*, trou) qui perçaient un trou dans le mur de leurs cabanes et se mettaient en prière devant ce trou; sous ce symbolisme grossier il n'est pas difficile de reconnaître l'idée d'une aspiration à la liberté de l'esprit, à un percement de l'épaisseur de la matière. D'autres, appelés *biégouny* (les coureurs), s'interdisaient tout domicile ou résidence fixe, la terre n'étant qu'un lieu d'exil qu'il fallait traverser en pèlerins de l'au-delà; on les nommait aussi *stranniki* (pèlerins), car dans leur vagabondage perpétuel ils se confondaient avec les masses de pèlerins acheminés vers les sanctuaires. On le voit, la ligne de démarcation était ici à peine sensible, comme pour beaucoup d'autres sectes, étroitement reliées aux traditions populaires, à l'esprit anarchique et nomade spécifiquement national...

Il serait fastidieux d'énumérer toutes les formes que prenait cette mentalité mystique, si proche à la fois de l'hérésie et de l'enseignement traditionnel entaché de dualisme. Nous devons nous borner à quelques observations sur les *khlysty*, qui résument le mieux cette mentalité, et qui par leur nombre et leur influence eurent une grande importance dans les destinées religieuses de la Russie.

Avec eux nous rentrons dans le domaine de l'histoire, car ils sont bien les descendants des anciens sectaires manichéens du monde slave primitif. L'origine de leur nom est obscure; on a voulu y voir une défor-

mation du nom du Christ; d'autres supposent que le mot *khlyst* (qui signifie *fouet*) leur a été appliqué à cause des flagellations mutuelles auxquelles ils se livrent pour provoquer l'état d'extase. Ils possédaient une sorte de système théologique où se retrouvait, en formules défigurées, l'antique conception des deux principes primordiaux et de la création du monde inférieur par le principe des ténèbres et du mal. Mais la négation du monde inférieur impliquée par ce système se présentait sous deux aspects différents, hérités tous deux d'une longue et antique tradition. Pour les uns, la résistance à la matière devait être complète et se manifestait par la castration : ainsi s'était formée la secte indépendante des *skoptzy* (castrats), qui imposaient à ses adhérents la mutilation volontaire. Pour les autres, les *khlysty* proprement dits, la négation de la matière devait se manifester par le dédain pour ses lois; il n'y avait pas de morale obligatoire, il n'y avait pas de péché à céder aux tentations de la matière, mais certaines pratiques ascétiques étaient recommandées comme moyens pour parvenir à l'extase. L'état extatique devait produire la glossolalie et l'inspiration prophétique; pour atteindre ce degré d'inspiration pendant les assemblées secrètes, il fallait danser en rond ou tournoyer sur soi-même, à la manière des derviches-tourneurs, en s'accompagnant de chants invoquant l'esprit, qui se terminaient par des cris sauvages. Parfois le tournoiement était remplacé par des sauts désordonnés (d'où le nom de *prygouny*, *les sauteurs*). On revêtait pour ces exercices de longues chemises blanches, à larges manches, et on agitait ces dernières comme des ailes. Quand la fatigue faisait tomber à terre, on éteignait les lumières et alors commençaient des scènes hideuses d'immoralité. Il y a

d'autres détails affreux (tels que la « communion » dans le sang et la chair d'un enfant, ou d'un sein de femme offert par une assistante) sur lesquels nous n'avons pas à nous arrêter, car ce genre d'excès est connu de tous ceux qui étudient les phénomènes morbides du fanatisme mystique. Chez les *khlysty* ces excès furent souvent observés et donnèrent lieu de les classer parmi les sectes immorales ou dangereuses défendues par la loi. Mais ce n'était qu'un des aspects de cette secte, et le moins répandu. La plupart des *khlysty* ne dépassaient pas les limites tolérées par la conscience humaine, et se targuaient même d'une grande pureté. Les « douze commandements » de leur soi-disant fondateur étaient en effet empreints d'un caractère ascétique.

Mais ces « douze commandements » débutaient par l'assertion que leur auteur, un certain Danilo Filippovitch, était le Messie prédit par les prophètes. Cet énigmatique personnage vivait au temps de la grande crise du *raskol*; lors de la grande dispute au sujet des livres revisés, il avait manifesté son dédain pour cette question en faisant jeter à l'eau tous les livres, anciens ou nouveaux, que ses disciples rassemblèrent à cet effet. Tout livre était inutile; la nouvelle révélation devait être gravée dans les cœurs. Le nouveau Messie était lui-même disciple d'un certain Kapiton, qu'on prétendait avoir été l'ami du tzar Michel; notons en passant qu'une secte issue de ce Kapiton était connue au XVIIIe siècle sous le nom de secte des *cupidons* (!), ce qui prouve assez l'étrange ignorance du monde nouveau pour les traditions obscures d'un passé encore récent. Avec Pierre le Grand la Russie avait sauté de plain-pied du Moyen-Age au monde moderne, mais les survivances d'une mentalité médiévale étaient

d'une vitalité déconcertante et s'alliaient étrangement aux idées fraîchement adoptées; c'est ainsi que le mysticisme grossier d'origine populaire s'adapta aux couches nouvelles de la société réformée et se maintint dans un curieux mélange avec les idées importées d'Occident. Ce qui fait l'originalité des *khlysty* dont nous nous occupons en ce moment, c'est que tout en gardant contact avec le mysticisme ténébreux qui roulait ses flots au fond des couches populaires, ils ne perdirent jamais contact avec les classes intellectuelles de la société, les disputèrent à l'impiété, et parvinrent souvent à s'y créer une situation influente. Le fameux Danilo Filippovitch, disciple de Kapiton, avait déjà trouvé des adhérents dans toutes les classes de la société. Il est considéré comme le fondateur des *khlysty* modernes, parce que c'est de lui que date une certaine organisation de la secte autrefois amorphe. Les groupements de ces sectaires furent connus sous le nom de navires (*korabl*), par allusion à l'arche ou à un navire flottant sur les mers agitées. A la tête de chacun de ces navires se trouvait une femme désignée sous le nom de *bogoroditza* (mère de dieu), dont le fils spirituel était un « khristos » entouré de douze apôtres. Cette organisation dura jusqu'à nos jours, avec des « messies » surgissant à chaque génération et généralement élus par la « *bogoroditza* ». Quant à Danilo Filippovitch lui-même, on le déclara avoir été une incarnation du Dieu-Sabaoth, qui après avoir affermi son œuvre sur terre était retourné au ciel dans un char de feu.

Cette mythologie vulgaire ne trouvait d'adeptes, naturellement, que parmi les simples, mais on ne l'imposait pas aux gens d'une culture supérieure; pour eux il n'y avait que le charme des petits cénacles où

l'on s'excitait mutuellement jusqu'à l'état extatique et aux visions de béatitude. Sous cet aspect les « navires » des *khlysty* voguaient à Moscou comme à Saint-Pétersbourg, recrutant leurs adeptes parmi les intellectuels comme parmi les simples, parmi les membres de l'aristocratie et parmi le clergé. Un disciple de Danilo Filippovitch, Sousslov, fixé à Moscou avec sa *bogoroditza* et ses douze apôtres, avait eu un disciple fervent en la personne du prince Mechtchersky, allié aux plus grandes familles de Russie et même à la famille impériale. Un autre *khlyst* fameux, *Loupkine*, et son fils qui était moine (*yeromonakh*) sous le nom de Séraphin, avait propagé leur enseignement parmi le clergé de Moscou et surtout dans les couvents de femmes; c'était une moniale, du nom de Nastassia Karpovna, qui tenait le rôle de *bogoroditza*, et les assemblées avaient lieu dans un des grands couvents de Moscou. Ces assemblées ayant glissé vers l'immoralité, il y eut des dénonciations suivies d'un procès; on était au temps de l'Impératrice Anne, qui goûtait peu le mysticisme, et le procès se termina par une condamnation : *Nastassia Karpovna* fut décapitée à Saint-Pétersbourg en 1737. Depuis lors les *khlysty* furent plus prudents, et on ne relève plus d'accusations d'immoralité contre les « navires » qui ne cessèrent de s'organiser tant à Moscou qu'à Saint-Pétersbourg. Ils étaient d'ailleurs toujours bien protégés, et surtout leurs adeptes se gardaient bien de se poser en sectaires et affichaient un dévouement absolu à l'Église, dont ils observaient scrupuleusement tous les rites.

Mais une scission s'était produite au sein des *khlysty*, parmi les disciples de Loupkine et de sa femme Akoulina, qui fut à son tour la *bogoroditza* d'un groupement assez nombreux. C'est parmi ses adeptes qu'ap-

parut le célèbre Kondrati Selivanov, fondateur de la secte des *skoptzy*. L'idée de cette secte, nous l'avons vu, était de vaincre l'aiguillon de la chair par la mutilation; pour le reste, les *skoptzy* ne se distinguaient en rien des *khlysty* et pratiquaient les mêmes exercices violents pour aboutir à l'extase. Kondrati Selivanov fut arrêté pour sa propagande, puni du knout, exilé à Irkoutsk; c'est là que l'idée lui vint de se faire passer pour l'empereur Pierre III, si cher aux *raskolnikis*. La légende que Pierre III avait été le vrai fondateur de la secte fut vite créée; quant à Kondrati, on ne l'inquiéta pas, car il ne donnait aucune portée politique à ce nom impérial qu'il invoquait. Vers la fin du XVIIIe siècle il revint à Saint-Pétersbourg. Selon une tradition, c'est l'empereur Paul qui l'avait fait venir. Il le traita avec bonté, mais le fit placer sous surveillance dans un hospice. C'est là que le vit en 1802 Alexandre Ier, qui causa longuement avec lui et le fit libérer. Alors commença l'extraordinaire carrière de ce paysan exalté. Installé chez de riches marchands affiliés à sa secte, Kondrati tenait des assemblées où s'empressaient les hautes personnalités de la capitale; grands seigneurs et belles dames venaient écouter avec ferveur les vaticinations de l'homme inspiré. Parmi ses protecteurs se distinguait le prince Golitzine, procureur du Saint-Synode puis ministre de l'Instruction Publique, ami personnel de l'empereur. Le ministre de l'Intérieur, prince Kotchoubey, couvrait de son autorité la propagande librement exercée par Kondrati et ses adeptes; le chiffre de ces derniers s'éleva rapidement jusqu'à trois ou quatre mille, rien que dans la capitale; ils faisaient de nombreuses recrues dans la garde impériale, même parmi les officiers. Enivré de son succès, Kondrati s'enhardit jusqu'à rêver du pou-

voir suprême. Sous son inspiration un de ses disciples, un seigneur polonais nommé Elenskii, ancien chambellan du roi Stanislas Poniatowski, et depuis fixé à Saint-Pétersbourg au grand couvent d'Alexandre Nevski, présenta à l'empereur Alexandre un projet de « constitution théocratique » de l'Empire, d'après lequel les *khlysty* et *skoptzy* seraient les conseillers officiels du souverain et le guideraient en lui révélant la volonté divine. Cette fois, Elenski fut considéré comme fou et relégué au couvent de Souzdal (encore trouva-t-il moyen d'y organiser un « navire » avec les religieuses d'un couvent voisin, dont l'une devint une *bogoroditza* très vénérée!). Quant à Kondrati, son crédit ne s'en ressentit guère; pendant plusieurs années, malgré son grand âge, il continua à être l'idole des dames et seigneurs friands de sensations neuves.

Le gouvernement finit par prendre quelques mesures de rigueur contre les *skoptzy*, et Koudrati Solivanov lui-même finit par être expédié aussi au couvent du Souzdal, où il termina paisiblement sa vie. On n'entendit plus parler des « pigeons blancs » (autre nom des *skoptzy*) dans les salons de la capitale; il n'en resta que la légende que l'empereur Paul aurait appartenu à leur secte. Mais les *khlysty*, avec leurs « navires », leurs réunions de tourneurs inspirés et leur prophétesses, continuèrent à jouir d'un beau succès. Une des adoratrices du vieux Kondrati avait organisé un « navire » chez elle; c'était une certaine baronne de Buxhoevden, veuve d'un colonel Tatarinov. Elle était logée dans l'un des palais impériaux (sa mère ayant occupé une charge à la cour), et c'est là qu'elle tournoyait en extase avec ses amis, parmi lesquels nous retrouvons le mystique ministre de l'Instruction Publique prince Golitzine, ainsi que le baron de Buxhoev-

den, frère de la prophétesse, et bien d'autres personnages appartenant à la haute société de la capitale. L'empereur Alexandre témoignait sa vénération pour les enseignements mystiques de Mme Tatarinov...

Toutes ces folies semblèrent disparaître sous le règne de Nicolas Ier, qui aimait la discipline plus que le mysticisme. Les *khlysty* se terrèrent profondément. Mais la filiation mystérieuse des « navires » ne s'interrompit jamais, et l'étrange idée que la secte était appelée à une sorte de gouvernement spirituel de l'État ne semble avoir été jamais oubliée. C'est à cette tradition que se rattache un fait mal élucidé : le couronnement mystique, en 1857, d'un *khlyst*, nommé Maxime Roudometkine, au Caucase. Le mysticisme fanatique continua son activité dans les couches populaires. Mais vers la fin du XIXe siècle, les *khlysty* reparurent dans la capitale. Un « navire » dirigé par une certaine Daria Smirnova attirait dans un faubourg de Saint-Pétersbourg une foule de fervents, dont la plupart n'appartenaient pas à la populace, mais à la classe moyenne : marchands, petits fonctionnaires, etc. La « *bogoroditza* » Daria Smirnova fut citée en justice pour un délit de droit commun et expulsée de la capitale deux ou trois ans avant la Grande Guerre. Elle avait compté au nombre de ses amis le trop fameux Raspoutine.

Le rôle de ce dernier dans les événements qui précédèrent la Révolution s'éclaire mieux quand on songe à la longue tradition dont il s'inspirait. Le courant mystique de la religiosité populaire baignait les marches du trône depuis un siècle et demi. C'était lui qui reliait les classes supérieures du pays à l'idéologie et aux sourdes aspirations du peuple, par-dessus la classe intellectuelle imprégnée d'esprit laïque. On y voyait

la véritable expression du sentiment national; on y cherchait aussi une issue pour des besoins religieux que le ritualisme de l'Église officielle ne savait pas satisfaire.

En somme, ce ritualisme n'était qu'une façade derrière laquelle se dissimulaient les conceptions religieuses les plus diverses, et qu'aucune autorité ne venait cimenter. L'État se chargeait de réprimer les excès du fanatisme mystique, de même qu'il réprimait les tendances rationalistes trop opposées à l'idéal de la religion nationale. Mais cet idéal lui-même, ce n'était pas l'Église qui pouvait en trouver la formule. Elle était dépassée, depuis que l'ancien bloc de l'État, la nation et l'Église, avait été émietté. L'Église avait vécu de longs siècles comme religion nationale, mais maintenant l'idée religieuse avait pris une expansion indépendante, et l'idée nationale avait débordé ses anciennes limites. La mentalité russe avait été bouleversée par la grande rupture du XVIIe siècle, puis par la grande reconstruction sociale du XVIIIe. Il fallait maintenant une reconstruction morale et intellectuelle; la conscience russe avait besoin d'une large synthèse. Ce ne fut plus l'Église, ce fut la pensée laïque qui s'orienta vers la recherche de ces formules nouvelles.

(*A suivre.*)

J. N.

Disques religieux russes

IV. — Liturgie

Les quinze morceaux enregistrés que nous allons analyser ont trait à la Liturgie (c'est ainsi qu'on appelle la Messe dans le rite oriental), aussi bien à celle dite de saint Jean Chrysostome qu'à celle attribuée à saint Basile et célébrée principalement en temps de Carême. Ces quinze chants constituent une riche collection (1); presque toutes les parties de la Liturgie y figurent : chant des litanies et des antiennes du début de la messe — hymne des Chérubins à l'Offertoire — *Credo* — prière après la Consécration — hymne à la Sainte Vierge du Memento des vivants — verset à la Communion — acclamations finales après la bénédiction du prêtre. Beaucoup de ces chants sont l'œuvre d'auteurs célèbres. Citons : Bortniansky, Arkhanguelsky, Lvof, Gretchaninoff, Rakhmaninoff, Tchaïkovsky, Vinogradoff. C'est dire l'extrême intérêt de cette collection qui s'impose à tout amateur de la musique d'église russe.

Voici tout d'abord deux « litanies » que l'identité du genre nous invite à grouper, bien qu'elles correspondent à des moments différents de la Liturgie : la « Grande Litanie » de Tchesnokoff (Gramophone EL 10) par où débute la messe — et la « Litanie après l'Évangile » de Gretchaninoff (Gram. DB. 1701).

(1) La liste complète de cette série de disques a été publiée dans le premier numéro de *Russie et Chrétienté*, p. 51.

On sait le rôle important joué par les litanies dans les offices de rite oriental. Cette prière antique — dont l'Occident latin conserve encore le vestige (cf. *Kyrie eleison* de la messe) — se rencontre à peu près dans tous les offices, à la Liturgie, aux Vêpres et aux Matines, à l'office des morts et dans les cérémonies de l'administration des Sacrements. Elle se compose d'une série de demandes où sont recommandés les intérêts spirituels et matériels de la communauté des fidèles; on y prie pour la paix du monde, l'union entre chrétiens, la prospérité du pays, l'affermissement du pouvoir politique, le triomphe sur les ennemis extérieurs, la protection contre toutes les calamités, pour une vie sainte, une fin chrétienne et le salut dans l'au-delà.

Ces litanies viennent s'intercaler entre les différentes parties du Sacrifice pour en accentuer le caractère de supplication collective. « Grande litanie » (*vélikaia ékténiia*) du début de la messe, avec ses douze demandes — et « petite litanie » (*malaia ékténiia*) qui lui fait suite — litanies spéciales « pour les catéchumènes » et « pour les fidèles » après l'évangile — avant le *Credo* et avant le *Pater* deux litanies dites « de supplication » (*prositélnaia ékténiia*) — enfin, une « petite litanie » précède la bénédiction finale.

Ordinairement c'est le diacre qui énonce les prières litaniques. Pour les dire il interrompt son ministère auprès du prêtre célébrant, sort du sanctuaire et vient se placer aux portes mêmes de l'iconostase, devant l'assemblée des fidèles, face à l'autel. Le chant de ces litanies est simple : c'est un récitatif qui ne comporte aucune fioriture : des syllabes, prononcées lentement, distinctement — le diacre prend son temps et vise avant tout à se faire bien entendre de la foule répandue dans l'église — sur une même note tenue avec la même intensité de voix toujours. En fin de phrase, une petite ritournelle (*do..... do si la do do do*) pour indiquer aux fidèles ou au chœur que le moment est venu de répondre à la demande par le classique « Gospodi pomilouï » (*Kyrie eleison* des Grecs).

Les chantres entonnent immédiatement le répons sans

« mordre » sur le diacre, mais sans retard. Il ne doit pas y avoir de moment de silence au cours de l'exécution d'une litanie ; demandes du diacre et répons du chœur se succèdent sans relâche, soulignant par leur continuité même la parfaite union des fidèles et des pasteurs dans la prière (1).

Extrême simplicité du chant des litanies donc. Assurément ce n'est point le caractère prédominant de la litanie de Tchesnokoff que nous présente Gramophone (EL 10). Elle a trop l'allure d'une déclamation et fort peu celle d'une religieuse supplication. Le diacre — un de ceux qui officient à la rue Daru, à Paris, Tikhomiroff — s'y exprime avec une certaine emphase. Je sais bien qu'autrefois, en certaines cathédrales de Russie (celle de l'Assomption à Moscou ou bien celle de Saint-Isaac à Pétersbourg, où chantait en particulier le fameux Malinine), la voix de ces diacres énonçant les litanies prenait une ampleur extraordinaire au point de couvrir le chœur et de remplir littéralement les nefs de ces vastes monuments. La simplicité traditionnelle du thème mélodique des litanies n'en était pas moins respectée et les « ports de voix » nullement admis. La litanie est éminemment une supplication ; elle doit rester supplication jusque dans le chant du diacre et dans celui du chœur. Vouloir lui donner un air de « concert » est un contresens, au moins à l'église.

Ces réserves faites, il reste que la litanie de Tchesnokoff demeure un document fort instructif. A défaut d'une interprétation qui se tienne davantage dans la ligne traditionnelle, elle nous offre, sous un mode quelque peu lyrique, un type caractérisé de cette grande prière de supplication, vénérable par son antiquité et où s'affirme le « collectivisme » sacré de la prière chrétienne.

Voici, pour faciliter la lecture du disque, la transcription

(1) Une autre raison du caractère d'extrême simplicité des litanies vient de ce qu'autrefois, en Russie, bien peu d'églises possédaient un diacre. C'est donc au prêtre que revenait l'obligation de les chanter, et pour qui sait la lourde charge que représente la célébration de la messe, il est évident qu'il ne pouvait y avoir place pour des fioritures dans la manière d'interpréter ce morceau.

et la traduction de la « Grande litanie » de Tchesnokoff. Elle ne contient que huit demandes au lieu des douze habituelles; par ailleurs le chœur, au lieu d'exécuter une seule fois le répons, comme cela devrait être régulièrement, le répète à plusieurs reprises, à partir de la troisième demande.

Le Diacre : En paix, prions le Seigneur.
(*Mirom, Gospodou pomolimsia*)

Le Chœur : Seigneur, ayez pitié.
(*Gospodi, pomilouï*)

D. : Pour la paix du monde entier, la prospérité des saintes églises
(*O miré vségo mira,* | *blagostoianii sviatykh bojiikh*
de Dieu, et pour l'union de tous, prions le Seigneur.
tserkveï, | *i soiédinénii vsékh,* | *Gospodou pomolimsia*)

D. : Pour cette ville, pour toute ville et tout pays et pour ceux
(*O gradé seï,* | *vsiakom gradé* | *i strané i véroiou*
qui y vivent dans la foi, prions le Seigneur.
jivoustchikh v'nikh, | *Gospodou pomolimsia*)

D. : Pour la salubrité de l'air, et pour qu'abondent avec les
(*O blagorastvorénii vozdoukov,* | *o izobilii plodov zém-*
fruits de la terre les jours de paix, prions le Seigneur.
nykh | *i vréménékh mirnikh,* | *Gospodou pomolimsia*)

D. : Pour les navigateurs, les voyageurs, les malades, les per-
(*O plavaioustchikh, poutéchéstvouioustchikh,* | *nédougouioust-*
sonnes qui souffrent, les prisonniers, et pour leur salut, prions le
chikh, strajdoustchikh, plénénnikh, | *i o spasénii ikh,* | *Gospodou*
Seigneur.
pomolimsia)

D. : Pour qu'il nous délivre de toute tristesse, colère et nécessité,
(*O issbavitisia nam* | *ot vsiakiia skorbi,* | *gnéva i noujdy,* |
prions le Seigneur.
Gospodou pomolimsia)

D. : Protégez-nous, sauvez-nous, ayez pitié de nous et gardez-nous,
(*Zastoupi,* | *spasi,* | *pomilouï* | *i sokhrani nass*
ô Dieu, par votre grâce.
Bojé, | *tvoiéiou blagodatiiou*)

D. : Faisant mémoire de notre très sainte, très pure, toute
(*Présfiatouiou,* | *prétchistouiou,* | *préblabénie* et glorieuse Souveraine, Mère de Dieu
goslovénnouiou, | *slavnouiou Vladitchitsou nachou Bogoroditsou* |
et toujours Vierge, Marie, ainsi que de tous les saints, livrons-
i prisnodévou Mariiou, | *so vsémi sviatymi pomianouvché,* | *sami*
nous nous-mêmes, les uns les autres et toute notre vie au Christ
sébé, | *i drougdrouga i vess jivot nach* | *Kristou*
Dieu.
Bogou | *prédadim*)

La « Litanie de supplication après l'Évangile » de Gretchaninoff (Gramophone DB 1701), pour chœur mixte et orgue.

Dans le domaine de la musique religieuse russe c'est une nouveauté, une initiative audacieuse même. L'Église orthodoxe, en effet, par la voix de son organe officiel, le Saint-Synode, a toujours interdit formellement l'usage des instruments dans les cérémonies liturgiques. Bien plus : c'est, en partie, pour lutter contre l'attrait de l'orgue comme contre toutes les autres influences latines que se sont formées autrefois dans la Russie du sud-ouest (Galicie) ces « brastva » (fraternités) d'où sont sorties tant de chorales excellentes qui ont mis en relief l'austère mais très religieuse beauté de la musique exclusivement chorale.

Gretchaninoff n'a pas cru devoir se soumettre à cette règle absolue et sa troisième Liturgie — la dernière en date, 1917 — comporte, outre la partie vocale écrite pour chœur mixte, une partie instrumentale pour quatuors à cordes avec accompagnement d'orgue. La « Litanie après l'Évangile » en est une pièce détachée. Exécutée par Chaliapine qui remplit ici le rôle du diacre, avec le concours de la Chorale la plus souple et la mieux disciplinée de l'émigration, celle d'Afonsky à Paris, soutenue par le jeu discret de M. de Saint-Martin l'organiste bien connu de Notre-Dame,

cette litanie a réellement grande allure. Chaliapine — dont la prononciation russe et non pas slavonne accentue encore le cachet de modernité du morceau — s'y révèle comme toujours vigoureux, puissant, tenant triomphalement tête au double accompagnement du chœur et de l'orgue. Celui-ci, d'ailleurs, discrètement s'efface et, comme les voix d'hommes et de femmes avec lesquelles il forme une masse sonore d'une unité remarquable, se maintient strictement dans son rôle d'accompagnement.

Rien ici de cet épais brouillard musical comme trop souvent en donne l'impression, dans nos églises latines, le jeu combiné de l'orgue et des voix, mais une heureuse adaptation de la partie instrumentale au chant. L'orgue s'y montre respectueux de la voix humaine dont la richesse est tout entière faite de fine sonorité, de timbre délicat, de volume mesuré. Et peut-être est-ce en cela, plus encore que dans son lyrisme, que réside l'intérêt profond de la « Litanie après l'Évangile » de Gretchaninoff.

Voici la transcription de ce morceau. Il débute par l'acclamation qui suit immédiatement le chant de l'Évangile. La coutume veut qu'aux deux premières demandes de la litanie le chœur réponde par un seul, aux autres, par un triple « Gospodi pomilouï ». Généralement aussi les prières litaniques se terminent par une oraison dont le prêtre ne prononce à haute voix que la doxologie finale à laquelle le chœur (et non point celui qui remplit l'office de diacre, comme ici) répond : « Amin », « Ainsi soit-il ».

Le Chœur : Gloire à vous, Seigneur, gloire à vous.
(*Slava tébé, Gospodi, slava tébé*)

LITANIE

Le Diacre : Disons tous de toute notre âme, de tout notre esprit
(*Rtsém vsi ot vséia douchi, i ot vségo pomy-*
disons :
chléniia nachégo rtsém)

Le Ch. : Seigneur, ayez pitié.
(*Gospodi, pomilouï*)

Le D. : Seigneur tout-puissant, Dieu de nos pères, nous vous en
(*Gospodi vséderjitéliou, Bojé otéts nachikh, molimtisia,*
prions, écoutez et ayez pitié.
ouslychi i pomilouï)

Le D. : Ayez pitié de nous, ô Dieu, dans votre immense miséri-
(*Pomilouï nass Bojé, po vélitseï milosti*
corde, nous vous en prions, écoutez et ayez pitié.
tvoieï, molimtisia, ouslychi i pomilouï)

Le D. : Prions encore pour les grands et saints patriarches œcu-
(*Léstché molimsia o vélikikh vsélenskikh pravoslavnikh*
méniques fidèles à la foi orthodoxe, pour les très saints évêques
sviatieïschikh patriartsékh, o préosviastchennikh iépiskopékh
et pour tous nos frères dans le Christ.
i vseï vo Kristé bratii nacheï)

Le D. : Prions encore pour le pouvoir protégé de Dieu en Russie
(*Léstché molimsia o bogokranimoï derjavé rossisskoï*
et pour son salut.
i o spasénii iéia)

Le D. : Prions encore pour les membres bienheureux et dignes
(*Léstché molimsia o blajénnikh i prisnopamiatnikh*
de mémoire de cette sainte Église, et pour tous nos pères et frères
sozdatélékh sviatago krama ségo, i o vsékh prejdépotchivchikh otéts
défunts qui reposent ici, pour ceux également qui, dans le monde
i bratiiakh sdé léjastchikh i povsioudou pravoslav-
entier, font profession de la vraie foi.
nikh)

Le D. : Prions encore pour obtenir la récompense de la vie,
(*Léstché molimsia o milosti jizni,*
la paix, la santé, le salut, l'absolution, le pardon, la rémission des
miré, sdravi, spasénii, otchitchénii, prostchénii, ostavlénii grékov
péchés des serviteurs de Dieu, aux frères de cette sainte Église.
rabov bojiikh, bratieï sviatago krama ségo)

Le D. : Prions encore pour ceux qui font offrande de leurs fruits
(*Léstché molimsia o plodonosiastchickh i dobro-*
et de leurs biens à cette sainte et vénérable Église, pour ceux qui
déioustchickh vo sviatém i vsétchestném kramé sém, troujdaioust-

y remplissent un office, qui y chantent, et pour tout le peuple pré-
chiksia, *poioustchikh i predstoiastchikh lou-*
sent qui compte sur votre magnifique et libérale miséricorde.
dékh, ojidaioustchikh ot tébé vélikiia i bogatyia milosti)

Le D. : Ainsi soit-il.
(*Amin*)

Rappelons que l'enregistrement de cette litanie a été primé au concours de disques 1934 de *Candide*.

Ant. Hubatzek, O. P.

Mgr Léonide Fédorov

Nous apprenons la mort de Mgr Fédorov, Exarque de l'Église catholique russe de rite oriental et Protonotaire apostolique, décédé le 7 mars au lieu d'exil où devait s'achever son long et douloureux apostolat, près de Viatka (U.R.S.S.).

L'œuvre de l'Unité de l'Église perd en lui un de ses vaillants serviteurs. C'est à elle qu'il avait voué sa vie, et il sut lui être fidèle à travers les plus terribles épreuves, fidèle jusqu'à la mort.

Mgr Léonide Fédorov était né à Saint-Pétersbourg, d'une famille modeste, mais possédant une certaine aisance. Il fit de brillante études au *gymnase* (collège), puis, poussé par une irrésistible vocation religieuse, il entra à l'Académie Ecclésiastique de Saint-Pétersbourg pour se préparer à prendre les ordres. Les études théologiques et surtout l'histoire de l'Église le firent réfléchir sur la question poignante du schisme d'Orient, lui révélèrent la conception de l'Église unique et universelle, basée sur le roc inébranlable. Il n'hésita pas longtemps, brisa les obstacles qui s'opposaient à sa décision, résista aux objurgations de sa mère, quitta sa patrie et alla offrir à Rome le sacrifice de sa vie.

Après avoir terminé ses études à l'Université Grégorienne, il fit sa profession religieuse dans l'Ordre de Saint-Basile, et revint en Russie comme prêtre catholique de rite oriental, pour travailler à rétablir ce rite si longtemps persécuté. Ce premier essai se termina par l'arrestation, la déportation du jeune prêtre inculpé de propagande catholique. Il passa trois ans à Tobolsk, puis obtint, au début de la Révolution, l'autorisation de quitter la Russie pour se rendre à Rome.

Il revint bientôt à Saint-Pétersbourg avec le titre d'Exarque. Un souffle de tolérance passait sur la Russie ; on avait

pu ouvrir une petite chapelle catholique de rite oriental dans une maison bien modeste, dans une rue écartée. C'est là que s'écoulèrent les quelques années d'apostolat fructueux de Mgr Fédorov, années de joie malgré bien des vicissitudes, bien des déboires, beaucoup de privations. L'énergie et l'activité de Mgr Fédorov le désignaient comme une des premières victimes pour la persécution qui s'abattit bientôt sur les catholiques. En 1923 il fut arrêté avec Mgr Çépliak, Mgr Boutkeviç et treize prêtres catholiques ; après le procès inique bien connu, il fut condamné à dix ans de réclusion. C'était la première étape de la voie douloureuse qu'il ne devait plus quitter jusqu'au bout.

La première année de réclusion s'écoula dans les prisons de Moscou. Puis Mgr Fédorov fut envoyé au « camp de concentration » de Solovki, dans la Mer Blanche. Quatre ans après on l'en retirait pour le reléguer dans un lieu d'exil au nord de la Russie, dans un isolement moral complet au milieu des plus dures conditions d'existence. Et depuis lors il n'y eut d'autres changements dans sa destinée que les changements de lieux d'exil imposés par ses persécuteurs. Sa santé fut brisée par les privations et les souffrances ; la mort est venue enfin le délivrer de la main des hommes.

« *Euge, serve bone et fidelis,... intra in gaudium Domini tui.* »

Mgr Fédorov ne connaissait que deux passions : l'Église et la patrie qu'il voulait ramener à l'Église. Il leur avait voué sa vie, et son sacrifice a été accepté ; ce sacrifice devient l'une des pierres posées à la base de l'Église catholique de Russie, qui n'oubliera jamais le nom d'un de ses glorieux confesseurs.

UN RUSSE.

QUESTIONS SOCIALES ET POLITIQUES

CIVIS. *Le fait accompli*
ou la politique du « coup de poing ».

PAUL MOUSSET. *La prohibition américaine.*
Le procès Lindbergh nous a récemment fait pénétrer dans le milieu étrange et effroyable des gangsters. Cette atmosphère de roman-feuilleton est née de la Prohibition, fantaisie puritaine dont l'échec fut éclatant. Un auteur très averti des mœurs américaines nous retrace aujourd'hui l'extravagante et cocasse histoire de la « Noble expérience ».

MAX TURMANN.
Prof. à l'Université de Fribourg, Corresp. de l'Institut.
L'orientation professionnelle.
I. Les origines et le développement de l'orientation professionnelle.
II. Les méthodes employées.
III. La formation des orienteurs.

A.-D. TOLÉDANO. *Heures critiques pour l'Europe.*
Simple résumé — bien éloquent par lui-même — des événements du 16 au 28 mars.

M. VIVEYROL. « *Prius philosophari.* »
Lettre de Berlin : les certitudes hitlériennes et l'incertitude française.

A. VIATTE. *Les transformations du jeu politique aux Indes.*

A travers les revues :
Qu'est-ce que la lutte? — Méthode révolutionnaire.

Billet de Civis

Le fait accompli

Le « droit du poing », c'est la nouvelle morale internationale. L'Allemagne vient de s'en autoriser brutalement après l'Italie à Fiume, la Pologne à Vilna et le Japon en Mandchourie. Hitler, par précaution, essaye de rejeter la responsabilité de son acte sur ses adversaires. Mais Goebbels qui traduit sans ménagement la pensée de son maître et de la tradition prussienne, se contente de déclarer que « le fait accompli » est devenu le type de la bonne politique. Il aurait pu dire aussi que les dictateurs ont un besoin particulier de cette politique, dont le prestige grossier est nécessaire à leur vie. C'est l'alcool « rapeux » qui entretient l'ivresse de la servitude. Et enfin nous n'aurions pas été surpris qu'il fît valoir l'aptitude supérieure des gouvernements de force à user de ce procédé qui exige un médiocre penchant à s'embarrasser de scrupules. On connaît cependant des dictateurs qui gardent une conscience délicate. Le noble Dollfuss l'a bien montré. Mais il a touché la faiblesse de sa force, que Schuschnigg éprouve aussi. Donner et retenir ne vaut. La dictature est un expédient chirurgical. Quand on prend le couteau en main, il faut savoir que c'est un couteau. Cela mérite réflexion.

Nous en sommes donc à la politique du poing. Elle s'étale avec franchise, j'allais dire avec ostentation. On nous épargne le voile pudique des arguties diplomatiques. La duplicité n'y perd rien d'ailleurs, car elle préside toujours aux préparatifs du fait accompli. Elle est une forme de la ruse qui a toujours partie liée avec la violence. Mais on n'évoque plus la vertu, et c'est un gain sur l'hypocrisie.

Quant à la franchise des partisans du coup de force, nous leur demandons de la pousser jusqu'au bout. Qu'ils déclarent bien haut leur mépris de la civilisation. Notre politique internationale revient au galop aux pratiques de la jungle. Confessez votre goût de l'état sauvage. Il faut savoir à quoi vous accordez notre consentement.

Et puisque le directeur de la propagande hitlérienne est en veine de sincérité, puisqu'il érige en maxime l'équivalence pure et simple du fait accompli et du droit, nous le prions de ne plus s'appuyer sur une prétendue violation du droit pour justifier la conduite de son chef. Il est au pays de la protestation ininterrompue contre le Dictat *de Versailles qui serait un coup de force imposé à un peuple désarmé, contraint de subir le fait accompli. Comment peut-il oublier le* Dictat *de Francfort ?*

Vous dites que le droit du poing, dès qu'il est avantageux, est licite. Si les alliés avaient abusé du poing, de votre propre aveu, ils n'auraient donc rien fait que de licite. La vie internationale se borne à une succession de faits accomplis, où l'essentiel est de distancer l'adversaire en promptitude et en cynisme. C'est bien cela, n'est-ce pas ?

Il faut alors se retourner vers ceux qui, avec raison, jugent intolérable un tel raisonnement. Nous les prions de nous écouter sur deux points.

L'indignation manifestée contre un fait accompli est sans portée, si on peut la soupçonner d'être seulement la plainte d'un intérêt blessé. Il se trouvera toujours des agneaux pour condamner la violence des loups. C'est le principe même du fait accompli qui doit être flétri. Or je remarque une singulière discrétion à ce propos. Je voudrais être sûr qu'aucun des censeurs de la politique du poing ne brûle dans son cœur de l'imiter à la première occasion favorable. Peut-être aussi conviendrait-il d'atténuer, dans tous les pays, l'enthousiasme des manuels d'histoire pour d'illustres coups de force. Si l'on faisait le tri des gloires édifiées sur cette base suspecte, il y aurait un fameux déchet.

Je sais qu'avec le temps il arrive parfois que le fait accompli s'insère dans un ordre nouveau, car la nature est prompte à reverdir sur les démolitions. Mais si le bien finit par sortir du mal, c'est à cause du redressement que la Providence y apporte, et le crime n'en est pas absous. Nous nous refusons à admettre que le succès soit la mesure du bien. Le rôle des

nations chrétiennes est de faire triompher une politique d'esprit chrétien. Cela ne signifie pas qu'il faille se livrer avec candeur aux nations de proie. La prudence aussi est une vertu. J'attends qu'on me montre une nation qui soit morte d'avoir été fidèle à son devoir.

Et voici le second point.

Vous convenez que le « droit du poing » est abominable. Pourquoi faites-vous preuve de tant de tiédeur, ou encore de mépris, ou peut-être même d'hostilité à l'égard de la Société des Nations ? Elle est par essence le tribunal qui juge, condamne et limite les dégâts du fait accompli. Vous estimez qu'elle n'en est pas capable ? C'est la faute de ceux qui s'opposent à sa croissance. Sa faiblesse tient au peu d'appui qu'ils lui donnent. Ses échecs sont nos échecs, dans la mesure où nous n'avons pas encore créé ce « poing du droit » qui serait capable d'enchaîner le « droit du poing ».

Elle a besoin de grandir, c'est vrai. Mais le moyen de hâter sa croissance n'est pas de la tuer à force de dédain et d'incompréhension. Petite et faible, elle n'a pas cependant perdu son temps. En attendant d'être justicière elle est déjà éducatrice. Elle enseigne par sa présence, par ses protestations, par la crainte même de ses jugements, l'indignité de la politique immorale. Et ce n'est pas la moindre raison de la haine que certains peuples lui ont vouée.

Il faut se réjouir que dans le désarroi de l'heure présente la France, par la bouche de ses représentants, ait dénoncé hautement la violation du droit des gens et signifié sa fidélité à la Société des Nations. On doit louer M. Laval de son affirmation que les accords franco-italiens ne touchent pas à l'indépendance de l'Éthiopie dont naguère la France s'est portée garante. Il n'y a pas d'exemple plus opportun que celui du respect de la parole donnée.

La meilleure façon de soutenir son droit, c'est de protéger le droit des autres.

CIVIS.

La prohibition américaine

Un essai de synthèse

Depuis quinze mois déjà l'Amérique est « humide ». Officiellement. Se rendant à l'invitation du Président Roosevelt, trente-six États, en une protestation véhémente, dénoncèrent l'échec de la Noble Expérience. Et leur vote du 5 décembre 1933 décida du sort de cette fantaisie puritaine : la Prohibition. L'amendement interdisant commerce ou détention de breuvages alcooliques disparaissait de la Constitution. Le fait de boire cessait d'être un crime.

Ainsi s'acheva au milieu de la désapprobation générale cet acte, échappant à toute qualification, de la grande tragédie américaine. Il avait fallu près de quatorze années pour démontrer au peuple des États-Unis combien il est dangereux de légiférer pour des anges et non plus pour des hommes ; il avait fallu des errements sans nombre pour le convaincre du péril, moral aussi bien que social, qu'engendre tout principe poussé jusqu'à l'absurde. Et, devant l'écroulement de cette construction utopique, les pays épris de raison sauront comprendre la leçon et mieux connaître cette nation puissante, amie des attitudes extrêmes. Car si porté que soit quiconque à respecter les nuances, à faire la part des divers facteurs composant un problème, il ne se trouvera personne pour oser défendre la loi de Prohibition telle que la conçut, telle que l'appli-

qua l'Amérique. Ce qui se passa fut un défi au bon sens et rien ne sert de le cacher.

On a maintes fois écrit des différences essentielles distinguant l'Américain de ses contemporains d'Europe. Les valeurs sur les deux continents sont certes loin d'être identiques. Mais semblable constatation ne doit pas dispenser de rechercher les causes d'un nouvel engouement, les raisons d'une défaite. Aujourd'hui moins que jamais. L'histoire de la Prohibition révèle à elle seule un chapitre de psychologie nationale et permet d'entrevoir certains traits du tempérament américain avec tout l'intérêt qu'il renferme et tout ce qui y apparaît, pour nous du moins, d'incompréhensible.

Il est curieux de noter, en effet, que de nos jours comme au temps relativement récent du « débarquement » en Nouvelle-Angleterre, les bases d'appréciation morale n'ont pas varié et se limitent à une distinction aussi facile que sommaire entre le bien et le mal. On est *good* ou l'on est *bad*, bon ou mauvais, sans en chercher plus loin. Une telle analyse est fort simple et reste très en arrière de la théorie victorienne de la respectabilité. Si l'on admet ces prémisses, si l'on se souvient d'autre part que l'Amérique est un agrégat gigantesque de toutes petites villes, que, dépourvus de tout sens terrestre, ses habitants respirent l'esprit de petite communauté et vivent sur des concepts d'inspiration locale et d'ordre pratique, l'on discerne en partie les motifs de la notion de Prohibition et son succès à l'origine. *Main Street*, la grand'rue, mesure, a-t-on dit, cent mille kilomètres... C'est la mentalité de *Main Street* qui prévalut en 1920 et condamna le cabaret. C'est elle encore qui pendant treize ans admit d'incroyables scandales et, plutôt que d'en reconnaître la véritable nature, les encouragea de sa complicité. C'est elle enfin, le jour où elle se sentit assez forte,

qui renversa en 1933 ce qu'en 1920 elle avait édifié.

Sans doute le problème de l'alcool n'est-il pas spécial à l'Amérique. Liberté ne doit point signifier licence, et, en présence d'abus évidents, d'habitudes risquant de nuire à la race, certains pays durent s'armer, au cours de leur histoire, d'une législation plus ou moins sévère. Le Canada soumit ses habitants au système des permis municipaux. L'Angleterre ferma à certaines heures les établissements de boissons et frappa l'alcool d'impôts très lourds. La Suède, en 1909, plus tard la Finlande, après avoir essayé de la Prohibition absolue, revinrent sur leurs pas et s'en tinrent au principe de la limitation et au contrôle des achats. Nous autres, en France, savons pourquoi nous buvons et comment. A ce propos d'aucuns ont philosophé avec art. C'est pourquoi il est à craindre que le Français qui jamais ne prit part aux beuveries américaines ne puisse comprendre leur sombre tristesse et leur brutalité.

Le passé des États-Unis date d'hier. Les premiers colons anglais ou hollandais qui peuplèrent les côtes de l'Atlantique, les Français de Louisiane et ceux descendus du Canada se virent, pendant le XIXe siècle, engloutis par la marée slave, italienne, allemande et scandinave qui submergea le Nouveau Monde. Ce fut l'époque héroïque de la Marche vers l'Ouest, alors que des milliers, des millions d'hommes et de femmes progressaient lentement à travers les plaines, forçaient les déserts, luttaient contre les Indiens et dormaient, la nuit venue, sous la bâche de leurs chariots. Souvent le camp de la veille devenait la ville de demain. Et tous, honnêtes pionniers ou aventuriers issus de la lie de l'Europe, se mettaient à bâtir, assemblaient avec des rivets de bois les planches de leurs demeures, car ils n'avaient même pas de clous. Tous ils vivaient la vie de la frontière, élisaient les shériffs qui

édictaient des lois très rudes, rendues nécessaires par les circonstances. Puis dans le Colorado l'on découvrit des mines d'argent. En Californie l'on se rua sur l'or. Ailleurs on gagnait gros à pratiquer l'élevage.

Une prospérité durement achetée remplaça le besoin sans que les mœurs changeassent beaucoup. C'est dans le *saloon*, le cabaret, que se concluaient les marchés, que se réglaient au revolver les querelles, après d'orageuses parties de poker, qu'à la fin d'une journée de travail des hommes bottés et éperonnés venaient oublier leur fatigue dans l'eau de feu et le whisky. Debout ou accoudés au comptoir, partout l'on buvait très vite, un verre plein suivant l'autre pour, à un moment donné, tomber à terre comme foudroyé. Le patron s'approchait alors, se payait lui-même en poudre d'or ou en dollars d'argent et faisait rouler l'ivrogne à la rue.

Le décor changea. L'on assista à la révolution des machines, à la croissance démesurée des cités industrielles. Dans les cabarets, les mineurs en veste bleue, les cow-boys à la chemise rouge se serrèrent pour permettre aux ouvriers de dissiper en quelques heures la paye d'une semaine. Le mal se développa rapidement, s'étendit, multiplia à ce point ses ravages que, dès la fin du XIXe siècle, des parlementaires prêchaient une croisade.

Mille raisons de race, de milieu, de conditions économiques et sociales contribuent à expliquer cet état de choses dont s'effrayaient beaucoup. Un fait n'en reste pas moins : en 1917, au moment de l'intervention américaine, la misère causée par l'alcool, ou plus exactement provoquée par l'existence du *saloon*, était épouvantable. Quant aux crimes, ils ne se comptaient plus.

Sans doute possible, il fallait agir. Chacun saisissait l'importance d'une modification foncière et, les premiers à déplorer leur navrante faiblesse ainsi que leur tendance

à « retomber dans le péché », les habitués des *saloons* ne s'opposaient pas à une réforme. Ils la souhaitaient même. Le gouvernement, dont la vigilance ne le cédait en rien à la portée lointaine de ses desseins, songeait déjà au retour des troupes parties combattre en France. Une législation très stricte lui permettrait, pensait-il, de reprendre en mains toute cette jeunesse américaine dont la fraîcheur se ternissait aux contacts immoraux des pays d'Europe. D'autre part, en exigeant la clôture de tous les débits de boisson, les femmes comptaient bien ramener au bercail les hommes partiellement soustraits à leur domination, car jusqu'en 1920 l'entrée des bars restait le privilège exclusif des mâles. Sous l'égide de redoutables puritaines, les associations féminines anti-alcooliques avaient paradé durant les décades dans la Cinquième Avenue, dans les rues des grandes villes, brandissant des pancartes et appelant la malédiction divine sur la tête des cabaretiers. Touchés de repentir, certains États étaient devenus « secs ». Ce résultat partiel était loin de satisfaire l'*Anti-Saloon League* qui, en trente ans, avait dépensé plus de soixante-sept millions de dollars pour le triomphe de la vertu. Bref, en 1917, après une manœuvre de couloirs sans aucun intérêt, le vote de la Prohibition fut dépêché en moins d'une journée. L'absence des divisions expédiées outre-mer se révéla opportune : un collège de réformés et de vieillards ratifia docilement le 18e Amendement. Le *Volstead Act* suivit, prévoyant les moyens de faire appliquer la loi, organisant le Corps Fédéral des Agents de la Prohibition et faisant de la manufacture, de la vente et de la détention de toute espèce d'alcool un *crime*. Bien qu'il déclarât faire ses délices du seul jus d'ananas, en présence du *Volstead Act* le Président Wilson opposa son veto. Sans une hésitation, le Congrès réaffirma sa volonté. Le Président dut s'incli-

ner et promulguer la loi. La bonne figure réjouie de « John Barleycorn » disparut donc à l'instant précis où, le nez bleu et les lèvres pincées, « Jack Prohibition » ouvrait ses petits yeux à la lumière. Cet épisode prit place le 16 janvier 1920, à minuit. Quelques restaurants et bars de Broadway couvrirent leurs tables de nappes noires en signe de deuil ; deux ou trois démonstrations purement platoniques n'éveillèrent aucun écho. Prisonnier joyeux de la prévoyance, habitué dès l'enfance à la prophylaxie obligatoire, aux tests psychologiques, aux standards matériels et intellectuels, le citoyen de la république nord-américaine admit sans sourciller le nouvel étalon moral qu'on lui proposait. Quelques ouvriers défilèrent, menacèrent de déclencher une grève générale si on leur supprimait la bière... La police les dispersa et tout fut dit.

Car il est faux de vouloir s'imaginer que cette loi de Prohibition absolue fut subie, acceptée avec résignation. Le pays au contraire témoigna de son allégresse. Des transports enthousiastes saluèrent le commencement de l'ère nouvelle, et chacun se retrouva bon, pur et heureux.

Pour qui connaît l'Amérique et n'ignore pas l'atmosphère si spéciale aux années qui suivirent la guerre, l'adoption de la loi de Prohibition n'offre aucun motif de surprise. On s'attachait à détruire le *saloon*, odieux à beaucoup, mais plus encore à anéantir la clique démagogique des brasseurs et des distillateurs. Grâce aux avant-postes des cabarets, ces industriels étaient parvenus à occuper dans presque chaque État toutes les hautes places. Leur pouvoir leur permettait de contrôler la politique. Leur intérêt bien entendu leur servait naturellement de guide. Universellement on les haïssait. Chacun sait également avec quelle rage l'Amérique de 1917 poursuivit sur son territoire les malheureux affligés de noms

germaniques. Les brasseurs, étant presque toujours allemands ou représentant des firmes allemandes, furent l'objet d'attaques violentes. Ainsi dans la mesure de leurs forces les patriotes de l'arrière contribuaient-ils à abattre l'impérialisme prussien.

Il s'agissait donc d'atteindre deux buts bien déterminés. Pour ce faire, des règlement eussent à la rigueur suffi. Comme on pouvait cependant le prévoir, l'Amérique dédaigna résolument une question aussi simple pour s'employer à résoudre un problème infiniment plus élevé, d'une ampleur évangélique. Jamais, en vérité, Moïse n'avait écrit : « Tu ne boiras point... » Mais que penser de cette phrase de saint Paul dans l'Épître aux Romains : « ... Un homme fait le bien... quand il ne boit pas de vin et quand il ne fait rien qui risque de faire tomber son frère.... »? Renchérissant sur les paroles de l'apôtre, chaque Américain estimait devoir être le gardien de son frère et préférait souffrir dans sa personne des privations qu'il lui imposait plutôt que de voir son prochain s'enfoncer dans le bourbier du vice. Écartant de ses pas les pièges où la tentation l'aurait fait trébucher, il lui rendait aisée la marche au salut... Il planait, chevauchait les nuages, et, en pleine envolée, s'attendrissait au spectacle de sa propre bonté. Soutenu, appuyé, aiguillonné par certaines sectes, il se sentait une fois encore l'instrument d'une mission providentielle.

Irrités par l'orgueil de ce zélateur — il se nommait légion —, indignés de le voir faire de la liberté d'interprétation son monopole, quelques isolés assez riches pour oser démasquer leur pensée criaient à l'hypocrisie. Des sourires d'indulgente pitié accueillaient leurs clameurs : « Fausseté, prétendez-vous?... Au contraire : renoncement... sacrifice... » Parce qu'une minorité intolérante et agissante avait déclaré qu'il était « bien » de ne boire que

de l'eau, une énorme majorité la suivait, l'approuvait, se procurait à bon compte un brevet de vertu en venant grossir ses rangs. Ces « ridicules et malfaisants bigots », comme on les décrit aujourd'hui, représentaient — alors — un Idéal, celui du Bien absolu. En l'absence de tout moyen terme, plutôt que de se rebeller, plutôt que de manifester leur hostilité, de peur de se voir étiquetés en adversaires de cet « Idéal », de se trouver confondus parmi les partisans du « Mal », beaucoup prétendaient travailler eux aussi à l'avènement d'un plus haut standard de morale. Le courant les emportait et, bientôt convertis, ils calmait leurs derniers scrupules en pensant qu'après tout la règle ne saurait les atteindre, qu'elle ne visait que le voisin.

Une bonne république se reconnaît au petit nombre de ses lois. Or les lois américaines se pèsent par tonnes. Le respect qu'on leur portait se révélait en temps normal assez théorique. Qu'allait-il advenir de la Prohibition dont les procédés s'avéraient monstrueux plus encore qu'absurdes? Quelques États s'insurgèrent, et, s'insurgeant, rejetèrent les articles du *Volstead Act*. Ils interdirent à leur police de se prêter à la mise en vigueur de la loi. Leurs pouvoirs s'arrêtaient là : la police fédérale, elle, pénétrait partout. Dans cette hypothèse particulière, le devoir des citoyens leur ordonnait de résister, de s'élever contre cette méconnaissance des droits essentiels, bref de violer la loi. L'Américain acheta donc du wisky de contrebande, distilla les lotions capillaires pour se prouver à lui-même sa qualité d'homme libre. Peut-être n'avait-il besoin que d'une excuse... Enfin et surtout l'esprit de la Prohibition avait été de placer « the other fellow », les autres, à l'abri. Chacun se tenant le même raisonnement, l'Amérique se mit à boire. Comme il devint malaisé de se procurer du gin, du whisky ou (selon la terminologie du Quartier

Général de la Prohibition) de la *liquor*, les difficultés ajoutèrent une nuance sportive à l'attrait du fruit défendu... Seules quelques très rares familles puritaines s'abstinrent. Ces rigoristes mis à part, tout le monde but et en tout temps. L'on but chez soi, entre amis, en discutant de morale, en parlant de politique. Sous les coups de l'alcool, l'Américain faisait peau neuve, se dépouillait d'inhibitions séculaires, assouvissait d'anciens désirs. Oubliés, les menus ennuis quotidiens ! La vie rayonnait pleine de réalisations, riche de promesse, plus simple encore que d'habitude...

On but dans ces *speakeasies*, prétexte à tant de littérarature, dans ces boîtes de nuit où, pour pénétrer, il fallait montrer patte blanche avant d'être admis à sombrer dans l'ivresse. Au cours des matches de football, étudiants et étudiantes célébraient une victoire de leur camp ou se consolaient d'un échec de la même manière : en buvant. Le contrebandier d'alcool, le *bootlegger*, promu à la dignité de fournisseur attitré, presque patenté, devint en peu de temps une figure nationale. Sous les portes, il glissait une carte portant son nom : « Bill Smith, marchand d'antiquités », et le numéro de son téléphone. Comprenait qui voulait. Tous ces faits sont connus. Pourtant un jeune Français, étudiant dans une grande université de l'Est des États-Unis, éprouva quelque surprise en s'entendant recommander tel *bootlegger* par... le commissaire de police de l'endroit. « C'est le mien », lui dit ce fonctionnaire, « et aussi celui du Gouverneur. *He is a first rate man*... Un homme de tout premier ordre... Vous pouvez avoir confiance... »

Après avoir, en 1920, conquis le droit de suffrage, les femmes prouvèrent l'égalité existant entre les sexes en se mêlant aux hommes, en buvant comme eux et plus qu'eux. Sans doute découvrait-on quelques exceptions.

Elles étaient peu nombreuses. Jamais un homme accompagnant une femme ne serait sorti sans sa gourde d'argent. Et quand des étudiants déclaraient : « Si nous n'avions pas d'alcool, aucune jeune fille ne viendrait avec nous... », ils n'énonçaient qu'une vérité première.

Tout liquide, pourvu qu'il contînt de l'alcool, était distillé dans des appareils de fortune. On extrayait l'alcool du maïs, du grain, des parfums, voire même de certaines laques. Rendait-on visite à un haut personnage? On le dénichait dans sa cave en train de fabriquer de la bière. Le « bath-tub gin » préparé dans des baignoires connut son heure de célébrité. On a bu, prétend-on, jusqu'à du vitriol. Ces opérations n'allaient pas sans péril. On courait parfois un risque réel à accepter les marchandises toujours adultérées des *bootleggers*. En 1931, les autorités estimaient à 100.000 hectolitres la quantité d'alcool pénétrée du Canada dans le Michigan. Furieux des résultats de sa tentative, le gouvernement empoisonna l'alcool industriel, et des gens en moururent. Le bon ton exigeait, certes, que l'on se fît pincer dans une rafle, dans un « raid » de cabaret clandestin, mais dans quelques États trois condamnations pour transport d'alcool entraînaient automatiquement la réclusion à vie. Exaspérés eux aussi, les agents fédéraux firent preuve d'une révoltante brutalité. Ils avaient en 1930 opéré 439.357 arrestations pour contravention au 18e Amendement, cependant qu'un rapport officiel indiquait que dans 88 villes, représentant 37,3 o/o de la population, la moyenne des arrestations était de une pour onze habitants. Dans les centres de culture de l'Est où l'on se pique d'aristocratie, comme dans les cités du Middle West et les campagnes de l'Ouest, les choses se déroulaient selon un rythme identique. Une formule couvrait tout, expliquait tout, excusait tout : « *I was drunk*, j'étais ivre... » L'existence ne manquait pas de

pittoresque. Aux scandales de tous ordres, aux mariages inconsidérés succédaient des divorces souvent ruineux. Les mœurs, tonnaient les prédicateurs du haut de leurs chaires, n'avaient plus rien à envier à la dépravation de l'Europe. Les « secs » intégraux avaient beau presser le Président de relever le gant jeté par la débauche, plus de cent millions d'individus se faisant un point d'honneur de bafouer la loi, la tâche n'était guère possible.

L'optimisme américain appartient à la sociologie. Ce qui lui déplaît, il ne veut pas le voir ou il le nie. Confronté avec l'évidence, il préféra sourire. On sourit de la sorte de 1920 à 1932. On désigna amicalement de ses deux initiales le *delirium tremens*. Tout devint prétexte à plaisanterie. On sourit des excès des agents fédéraux, de l'aigreur des puritains, des protestations émanant d'anti-prohibitionistes notoires. Les *bootleggers* fourmillaient, suffisaient à peine aux demandes de leur clientèle, mais, même en 1925 où une réaction se dessina, le principe altruiste de la Prohibition restait intact. Quand Mr. Pitkin, des *Scènes de la Vie Future*, déplorait la Prohibition, il pensait en réalité au *Volstead Act*. L'illogisme de cette attitude est flagrant, une obligation sans sanction ne se concevant guère. Chose invraisemblable, en 1933, en pleine débâcle, un homme dans les classes moyennes de l'Amérique faisait preuve d'inconscience ou de courage en attaquant le Principe. Autour de lui on approuvait des lèvres et non du cœur. Il pouvait boire. Toute réserve de sa part risquant de passer pour une critique, il devait même boire. Mais en élaborant la théorie de son acte, il avouait son imperfection originelle et se bannissait lui-même du groupe. En bonne doctrine puritaine, les motifs pour lesquels on boit rentraient dans cette catégorie de choses dont on ne parle pas.

Sans l'arrivée des Démocrates au pouvoir, sans l'enlè-

vement du bébé Lindbergh, sans surtout la crise économique, l'Amérique serait encore sèche.

Dans les deux partis, celui des secs et celui des humides, les excès atteignirent un tel niveau qu'après onze années de carence gouvernementale, le Président prit le parti d'agir. M. Hoover chargea donc une commission de déceler les ramifications du crime et de proposer des remèdes. La conclusion de cette enquête revêtit la forme d'un volumineux dossier, le Rapport Wickersham de 1931. Le bilan des désastres directement amenés par le *Volstead Act* s'y affirmait catégorique et précis. Du mépris de la loi au relâchement des mœurs, de la dégénérescence intellectuelle aux vols, aux meurtres à main armée, en passant par les cas de corruption de fonctionnaires, de juges et de jurys, les maux, s'ils variaient en intensité, procédaient de la même origine. Ces trouvailles n'étonnèrent personne. Elles confirmaient exactement les articles, discours et propos de M. Nicholas Murray Butler et de M. Alfred E. Smith. Mais tandis que le Président de l'Université de Columbia et le Gouverneur de l'État de New York préconisaient le rejet du funeste Amendement, les rapporteurs de la Commission Wickersham se déclaraient en sa faveur.

L'Américain qui, le premier, se procura la première bouteille d'alcool de contrebande, celui qui, le premier, versa ses quatre dollars au *bootlegger* du coin ne se doutait guère des répercussions de son geste. Treize années de terreur, des attentats innombrables, Chicago capitale du vice, représentent la partie la plus nette de son œuvre. L'Amérique se vante d'être le pays des *trusts* et de l'organisation rationnelle. Les *bootleggers*, ces francs-tireurs, se groupèrent bientôt, s'enrôlèrent sous les ordres de chefs de bandes et formèrent des associations dont les efforts concentrés permirent un rendement intensif. Dans une

contrée possédant près de trente-cinq mille kilomètres de frontières, des hommes déterminés parviennent toujours à déjouer la surveillance la plus stricte. Or si les cinq millions de dollars alloués par le Congrès dans sa munificence furent augmentés par la suite, jamais le nombre des agents de la Prohibition ne dépassa trois mille ! Espérer dans ces conditions tendre un réseau aux mailles serrées tout autour du pays devenait une gageure. Sans les dénonciations émanant de bons citoyens, sans les renseignements obtenus de chefs de bandes rivales, jamais le malheureux employé, jamais l'infortuné garde-côte ne fussent parvenus à s'emparer d'un seul *bootlegger*. Le procédé du syndicat offrait aux contrebandiers des avantages certains, dont le moindre n'était pas la disparition de toute concurrence. Restant maîtres d'imposer leurs prix, ils vendaient fort cher et réalisaient de gros bénéfices. Une carrière aussi lucrative n'était pas à dédaigner, et un beau jour Johnny Torrio, Sicilien de Chicago, résolut de conquérir le monopole de la contrebande des États du Nord. Divers obstacles s'opposant à son ambition, il les surmonta les uns après les autres à coups de revolver, puis de fusil automatique, enfin de mitrailleuse. Son triomphe lui valut le titre de « baron de l'alcool », que lui décernèrent les journaux. D'autres hommes d'action pensèrent comme lui et suivirent sa méthode. Au simble *bootlegger* se superposa le *gangster*, le bandit, parfois troublé dans l'exercice de ses fonctions par d'autres brigands : à la nuit des camions roulaient chargés d'alcool. Soudain la route se trouvait barrée. Un cri retentissait : « Hi Jack ! » Il fallait stopper, accepter la bataille, tuer ou être tué par ces *hijackers*, par ces *gangsters* sans conscience professionnelle. *Bootleggers*, *gangsters*, *hijackers*, barons du rhum, rois de l'alcool, une hiérarchie prit corps...

Qu'on ne se représente pas des hors-la-loi hirsutes et farouches. Les premiers gangsters provenaient certes des milieux les plus louches des grandes villes. Peu à peu le type s'affina et les opérations passèrent de la pègre italienne aux mains de bandits corrects et hommes d'affaires aux visées plus ambitieuses que la simple contrebande. L'alcool ayant pourvu ses industriels d'un nouveau genre de solides comptes en banques, leur commerce s'était considérablement développé. Un gaillard de la trempe d'Al Capone « contrôlait » (pour se servir de l'expression américaine) toutes les branches de l'activité criminelle de Chicago : assassinats, pourvu qu'ils fussent profitables, enlèvements, pour le même motif, traite des blanches, maisons clandestines, tripots de jeux. La liste n'en finit pas. Enlèvements et assassinats mis à part, il s'appliquait surtout à placer son alcool, ses produits, à intensifier la prospérité des entreprises auxquelles il s'intéressait. Il transposait dans le domaine de l'illégalité les manœuvres les plus licites du négoce, mais ses moyens de persuasion dépassaient le mode oratoire : quelqu'un refusait-il de se rendre à ses raisons, il le « faisait sauter »...

Ainsi se continuaient la tradition de Grandes Compagnies, les exploits des seigneurs pillards des bords du Rhin. Entouré de son état-major, de techniciens, de financiers, d'experts comptables, d'hommes de loi, Al Capone, « ennemi public n° 1 », représentait un gouvernement merveilleusement organisé dans un État, dans un pays qui ne l'étaient pas. On estimait son budget en 1927 à cent millions de dollars. Il possédait des troupes bien équipées, une flotte sur les Grands Lacs, une escadrille d'avions et, pour les besognes délicates, il louait des « tueurs » à cent dollars par crime. Si sa colère n'épargnait personne, sa « protection » illimitée et efficace couvrait tous ceux de ses vassaux (particuliers, industriels et com-

merçants) qui avaient jugé préférable de lui payer tribut. L'Illinois se rendait si bien compte de la réalité de sa puissance que pas un jury n'osa le condamner. On l'arrêtait pour aussitôt l'acquitter. Que la peur inspirât de tels verdicts, on le vit bien le jour où un magistrat que la mort n'effrayait pas lui infligea onze ans de prison pour... dissimulation de bénéfices.

Depuis l'Armistice, le Congrès palabrait et l'Amérique s'enrichissait au son du jazz et des fanfares. Les vétérans de la Grande Guerre racontaient pour la millième fois la prise de Saint-Mihiel, et M. Ford, à grand renfort de publicité, lançait sa nouvelle voiture. On ne songeait qu'à s'amuser et à vendre, à « faire » de l'argent pour s'amuser plus encore. La Bourse montait, monterait toujours, affirmaient les économistes. L'air était lourd d'incohérence, de confusion, d'une inexplicable, d'une joyeuse folie. Quelques parlementaires hochaient la tête en pensant aux problèmes soulevés par la reconstruction de l'Europe sur un plan américain. Sans prendre garde à leurs soupirs, vingt-sept bandits de grande envergure, parfaitement connus et catalogués, « travaillaient » dans le reste des États-Unis. Pour ne citer qu'un bien faible exemple, le chiffre officiel des enlèvements contre rançon atteignit jusqu'à deux mille en un an.

Pendant cette période où la Prohibition brilla de tous ses feux, l'impunité des criminels provint de deux sources : l'indifférence des foules, l'impuissance des autorités.

Aux origines de son règne, le *gangster* fut accepté comme un mal nécessaire, comme le pourvoyeur unique et commode des plus basses passions. Tant que les « bandes » se contentèrent de se livrer les unes aux autres une guerre sans merci, le public ne se soucia point d'intervenir, laissant ce soin à la police. Bien plus, l'anarchiste qui au fond de tout Américain sommeille s'amusa de ces lut-

tes où le gendarme toujours était rossé. Puis, comme le *gangster* — et pour cause — ne molestait pas les petites gens et ne s'attaquait qu'aux privilégiés de la fortune, le cinéma, renforcé d'une partie de la presse américaine, le transforma en Robin Hood, en chevalier des temps modernes, en fit le champion de l'Équité opposé aux injustices de la Loi. Sans admirer ni non plus absolument s'indigner, l'Amérique contempla son manège — en pleine euphorie — et dans ces criminels de droit commun crut voir revivre les grandes ombres des pionniers de l'Ouest. Basées sur la surproduction et la vente à crédit, les affaires d'autre part marchaient si bien !...

Cette atmosphère de roman-feuilleton persista jusqu'au jour où de sérieux avertissements la forcèrent à s'éveiller de sa torpeur, à interrompre le mythe si complaisamment bâti. Elle s'aperçut alors que ses mains étaient liées. La défaite du Général Smedley Butler parti combattre les bandits de Philadelphie porta le premier coup à la théorie de l'aveuglement volontaire. Ce robuste guerrier fit tout d'abord chasser ou condamner une centaine d'agents, capitaines, inspecteurs et détectives et prouva la presque universelle complicité de la police, puis, après quelques mois d'échauffourées sanglantes, il renonça à nettoyer la ville. Ses déclarations ne laissaient pas place au doute : s'il ne s'était agi que des *gangsters*, il en aurait eu raison, mais la collusion des politiciens locaux et de l'armée du crime le réduisait à l'impuissance. Son aventure se répéta un peu partout avec une accablante monotonie...

Soudain l'Amérique qu'avait réjouie le langage, au moins énergique, du vieux soldat, jeta son masque de bienveillante bonhomie. Une expression d'horreur se peignit sur ses traits : sans aucun signe précurseur, la foudre avait frappé le Temple ; après une ascension verti-

gineuse, le marché des valeurs s'était tout à coup effondré, engloutissant d'énormes fortunes. Millionnaires la veille, des gens se retrouvaient littéralement sur le pavé. Un vent de panique se leva, grossit, souffla en tempête, emportant rappels au calme et sages paroles. Le gouvernement, les banques lançaient des proclamations. Sans tarder, les prédictions les plus encourageantes se voyaient démenties par les faits. On avait spéculé si franchement, si ingénument, que ces pertes en Bourse faisaient l'effet d'une injustice préméditée du Destin. A deux ou trois reprises quelques journées de répit permirent à l'espoir de renaître, mais, loin de s'améliorer, la situation s'aggravait. Le chômage enfin se développa. De deux millions, le nombre des sans-travail passa à cinq, puis à dix, à douze, à près de vingt millions en 1933...

Rédiger la chronique de la « dépression » américaine n'apprendrait rien à personne. Partisans acharnés de mystiques périmées, incapables d'élaborer un programme, les Républicains se débattirent en vain. Affaissée, repliée sur elle-même, éprouvant une joie amère à s'exagérer ses malheurs, l'Amérique, comprenant les erreurs du passé, n'osait plus interroger l'avenir. Témoins de l'écroulement moral du colosse, les criminels alors perdirent toute mesure. Il fut dès lors admis que dans tous les domaines, économie intérieure ou ordre public, les citoyens ne devaient plus compter que sur eux-mêmes. Un tragique incident, le meurtre de Charles Lindbergh Jr. démontra la terrible vérité de cette assertion. L'enlèvement du malheureux petit garçon prenait en effet la valeur d'un symbole. Depuis la traversée de l'Atlantique, son père restait l'homme le plus populaire des États-Unis, où on le respectait autant pour son intrépide sang-froid que pour la droiture de sa vie privée. En le frappant, on frappait la nation à la tête. Pendant un mois tout le monde frémit

des mêmes angoisses que les pauvres parents. Solidement retranchés, les ravisseurs traitaient avec l'Amérique de puissance à puissance. On se souvient de l'épilogue de cette chasse à l'homme, de la découverte du cadavre de l'enfant. Tel fut le seul aboutissement positif de l'affaire. Lancée en masse à la poursuite des coupables, la police de M. Hoover établit de manière éclatante ce qu'on pouvait attendre d'elle : rien. Cela se passait en 1932. Depuis, on a suivi, ces jours derniers, le dramatique procès qui n'a pas jeté grande lumière sur le crime...

Exaspéré par la crise économique, le pays rugit de colère et, à partir de cet instant, les événements se précipitèrent. La Prohibition périt des causes mêmes expliquant le triomphe des Démocrates, du désir sincère que nourrissait chacun de voir le gouvernement négliger les rêves de dangereux utopistes pour enfin recouvrer une parcelle de raison. La volonté de retirer aux bandits leurs moyens d'existence, le souci de procurer de nouvelles ressources au Trésor, indiquèrent la solution à adopter. L'énergique pondération de M. Roosevelt l'imposa au Congrès. On sait le reste.

Un an s'est écoulé. Le pays, pouvant boire, a peu bu. La police, épurée sans pitié, vigoureusement reprise en main, s'est, par ailleurs, ressaisie. Des lois analogues aux nôtres répriment l'ivresse sur les places et lieux publics Aujourd'hui, laissant les États libres de légiférer à leur guise, le gouvernement renonce à convertir par la force 130 millions d'individus et, signe d'un changement radical des esprits, pour la première fois certains réformateurs se prennent à penser qu'entre l'abstinence et les excès, peut-être y a-t-il place pour cette vertu si longtemps méconnue que d'autres peuples nomment la tempérance.

PAUL MOUSSET.

NOTES ET RÉFLEXIONS

L'orientation professionnelle

I. — Les origines et le développement de l'orientation professionnelle

L'orientation professionnelle qui, dans les pays industriels, a pris et continue à prendre un développement croissant, n'a commencé à s'organiser que dans les dernières années du XIXe siècle.

La fréquence des accidents professionnels fut une des premières raisons pour lesquelles, dans les milieux intéressés, on se préoccupa de la question des aptitudes des travailleurs pour tel ou tel genre d'occupations. De plus en plus, on fut frappé de l'importance que possède le facteur humain dans le domaine de la production. Taylor lui-même, préoccupé par le problème de l'insuffisance du rendement de la main-d'œuvre, plaçait aussi dans son système, à côté de l'ajustement des machines, des outils et des méthodes de travail, la question du choix des individus « les plus aptes » pour chaque genre d'activité.

D'autre part, un effort scientifique dans le domaine de la psychologie expérimentale a précédé immédiatement et peut-être déterminé en partie l'essor de l'orientation professionnelle. Des études relatives aux aptitudes diverses, à la fatigue professionnelle, aux tests, à la psychologie et à l'organisation scientifique du travail, furent entreprises et poursuivies en Allemagne, aux États-Unis, en France, en Suisse, en Italie, en Grande-Bretagne, en Belgique, et en plusieurs autres pays encore.

La guerre mondiale, tout en paralysant bien des organisations en cours, suscita, par contre, en de nombreux États, certaines initiatives et certains efforts dont l'orientation professionnelle devait profiter : tel fut le cas pour les examens psychophysiologiques des aptitudes pour les diverses carrières militaires, ainsi que pour la réadaptation des blessés et des mutilés à diverses formes d'occupations professionnelles.

En outre, l'opinion publique commença à se préoccuper de plus en plus d'assurer un meilleur rendement de travail aux jeunes générations sur lesquelles reposait en grande partie l'avenir de la nation — et ceci vint redonner une importance croissante à l'orientation professionnelle.

Dès lors, au lendemain de la paix, des lois et des décrets furent promulgués, non seulement dans les pays dans lesquels l'orientation professionnelle existait déjà, comme la France et l'Allemagne, mais dans beaucoup d'autres où le mouvement était à peine à ses débuts. L'activité s'est manifestée un peu partout en Europe, notamment en Autriche, en Espagne, en Suisse, en Italie, en Pologne, en Belgique, au Portugal, en Tchécoslovaquie. Et même l'orientation professionnelle qui, jusqu'à cette époque, n'existait guère en dehors des pays d'Europe qu'aux États-Unis, fut organisée dans l'Amérique latine, en Australie et dans l'Union Sud-Africaine.

Enfin, il est un dernier fait particulièrement intéressant, c'est le suivant : loin d'être funeste à l'orientation professionnelle comme à tant d'autres initiatives sociales, la crise économique actuelle lui a été, en quelque sorte, salutaire. Elle l'a obligée à améliorer et à approfondir son travail en lui imposant de nouvelles tâches délicates.

C'est ainsi qu'aux États-Unis l'Association nationale pour l'orientation professionnelle, dans une assemblée tenue en février 1932 à Washington, a formulé, à l'usage des orienteurs, un certain nombre de principes directeurs pour leur activité pendant la crise économique. Il leur a

été notamment recommandé : 1° de retarder la spécialisation professionnelle dans la mesure du possible ; 2° de veiller au développement de la culture générale des élèves dans les écoles professionnelles ; 3° d'augmenter pendant la période d'enseignement professionnel les possibilités d'adaptation ultérieure aux activités professionnelles les plus diverses ; 4° de développer tous les moyens de rééducation professionnelle, eu égard aux changements qui se produisent sans cesse dans les méthodes de production moderne ; 5° d'améliorer les connaissances des adolescents en ce qui concerne les conditions de la vie industrielle et l'organisation du travail.

II. — Les méthodes employées

Après avoir tracé un rapide tableau du développement de l'orientation professionnelle, nous voudrions, en mettant à profit l'étude très documentée que le Bureau international du Travail vient de publier sur les *Problèmes de l'orientation professionnelle* (1), retenir maintenant l'attention sur les méthodes diverses qu'appliquent aujourd'hui les orienteurs professionnels.

On divise généralement ces méthodes en deux groupes principaux : d'une part, les méthodes qui ont un caractère empirique, et, d'autre part, les méthodes que l'on qualifie plus spécialement de scientifiques.

Voyons d'abord les méthodes dites empiriques.

Dans ce système, avant de formuler un jugement sur les aptitudes d'un adolescent et de donner à celui-ci un conseil au sujet de la profession qu'il devrait choisir, l'orienteur réunit le plus grand nombre possible de renseignements sur cet adolescent ; ces renseignements lui sont fournis généralement par les parents, par la direction

(1) Genève, 1935.

de l'école que le jeune homme a fréquentée, par un médecin et enfin par l'intéressé lui-même.

Pour obtenir ces divers renseignements, l'orienteur fait remplir des fiches spéciales pour chaque adolescent qui se présente à lui.

A titre d'exemple, nous citerons la fiche synthétique d'orientation professionnelle, établie en France par le ministère du Travail.

Voici, d'abord, les questions auxquelles le jeune homme doit répondre par écrit : Qu'apprenez-vous le plus facilement? Qu'apprenez-vous le plus difficilement ? Préférez-vous les jeux où l'on court? Lesquels ? En dehors de ce que vous avez appris à l'école, avez-vous appris tout seul certaines choses et lesquelles ? Quels métiers aimeriez-vous ?

Voici maintenant les questions posées aux parents : profession du père; profession de la mère; profession choisie pour l'adolescent ; motifs de ce choix ; à défaut de de cette profession, quelles autres seraient préférées? le jeune homme a-t-il déjà une place assurée? fournir quelques renseignements sur son caractère, ses qualités et ses défauts prédominants.

Aux anciens maîtres de l'adolescent, on demande des indications sur son instruction, sur ses aptitudes dans les différentes branches d'études, sur sa compréhension, sa mémoire, son attention, sa vivacité intellectuelle, sa persévérance, son aptitude aux exercices physiques et aux travaux manuels.

Enfin, un médecin doit rédiger une fiche où il donnera une série de renseignements : impressions d'ensemble; taille et poids ; vision ; audition ; auscultation respiratoire; auscultation cardiaque ; aptitude aux travaux de vitesse et d'agilité ; aptitude aux travaux de force ; appareil circulatoire ; particularités (varices, hernie, etc.) ; impressionnabilité ; état des réflexes).

Muni de tous ces renseignements écrits, l'orienteur interroge l'adolescent dans un entretien qu'il s'efforce de

rendre aussi confiant que possible et au cours duquel il s'appliquera à se faire une opinion personnelle et directe. Et alors, lorsque l'orienteur, ayant en mains toutes les fiches individuelles obtenues, les aura confrontées avec ce que l'adolescent lui aura dit, il essaiera d'en tirer quelques conclusions qui lui permettront de donner le conseil attendu (1).

Telle est la méthode empirique qui, dans son application, varie quelque peu dans les détails suivant les pays et souvent, dans un même pays, suivant les orienteurs.

Passons maintenant à la méthode dite scientifique.

Cette méthode est appliquée et préconisée par les orienteurs qui estiment qu'il est possible de découvrir et de définir les aptitudes des adolescents au moyen d'épreuves, de « tests » scientifiquement établis. C'est donc une méthode essentiellement expérimentale sur laquelle est établie la psychotechnie.

Si l'on veut découvrir l'aptitude d'un individu pour un travail donné, il faut tout d'abord connaître les facteurs qui auront un rôle particulièrement important dans l'exécution de ce travail. Ces facteurs de la personnalité humaine peuvent être classés de la manière suivante : 1° les fonctions des sens (vue, ouïe, odorat) ; 2° l'attention ; 3° les fonctions motrices ; 4° les fonctions intellectuelles (faculté de combiner, de concevoir et de juger ; mémoire) ; 5° facteurs émotionnels.

Or, dans les méthodes scientifiques d'orientation professionnelle, on cherche à découvrir les aptitudes intellectuelles, psychiques et physiques des adolescents au moyen de tests qui présentent entre eux une assez grande diversité. On peut les répartir entre les trois groupes suivants : 1° les tests muets (lorsque le problème doit être résolu seulement par des mouvements) ; 2° les tests ver-

(1) Il est à peine besoin de dire que, pour donner ce conseil, l'orienteur doit être exactement renseigné sur les différentes activités déployées dans les divers métiers et professions.

baux ; 3° les tests écrits. En outre, il y a les tests d'appareils qui présentent ordinairement une assez grande précision et la possibilité de contrôle.

Nous ne ferons pas un examen détaillé des différents tests utilisés dans la psychotechnie. Il nous suffira de dire que généralement ils sont d'une bonne utilisation pratique pour mesurer les fonctions des sens, ainsi que l'attention et la mémoire des individus examinés ; par contre, ils ne sauraient suffire pour découvrir les aptitudes et les traits caractéristiques de ces individus. Aussi il nous paraît que, pour l'orientation professionnelle, la meilleure méthode à suivre consiste dans l'emploi combiné de la méthode empirique et de la méthode scientifique.

III. — La formation des orienteurs

Il est à peine besoin de faire remarquer que, quelle que soit la méthode adoptée par eux, les orienteurs professionnels doivent avoir une solide préparation technique.

Parfois, ce sont les écoles féminines d'études sociales, dont les programmes comprennent un certain nombre de branches ayant trait à l'orientation professionnelle qui se chargent de cette préparation pour les futures conseillères. Mais, le plus souvent, cette préparation est assurée par des cours de perfectionnement organisés pour les orienteurs en fonction ; ces cours, généralement de brève durée, sont destinés à compléter les connaissances théoriques des participants en tenant compte des besoins spéciaux, régionaux ou locaux, d'orientation professionnelle.

Toutefois, depuis un certain nombre d'années, des instituts spéciaux organisés en vue de la formation des orienteurs ont été créés en de nombreux pays et leurs programmes d'études permettent une préparation souvent très complète. Aussi, comme le font remarquer les

auteurs du volume publié par le Bureau international du Travail (1), « il en résulte qu'au lieu d'exercer au préalable une autre profession, bon nombre de candidats et de candidates à cette nouvelle carrière s'y préparent directement dès la fin de leurs études. Le plus souvent toutefois, avant ou après l'obtention d'un diplôme spécial leur conférant le titre d'orienteur, ils font un stage pratique dans un office d'orientation professionnelle. On estime que l'exercice antérieur et systématique d'une profession proprement dite est hautement souhaitable avant qu'une personne se consacre au travail spécial de l'orientation professionnelle. L'initiation à la vie professionnelle semble donner tout un ensemble d'expériences presque indispensables pour quiconque désire diriger la jeunesse vers cette vie professionnelle. Dans certains pays, la pratique professionnelle est même exigée comme une des conditions d'admission à la profession d'orienteur.

L'organisation des études préparatoires à la fonction d'orienteur professionnel varie suivant les États. Obligé de nous limiter, nous indiquerons seulement, d'après le volume du Bureau international du Travail (2), ce qui est actuellement fait en France.

C'est l'Institut national d'orientation professionnelle, créé à Paris à la fin de 1928, qui a systématisé la formation des orienteurs français. Dès l'année scolaire 1929-1930, cet institut a établi un règlement et un programme d'enseignement pour la préparation au diplôme de conseiller d'orientation. Pour être admis à suivre les cours, il faut être accepté par le conseil de direction, et le nombre des inscriptions est limité.

Le programme d'études comprend les branches suivantes : 1° physiologie ; 2° pathologie générale et psychiatrie ; 3° psychologie ; 4° pédologie ; 5° économie politique et sociale ; 6° technique des métiers ; 7° organisation géné-

(1) Cf. *Les problèmes de l'orientation professionnelle*, p. 32.
(2) Cf. *op. cit.*, pp. 38-39.

rale et pratique de l'orientation professionnelle; 8° sélection et orientation.

En dehors de ces cours, il est recommandé aux élèves de l'institut d'assister aux causeries sur l'orientation professionnelle qu'organisent pendant toute l'année les comités de patronage d'apprentis des différents arrondissements de Paris. De plus, des comités scolaires d'orientation professionnelle ayant été organisés dans un bon nombre d'écoles parisiennes, les élèves de l'institut participent aux travaux de ces comités.

Les futurs orienteurs font leurs stages, au moment voulu, dans les services d'orientation professionnelle des comités de patronage d'apprentis, dans les offices d'orientation professionnelle de la banlieue parisienne, aux écoles de la Chambre de commerce de Paris, à la Direction de l'Office de placement du département de la Seine, etc.

L'institut décerne le diplôme de conseiller d'orientation aux élèves, régulièrement inscrits, qui ont suivi, avec assiduité, pendant un an, les enseignements théoriques et pratiques organisés pour la préparation à ce diplôme, qui ont fait un stage dans des offices d'orientation désignés à cet effet qui ont subi avec succès l'examen final. Les épreuves de cet examen comportent : 1° trois compositions écrites, d'une durée de deux heures chacune, et portant sur : *a*) la physiologie et la pathologie (générale et psychiatrique); *b*) la psychologie; *c*) l'organisation de l'orientation professionnelle et les sciences économiques; 2° trois épreuves pratiques d'une durée de deux heures chacune et relatives à : *a*) l'examen physiologique; *b*) l'examen psychologique; *c*) la technique de l'orientation; 3° cinq épreuves orales portant sur : *a*) la physiologie et la pathologie (générale et psychiatrique); *b*) la psychologie; *c*) l'orientation et les sciences économiques; *d*) la pedologie; *e*) la technique des métiers.

En des pays autres que la France, l'organisation des études préparatoires aux fonctions d'orienteurs est quelque peu différente; mais, de plus en plus, on se préoccupe,

en de nombreux États, d'assurer la bonne formation de ces « conseillers de vocations », comme on les appelle parfois.

Nous ne discuterons pas les divers programmes adoptés, tant à l'étranger qu'en France, et sur lesquels il y aurait plus d'une remarque critique à formuler. Nous avons voulu simplement, en ces quelques pages, retenir l'attention sur l'orientation professionnelle qui, en ces dernières années, a pris un grand développement et qui, si elle est bien comprise et appliquée, peut rendre de réels services, non seulement aux jeunes gens opportunément conseillés pour le choix de leur carrière, mais aussi au corps social tout entier qui tirera profit de ce que sera mieux respecté le principe *the right man in the right place.*

MAX TURMANN,
Professeur à l'Université de Fribourg,
Correspondant de l'Institut.

Heures critiques pour l'Europe

Récapitulons les événements de cette quinzaine angoissante.

Le samedi 16 mars, dans l'après-midi, le gouvernement du Reich promulgue la loi suivante, signée par M. Hitler et tous les membres du gouvernement :

ARTICLE PREMIER. — *Le service militaire dans l'armée s'effectue sur la base du service militaire général obligatoire.*

ARTICLE II. — *L'armée allemande du temps de paix se compose de douze corps d'armée, soit trente-six divisions, y compris les formations de police incorporées dans la troupe.*

ARTICLE III. — *Les lois complémentaires en vue du règlement du service général obligatoire doivent être présentées dans le plus bref délai par le ministre de la Reichswehr.*

Cette nouvelle est accueillie dans toute l'Allemagne avec allégresse, et dans le reste de l'Europe par un véritable sentiment de stupeur.

Le même jour, le gouvernement adresse au peuple allemand une proclamation s'efforçant de justifier la mesure qu'il vient de prendre. On lit dans cette proclamation historique, d'abord que l'Allemagne n'avait jamais voulu la guerre en 1914, et que, si elle a souscrit aux obligations de désarmement à elle imposées par le traité de Versailles — lesdites obligations sont rappelées tout au long — c'est qu'elle espérait ainsi contribuer à inaugurer « une ère de désarmement international général ». Mais « les anciens États vainqueurs se sont affranchis unilatéralement des obligations du traité de Versailles », c'est-à-dire que, loin de désarmer, ils ont augmenté leurs armements. La conférence du désarmement a échoué, et

comme dans ces conditions l'égalité des droits promise à l'Allemagne ne pouvait être réalisée, ce pays se vit obligé de quitter la Société des Nations, pour préserver « l'honneur et les droits vitaux du peuple allemand ». Mais même alors il était prêt à transformer la Reichswehr en une armée de service à court terme et à collaborer à l'organisation de la paix, par la conclusion de pactes de non-agression notamment, et il a déjà conclu un de ces pactes avec la Pologne. Mais l'accroissement des armements soviétiques et le rétablissement du service de deux ans en France obligent le gouvernement allemand à confier à toute la nation allemande la défense du territoire.

Le lendemain a lieu à Berlin, à l'occasion de la commémoration des « héros de la guerre », une grande parade militaire.

Le 18, le gouvernement britannique proteste officiellement contre la violation par l'Allemagne de la partie V du traité de Versailles relative à ses armements, mais se déclare toujours disposé à envoyer Sir John Simon à Berlin, à condition cependant que les accords de Londres du 3 février servent de base aux futures conversations.

Le 20, le gouvernement français adresse à la Société des Nations une requête la saisissant de la « situation créée par l'attitude du gouvernement allemand » et demandant à ce sujet une réunion extraordinaire du Conseil, conformément à l'alinéa 2 de l'article 11 du pacte (1); le lendemain, Paris et Rome remettent chacun à Berlin une note de protestation rédigée dans des termes analogues; à ces deux notes est faite par le ministre des Affaires étrangères du Reich une réponse identique, à savoir que les arguments invoqués ne tiennent pas compte de la situa-

(1) « Tout membre de la Société a le droit, à titre amical, d'appeler l'attention de l'Assemblée ou du Conseil sur toute circonstance de nature à affecter les relations internationales et qui menace par suite de troubler la paix ou la bonne entente entre nations, dont la paix dépend. »

tion véritable, et que par conséquent, du côté allemand, *ils doivent être repoussés.*

Le 22 a lieu à la Chambre des Communes un grand débat ; l'orateur du parti socialiste comme celui des libéraux de l'opposition s'expriment en termes sévères contre l'Allemagne, et sir John Simon justifie son voyage à Berlin, qui doit être précédé d'une prise de contact à Paris avec les représentants des gouvernements français et italien et suivi d'une visite à Moscou, Varsovie et Prague, ainsi que d'une conférence franco-anglo-italienne à Stresa, conférence au cours de laquelle les ministres britanniques rendront compte des résultats de leurs visites aux différentes capitales, et arrêteront, d'accord avec leurs collègues français et italiens, les mesures propres à préserver la paix.

Le 23, se tiennent à Paris les conversations tripartites, qui permettent de constater « l'entière solidarité » de Paris, de Rome et de Londres. Le même jour, M. Mussolini décide de rappeler sous les drapeaux la classe 1931.

Le 24, sir John Simon et M. Eden arrivent à Berlin. Les conversations anglo-allemandes, qui durent deux jours, ne paraissent pas aboutir à des résultats décisifs.

*
* *

En dix jours donc, l'activité diplomatique a été intense, celle de l'Angleterre en particulier. Disons-le tout net, la paix est menacée, et l'on s'effraie dans toutes les capitales européennes de l'avenir immédiat — sauf à Berlin où, avec une inconscience étrange, on estime que le réarmement de l'Allemagne constitue la plus sérieuse garantie de paix.

Le cabinet anglais veut jusqu'au bout employer les méthodes de conciliation, mais il a débuté par une sérieuse gaffe diplomatique en maintenant sa décision d'aller à Berlin discuter la situation sur les bases des accords du

6 février, alors que le point essentiel de ces accords, à savoir la libre discussion entre Français, Anglais, Italiens et Allemands de l'octroi pratique de l'égalité des droits au Reich, avait disparu à la suite de la situation de fait créée par le coup du 16 mars. Paris a répliqué en déposant à la Société des Nations une requête qui rend quasi-impossible le retour, si désiré par Londres, du Reich à Genève. Et Paris et Rome, dont l'unité d'action en la circonstance est remarquable, ont obtenu de Londres, qui sentait qu'elle avait fait un peu trop cavalier seul, d'abord une réunion tripartite avant le départ pour Berlin, puis une nouvelle réunion tripartite après les entretiens européens de la première quinzaine d'avril.

On redoute en France que la manière anglaise n'encourage le Reich à persévérer dans sa politique du fait accompli, alors qu'il conviendrait de nouer fortement le faisceau des peuples résolus à s'opposer aux prétentions inacceptables d'une Allemagne revenue aux pires traditions d'avant-guerre. Quelques voix isolées cependant se font entendre, qui, sensibles aux arguments de Berlin champion de la lutte antibolchéviste, ne répugneraient pas à une entente directe avec les Allemands et à l'abandon de l'entente avec Moscou.

On ne peut dire que la visite des homme d'État anglais ait éclairci la situation. Aucune communication officielle, à part un vague communiqué, n'a été faite sur les résultats de ce voyage. Quelles ont été au juste les revendications allemandes? D'après le *Daily Telegraph*, le Reich aurait réclamé l'égalité des forces aériennes avec la Grande-Bretagne et la France, le droit de posséder un tonnage double du nôtre, la suppression du Couloir polonais et une déclaration d'après laquelle la frontière orientale actuelle de l'Allemagne ne serait pas permanente, une revision de la frontière tchécoslovaque et le retour de 3.500.000 Allemands dans le giron du Reich, enfin l'union économique avec l'Autriche, qui serait l'inéluctable prélude à l'Anschluss. Si ce résumé du journal londonien est

exact, toute base d'entente s'avère impossible. La déception que trahit la lecture des journaux anglais commentant l'entrevue indique bien que celle-ci n'a pas donné ce qu'en attendait le cabinet de Londres, et que la situation reste critique.

Elle est aussi d'une confusion extrême, et présente les paradoxes les plus déconcertants. L'Italie fasciste a peut-être l'attitude la plus énergique vis-à-vis d'un pays qui, après tout, s'est inspiré de son exemple pour se débarrasser du bolchévisme et pour instaurer des méthodes de gouvernement dictatorial. Rome, naguère encore revisionniste impénitent, non seulement est passé dans le camp des défenseurs du *statu quo* mais prend aussi des mesures qui ont causé à Berlin quelque émotion : maintien d'une classe sous les drapeaux, intensification de la préparation militaire. Il est certain que dans l'antagonisme Berlin-Moscou, Rome ne choisit pas Berlin. Serait-il vrai, comme on le prétend, que, lors de l'entrevue qui eut lieu l'été dernier entre Mussolini et Hitler, le Führer ayant proposé au Duce de s'associer à lui dans un raid aérien contre Paris, ce dernier aurait répondu : « Si vos avions attaquent Paris, le lendemain les avions russes bombarderont Berlin »? *Se non è vero, è ben trovato.* Et le bloc latin, appuyé par le bloc slave, tend à se reformer contre le germanisme, cela en dépit de tous les antagonismes de politique intérieure. Le fascisme italien n'hésite pas à se ranger du côté du bolchévisme russe et du libéralisme franco-anglais contre le fascisme allemand ; aucune considération de politique intérieure ne tient devant les réalités de la politique internationale. Quels qu'aient été les changements de régime ou les modifications territoriales en Europe depuis 1919, les mêmes positions reparaissent vingt ans après.

Ces positions sont à la fois meilleures et pires pour nous : meilleures en ce sens que, si le conflit se produisait, le Reich ne pourrait plus comme en 1914 compter sur l'appui des Austro-Hongrois, des Bulgares et des

Turcs. La Hongrie, surveillée de près par la Petite-Entente, la Turquie membre agissant de l'Entente balkanique, l'Autriche défendant son indépendance, autant d'atouts en moins dans le jeu allemand. De surcroît, la puissance militaire de l'Italie de 1935 est incontestablement supérieure à celle de l'Italie de 1915, et la Russie industrialisée des bolchevistes présente une autre force de résistance que la Russie tsariste. Mais l'accroissement du nombre des « coalisés de la paix » serait une faiblesse en facilitant les intrigues pour les détacher les uns des autres et en multipliant les chances de victoires séparées remportées sur chacun d'entre eux, les plus faibles d'abord. Une Allemagne unie, n'ayant plus à aller secourir tantôt son alliée austro-hongroise, tantôt son alliée bulgare ou turque, ne serait pas dans une si mauvaise posture. En outre, le « bloc de la paix » ne pourrait pas compter, comme jadis, sur l'aide américaine, car les États-Unis pratiquent actuellement une politique de splendide isolement vis-à-vis des affaires européennes, politique qui s'explique à la fois par leurs difficultés intérieures et par les inquiétudes que leur donne le Nippon.

Nous n'en sommes pas encore arrivés, Dieu soit loué, au conflit fatal, mais enfin nous devons tout prévoir, ce qui est le meilleur moyen d'éviter les catastrophes. Il ne s'agit pas de choisir entre Berlin et Moscou, mais bien de permettre à l'Europe de vivre. Il ne s'agit pas d'étouffer le germanisme, mais bien de l'intégrer dans une Europe qui ne veut pas être germanisée. Ce que les puissances pacifiques doivent donc s'efforcer de faire comprendre au Reich, c'est qu'il n'est pas encerclé et qu'on lui offre de collaborer sur un pied d'égalité à l'œuvre commune de reconstruction européenne, mais que si ses prétentions sont excessives il se heurtera à l'ensemble du continent.

28 mars 1935.

André-D. Tolédano.

« Prius philosophari »

Berlin, le 14 mars 1935.

Les journaux français nous apportent l'écho d'un « grand discours » prononcé à la Foire de Lyon par le président du Conseil. Malgré leur attachement connu à la culture classique, les typographes du *Temps* ont reproduit, tel quel, dans le texte officiel de la harangue, ce monstre philologique : « *Primum* vivere, deinde philosopha*re*... » Les grands politiciens de la génération précédente ne « causaient » pas tous l'anglais si couramment que M. Flandin ; ils savaient du moins leur rudiment latin...

Parlons sérieusement : le fâcheux est moins sans doute l'incorrection grammaticale que l'érection en règle politique d'un adage faussement réaliste. Je suis bien sûr qu'un Poincaré, esprit prosaïque s'il en fut mais nourri aux grandes sources républicaines, n'eût jamais accepté ce bannissement hors de la République, non seulement, selon le conseil platonicien, de la poésie homérique, mais de Platon lui-même et de toute la philosophie. Il ne s'agit pas naturellement de surestimer le message spirituel de la Révolution et toute cette métaphysique assez oratoire des Droits de l'Homme : dans ce pays où la « tyrannie » des Hohenzollern a fait en cinquante ans deux ou trois fois plus de travail social utile que l'idéalisme républicain, comment défendrait-on avec beaucoup de conviction un régime qui se paya si souvent de mots et dont les grandes victoires morales sont l'école sans morale et l'expulsion des religieux ? Avouons-le pourtant, plus encore que cette philosophie des lumières qui consiste, selon le mot de Viviani, à « éteindre des étoiles », nous craignons

pour l'âme de notre pays ce pragmatisme plat qui croit résoudre tous les problèmes par des expédients budgétaires et par des compromis économiques à la petite journée...

Il suffit de voyager un peu entre Paris et Berlin pour être frappé par un contraste assez décevant. L'Allemand aujourd'hui n'est guère mieux payé que le Français ; avec les « collectes » et les « contributions volontaires », il acquitte sensiblement plus d'impôts. La monnaie allemande est chancelante, l'équilibre économique scabreux. On vit ici sous le règne de l'*ersatz* : les timbres ne collent plus et les savons ne savonnent guère. Causez pourtant avec l'homme de la rue, observez-le au café, au spectacle, au travail, sur le terrain de sport. Sauf chez un tout petit nombre de « grincheux », qui sont le plus souvent des privilégiés sociaux, on trouve partout une indéniable joie de vivre, une amabilité toute naturelle, une invincible confiance dans l'avenir du pays. Cet avenir même, malgré la mauvaise volonté de l'étranger et toute la propagande juive, on le voit s'imposant au monde comme de lui-même et sans choc sanglant. C'est avec une évidente sincérité que le *schaffner* de l'autobus, que le scribe du bureau de police, sachant que vous êtes Français, vous parle tout aussitôt de l' « entente » et de la paix, convaincu qu'il suffit maintenant que le Führer dise un mot pour que tous les problèmes internationaux se résolvent dans l'ordre et dans la dignité. Stresemann aurait été considéré comme un traître s'il avait concédé le « Corridor » à la Pologne (fût-ce pour dix ans), peut-être même s'il eût souscrit les conditions financières de l'Accord de Rome sur les mines de la Sarre. Dans le totalitarisme nazi, le compromis lui-même est ressenti avec la même fierté, ratifié avec la même confiance religieuse que la plus incontestable victoire diplomatique...

Inutile, en regard, de tracer le tableau d'une France de plus en plus inquiète, où les bruits de guerre se répandent comme des épidémies de fantômes, et qui mendie sa

« sécurité » aux quatre coins de l'Europe, un peu à la manière du vieux roi Lear frappant à tour de rôle aux portes de ses gendres. Au total une atonie triste et presque désespérée, une certaine jouissance amère de la catastrophe inévitable, qui rappellent par plus d'un côté l'état d'esprit allemand dans les dernières années de la République de Weimar. Or, quoi qu'on puisse penser de la politique de M. Flandin, il paraît indéniable que Brüning, et même Papen ou Schleicher ont gouverné en fait au mieux des intérêts allemands. Il ne leur manquait que la confiance du peuple. Sur bien des points, les Nazis n'ont fait que reprendre ou continuer des expériences anciennes, en les décorant d'une nouvelle idéologie. Et c'est ici précisément qu'éclate la différence entre cette « vie » qui s'offre à l'opinion publique comme un tâtonnement empirique, et cette autre « vie » qui, avec plus ou moins de prétention, s'affirme comme le fruit mûrissant d'une « philosophie ». *Prius philosophari, deinde vivere...*

On sait la place qui est faite ici à la « Weltanschauung » national-socialiste. Des conférenciers parcourent l'Allemagne pour exposer aux populations le « fondement » et les « implications » du *Credo* raciste. En dépit des censures ecclésiastiques, la mythologie de Rosemberg tient une place essentielle dans les programmes scolaires, et je connais une jeune demi-juive qui est obligée, pour l'*abitur*, de confesser devant ses juges que son hérédité la prédispose à toutes les « disharmonies morales ». Mais quel qu'en soit le revêtement « scientiste », ces doctrines au fond n'intéressent la jeunesse que par leur aspect normatif. Elles n'ont pas tant une valeur historique que philosophique. Peu importent les grands-mères non aryennes et l'ancien mélange des sangs. L'essentiel, c'est à l'avenir d'éviter la faute française et cet affaiblissement de la race et de la fécondité créatrice qui nous a fait tomber de Fouquet en Staviski...

Plutôt qu'une réalité biologique, la *race* apparaît ainsi comme un idéal de vie, un critérium des valeurs, un prin-

ST. ALBERT'S COLLEGE LIBRARY

cipe d'explication, un impératif pratique. Le but, c'est qu'à l'avenir le « deutsche Gemeinschaft », assimilant les apports celtiques ou slaves, soit avant tout une communauté *saine*. Ce mot d'ordre de la *Gesundheit*, vous le trouverez aujourd'hui dans tous les discours, dans toutes les expositions, dans le préambule de toutes les lois Débarrassée de ses *mythes*, qui n'intéressent que quelques maniaques, la philosophie hitlérienne, plus encore qu'une philosophie de l'héroïsme, c'est une philosophie de la *santé*.

Assurément l'hygiène n'est pas ici une chose nouvelle. On connait l'admirable réseau que, du temps déjà des socialistes, visiteurs et visiteuses sociales (*Fürsorger* et *Fürsorgerinnen*) étendaient sur tout le Reich, la lutte victorieuse contre la mortalité infantile et contre la tuberculose, l'assainissement considérable des logements ouvriers et des ateliers. Intégré dans le racisme, tout cela est devenu aujourd'hui une vraie mystique et personne ne sourit de lire dans le métro des inscriptions versifiées, en caractères gothiques du plus gracieux effet, vous invitant à considérer comme un « devoir » moral de ne pas tousser au visage de votre voisin...

L'immense œuvre hitlérienne de la *Kraft durch Freude* (la force par la joie, et non point, comme l'écrivait un jour le *Temps*, la « joie par la force ») n'organise pas seulement pour l'ouvrier des représentations théâtrales par milliers ni des croisières en Méditerranée : elle répand surtout la possibilité de la vie en plein air et ce goût de la gymnastique, qui ne paraît aux Français un camouflage militaire que parce qu'ils restent eux-mêmes si incurablement rebelles à l'exercice physique. Les stades et les piscines ont été construits le plus souvent par les socialistes ou par les catholiques (avec l'argent américain) ; mais c'est aujourd'hui seulement qu'on en comprend toute la valeur métaphysique. Et de même pour les camps de travail, qui furent fondés d'abord par les partis de Weimar et qui ne prennent toute leur signification morale qu'à la lumière du Racisme.

Rien de plus sympathique d'ailleurs que le clair regard des JV, des HJ, des BdM (« Junge Volk », « Hitler Jugend », « Bund der Mädel »), que ces belles joues roses et que ces mollets solides. En voyant défiler les filles en tunique brune, on a honte souvent de songer au maquillage inepte de l'ouvrière parisienne, à ce temps perdu dans un coin du taudis obscur, alors qu'il ferait si bon jouir du grand air et du soleil. On n'en est que plus libre d'ailleurs de conclure que si le peuple a tout autant besoin de philosophie que de pain et de jeux (« L'homme, a dit Maritain, se nourrit de transcendantaux »), cette métaphysique de la santé nous paraît quand même un peu courte.

Malgré quelques éléments troubles, les mouvements précurseurs de l'avant guerre, les *Wandervögel* et la *Jugendbewegung*, reposaient sur une substructure morale un peu plus sérieuse. Personne n'ignore plus ici que dans les camps de travail les relations entre les filles et les garçons sont facilitées de telle sorte que dans les 200.000 naissances supplémentaires de 1934, qui ont enthousiasmé Mussolini, la natalité spéciale de l'*Arbeitsdienst* représente certainement un pourcentage important. Dans ce pays où l'on voyait naguère le néo-malthusianisme faire une propagande presque officielle, c'est sans doute un progrès que d'ordonner aujourd'hui l'amour à sa fin naturelle. On aimerait pourtant que les instincts « naturels » fussent un peu moins divinisés. Il y a là non seulement le germe, mais même l'affirmation consciente d'un nouveau paganisme biologique. Nous rêvons pour notre part d'une autre philosophie et même d'une autre santé...

MARTIAL VIVEYROL.

Les transformations du jeu politique aux Indes

Depuis un an ou deux, le jeu politique des Indes s'était bloqué. Immobiles face à face, le gouvernement et ses adversaires s'obstinaient dans une inertie stérile. Ni la résistance passive n'avait atteint son but, ni les essais de statut constitutionnel n'avaient rallié les opposants. A la grande tempête de 1932 succédait une ère de calme plat, sans que d'ailleurs rien fût résolu. Peut-être cela va-t-il changer : nous aurions tort d'attendre, à un moment quelconque, des événements sensationnels, mais, peu à peu, à l'orientale, une situation nouvelle paraît se développer.

Je me propose simplement ici d'en indiquer les principaux éléments.

Le mérite d'une première transformation appartient à Gandhi. Malgré les résistances qu'il rencontre, il reste de beaucoup la figure dominante de l'Inde contemporaine. Et c'est lui qui, dans sa prison, sentit d'abord que la lutte contre « l'injustice britannique » ne devait pas absorber toutes les énergies, et que les Hindous devaient aussi travailler à corriger leurs propres injustices sociales. De là sa campagne en faveur des parias. On s'en rappelle les principaux épisodes — et les jeûnes du Mahatma furent assez retentissants pour défrayer la presse européenne. Mais cette façon de poser une autre question devait ôter de son importance à la précédente. Très logiquement, Gandhi devait en arriver à suspendre la résistance passive, à rallier son parti congressiste aux méthodes constitutionnelles, et, finalement, à en quitter la direction, pour se consacrer désormais avant tout à des réformes sociales comme celle des castes ou comme sa nouvelle

propagande en faveur de l'industrie domestique. Cette décision fut prise en octobre dernier.

Mais, d'autre part, le Congrès ayant abandonné sa guerre non violente, le gouvernement, de son côté, voulut montrer qu'il respectait la méthode constitutionnelle. Il ordonna des élections. Seul un petit nombre de sujets hindous, à vrai dire, peut voter : il n'est pas sûr, en revanche, que leurs suffrages d'intellectuels aigris doivent souvent favoriser l'Angleterre. Les événements l'ont prouvé. Déjà la Chambre précédente, élue avant toutes ces discordes, était dominée par les partisans de l'indépendance. Cette fois ils marchaient en ordre dispersé. Des considérations accessoires, mais très graves aux yeux des Hindous, comme le problème de la représentation confessionnelle, avaient amené les congressistes nationaux du *pandit Malaviya* à se séparer des congressistes proprement dits. Les libéraux et des groupes moins importants avaient aussi leurs candidats. Malgré ces dissidences, le succès des congressistes fut aussi net que possible : et, comme pour répondre d'avance à ceux qui les accusaient d'intolérance religieuse, ils se sont arrangés pour faire élire, en certains arrondissements hindouistes, des représentants musulmans.

Tout ceci ne favorise guère le projet de réforme constitutionnelle qu'à Londres on étudie de nouveau. Des esprits éclairés, comme lord Halifax (ex-lord Irwin) soutiennent depuis longtemps que le statut de Dominion mettra seul fin aux troubles politiques de l'Inde. Ce statut paraît d'ailleurs le terme final de l'émancipation que l'on a formellement promise en 1919. Même parmi les mécontents, beaucoup, sans doute, s'en déclareraient satisfaits; et les hommes d'État britanniques viennent encore de déclarer qu'ils y tendent. Mais quand sera-t-il prudent de l'accorder? et comment s'y acheminer? Les solutions envisagées se sont heurtées, jusqu'ici, au problème épineux des relations entre hindouistes et musulmans. Ni le rapport de sir John Simon, ni les conférences de la Table Ronde, ni le *Livre blanc* publié depuis, n'ont obtenu autre chose qu'un accueil délibérément hostile.

Comparé à ce dernier texte, le projet que l'on vient de déposer marque plutôt un recul : il accentue les « sauvegardes » militaires destinées à garantir la souveraineté britannique ; il substitue le suffrage indirect au suffrage direct ; et sur la question religieuse, il maintient les positions déjà prises. Aussi les congressistes l'ont-ils tout de suite déclaré inadmissible ; et les libéraux, sans fermer la porte à une négociation, n'ont pas ménagé leurs critiques.

Tel est l'arrière-plan au moment où s'engage, devant le Parlement de Westminster, cette discussion qui peut être grosse de conséquences à la fois pour l'avenir de l'Empire britannique et pour celui du ministère Macdonald. Car la politique indienne du gouvernement n'est pas sans éveiller des résistances en Angleterre aussi. M. Winston Churchill et toute l'extrême-droite conservatrice trouvent que l'on va beaucoup trop loin et que les concessions faites ébranlent la structure même de l'Empire. Leur schisme, auquel s'ajoutent l'usure du pouvoir, la baisse lente du prestige qui entourait naguère le premier ministre, ce paradoxe d'un « gouvernement d'union » soutenu presque uniquement par les conservateurs, pourrait avoir des répercussions lointaines, et l'avènement des travaillistes, à plus ou moins bref délai, ne semblerait pas extraordinaire. On ne voit pas, en revanche, ce que M. Winston Churchill y gagnerait. Et l'on voit encore moins ce qu'y gagnerait la paix des Indes, au moment où les toutes dernières nouvelles indiquent, entre nationalistes et musulmans, un rapprochement qui pourrait annoncer une coalition singulièrement gênante.

AUGUSTE VIATTE.

A TRAVERS LES REVUES

Qu'est-ce que la lutte?

Le bureau de presse du ministère de la guerre japonais publie périodiquement des brochures de propagande qui exposent au grand public ses conceptions militaires. **L'Europe Nouvelle** du 30 mars nous donne la traduction d'une de ces études qui porte sur *la véritable signification de la défense nationale* et sur son renforcement nécessaire. A l'heure où chaque peuple réarme fiévreusement, ces considérations quasi philosophiques seront utilement méditées... et critiquées.

Qu'est-ce que la lutte? — Origine de la création et mère de la culture, la lutte détermine les sources et le développement de la vie. C'est elle qui donne l'impulsion à la civilisation créatrice des individus et des peuples. La lutte, telle que nous l'envisageons ici, n'est pas la destruction de l'homme par l'homme, ni un déchirement des peuples et des États entre eux, et encore moins une boucherie brutale. Dans ce sens-ci, elle est la conséquence inéluctable d'un pouvoir despotique.

Telle n'est pas la conception japonaise, dont la mission, nous dit-on, est au contraire d'aider au progrès de l'humanité. Car

Notre peuple, qui reconnaît le droit à la vie de l'univers, participe à sa création infinie et à son évolution.

On ne dira pas que l'état-major japonais n'élève pas bien haut dans le ciel métaphysique le problème du réarmement...

L'aspiration à la justice et le désir de mater les tendances du despotisme qui gênent le travail créateur, leur soumission aux principes vitaux qui régissent l'univers, telle est la mission dévolue à notre Empire.

Si l'on fait l'application pratique de ces principes fort généraux — et que tout pays fait siens, car nul ne voudrait se passer de la « justice » —, on en vient à soigner, naturellement, « l'élément humain » de la guerre :

L'élément fourni par le *matériel humain* (1) a une importance de premier ordre. ... Point n'est besoin d'expliquer comment, dans le matériel humain, les forces spirituelles s'allient aux forces matérielles... « La victoire revient seulement à ceux qui agissent avec équité et croient en leur triomphe. » Ces paroles sont la profession de foi du vrai soldat, et ce principe doit être appliqué à tout prix dans la compétition qui met aux prises les pays du monde...

Ainsi parle le Japon. Ainsi parle l'Allemagne. Et la Russie. Et tant d'autres... Mais qu'appellent-ils « justice »? Et Pascal n'a-t-il pas raison? « L'un dit que l'essence de la justice est l'autorité du législateur; l'autre, la commodité du souverain; l'autre, la coutume présente, et c'est le plus sûr... C'est pourquoi le plus sage des législateurs disait que, pour le bien des hommes, il faut souvent les piper... »

Méthode révolutionnaire

Esprit annonce une série d'études juridiques auxquelles collaboreront MM. Maxime Leroy, Dupeyroux, G. Gurvitch, A. Philip, Charles Blondel. M. Jean Lacroix ouvre le feu avec un article sur *La souveraineté du droit et la démocratie*. Relevons dans sa conclusion cette définition de sa méthode : elle peut être valable en bien des domaines :

Un reproche plus grave, auquel nous nous attendons, c'est de n'avoir rien indiqué de précis pour remplacer ce que nous combattons et de n'avoir pas suffisamment analysé les moyens techniques destinés à réaliser ce que nous prônons. Ce reproche, si on nous le fait, nous l'acceptons tout entier. Mais qu'on nous permette au moins de remarquer qu'il provient d'une méconnaissance de la méthode employée à *Esprit*. Par un article notre tâche n'est pas

(1) C'est nous qui soulignons.

achevée; elle commence à peine. Nous ne nous sommes pas réunis pour tracer des programmes, en laissant à d'autres le soin de les appliquer. Faut il rappeler une fois de plus que nous n'apportons pas des plans tout faits qu'on peut ensuite insérer dans le réel par je ne sais quel coup de baguette magique. Pour nous l'action et la pensée sont intimement unies, étroitement solidaires.

... Cette série d'études va dégager quelques orientations précises. Nos groupes maintenant vont se mettre au travail pour les éprouver et les réaliser; et dans quelques mois peut-être nous pourrons reprendre la question, dans le même esprit certes, mais en indiquant ce qui a pu se faire, sur quoi doit porter l'effort, ce qu'il convient d'expliciter et de préciser. Tant pis aussi bien pour ceux qui n'ont confiance que dans les programmes définitifs que pour ceux qui aiment manifester dans la rue, mais c'est ainsi que progresse l'œuvre révolutionnaire, à la fois spirituelle et institutionnelle.

Nous avons déjà signalé, à propos du plan De Man, que M. Marcel Déat répondait de même à ses objectants. La réponse nous paraît valable. Ici également, dans le travail que nous menons pour l'élaboration d'un ordre catholique, c'est le même problème : allier à une ferme orientation vers le but nettement défini de la christianisation de la société la soumission à la leçon des événements et aux exigences de l'action.

Memento

Europe, 15 mars. — Jean Guéhenno : *Plaidoyer pour les instituteurs et les professeurs poursuivis.*

« Révolutionnaire, comment ne le serions-nous pas? C'est la raison qui l'est pour nous... La puissance publique en est au point de nous dire : « On ne vous défend pas de penser et de réfléchir. Mais gardez vos pensées, vos réflexions, vos vérités pour vous. » Elle nous voudrait dociles, soumis, obéissants. Encore un peu, et elle nous enlèvera le droit de vote comme à ses soldats. Ah! Messieurs, je vous demande de penser un instant à ce que serait un enseignement ainsi livré au pouvoir. »

M. K. Gandhi : *Discours au Congrès sur les raisons de sa retraite.*

La Documentation catholique, 23 mars. — *Instruction de M. Goebbels à la presse allemande.*

Monde, 29 mars. — Henri Barbusse : *Lettre au peuple allemand.*

« Aujourd'hui, si je m'adresse à vous, Allemands et Allemandes, travailleurs manuels et intellectuels, dans un ardent appel, dans un cri suprême à votre conscience, ce n'est pas pour vous dire que j'ai changé, c'est pour vous dire que je n'ai pas changé... La grandeur et la force des peuples, c'est la grandeur et la force du peuple unique comme le Dieu des Écritures... Faire bloc pour organiser le refus de tuer et de mourir..., c'est là notre devoir à tous, sans exception... »

Romain Rolland : *La paix est mortelle pour l'hitlérisme.*

Renaissance corporative

Errata

Dans notre dernier numéro du 25 mars, un accident matériel a fait insérer l'article de M. Georges Viance et les documents qui suivaient sans aucune correction. Nous croyons nécessaire de relever au moins les erreurs typographiques.

Page 391, 6e ligne, lire : « grâce à un pouvoir propre... »

Page 393, 14e ligne, lire : « La défense obstinée du libéralisme... »

Page 402, 15e ligne, lire : « ce qui sort d'une division arbitraire... »

Page 402, 23e ligne, lire : « l'activité économique comme telle n'est ainsi pas moins « sociale » que la fixation des salaires... »

Page 404, 10e ligne, lire : « M. Brèthe de la Gressaye... »

Notons enfin que la signature de M. Paul Chanson se trouve indûment au bas de la page 414, alors qu'elle devait appuyer, avec plusieurs autres, l'ébauche d'une charte de l'économie française, pages 422 et suivantes.

LES LETTRES ET LES ARTS

JEAN PERNET. *Grimm et les Encyclopédistes.*

Cercles légers et brillants où évoluaient les beaux esprits du XVIIIe siècle : Rousseau, Diderot, Helvétius, le baron d'Holbach, toute l'Encyclopédie, et Mme d'Épinay et Catherine de Russie... et Grimm enfin. Hélas! ce beau monde s'avisa de philosopher, de dogmatiser, de légiférer, et l'on sait quels malheurs en résultèrent pour le siècle finissant.

J. GILJANE. *Les « Cahiers » de Barrès* (tomes 7 et 8)

Nous y retrouvons le « vrai son de son âme ».

R. WIBAUX. *Notes sur Valéry.*

M. ZUNDEL. *L'œuvre d'Edmond Joly.*

« Et c'est sans doute sa plus belle louange qu'il faille la vivre pour la comprendre et l'aimer. »

J. MADAULE. *Paul Claudel et l'Académie Française.*

H. POURRAT. *Quelques livres.*

A travers les revues : Les transformations de Moscou.

Grimm et les Encyclopédistes

C'est un charme de pénétrer avec M. Cazes (1) dans les milieux les plus divers de ce XVIIIe siècle finissant où il évolue avec la plus parfaite aisance. « Le siècle de Louis XV, a-t-on dit, est le siècle de l'homme, — le siècle de la femme aussi — ou du moins il nous apparaît tel, parce qu'il est le siècle du portrait. »

L'auteur de *Grimm et les Encyclopédistes* semble nous dire : « Voilà mes gens tels que je les ai vus. Je les ai fréquentés, je les ai suivis, je les ai compris ; je les vois à travers leurs lettres, leurs mémoires, leurs confessions où ils se livrent à nous beaucoup plus que dans leurs livres, ou dans leurs propos de salon, si abandonnés qu'ils fussent à l'occasion. »

M. Cazes est délicieusement ironique, sans colère et sans amertume, avec un naturel exquis. Je goûte surtout ce qu'il y a de raillerie plus ou moins voilée dans le choix que l'artiste sut faire des attitudes, des expressions et des mouvements du « tumultueux Diderot », flanqué de son ami Grimm, ce Méphisto germanique dont Voltaire, qui le craignit toujours un peu, commença la réputation par le mot bien connu : « De quoi s'avise ce Bohémien, d'avoir plus d'esprit que nous? »

C'est à Fontenay-aux-Roses, chez le prince de Saxe-Gotha, que Grimm avait rencontré pour la première fois Jean-Jacques Rousseau. Tous deux, s'il faut en croire les *Confessions*, fréquentent les filles du quartier Saint-Roch,

(1) Les deux thèses de M. Cazes : *Grimm et les Encyclopédistes*, 1 vol. grand in-8; *Correspondance inédite du baron Grimm et du comte de Findlater*, 1 vol. in-8, sont éditées aux Presses Universitaires de France, 49, boulevard Saint-Michel, Paris-V^e.

et Grimm, qui n'est pas encore devenu puriste, amuse, par ses plaisants germanismes, les frugals repas auxquels Rousseau le convie. Lui-même offre chaque semaine à Diderot, Helvétius, Marmontel et Jean-Jacques, un dîner de garçon où règne la liberté la plus franche. « C'est un mets, dit Marmontel dans ses *Mémoires*, dont Rousseau ne goûtait que très sobrement. Personne mieux que lui n'observait la triste maxime de vivre avec ses amis comme s'ils devaient être un jour ses ennemis. »

En attendant que cette inquiète amitié se gâtât, Rousseau introduisit Grimm dans le monde des lettres, chez Mme d'Épinay, chez Mlle Quinault, chez Mme de Chenonceaux, chez le baron d'Holbach. « Tous mes amis devinrent les siens, dit Jean-Jacques, cela était tout simple ; mais aucun des siens ne devint jamais le mien, voilà ce qui l'était moins. »

Passionné de musique et de théâtre, « coutumier de plaisanteries irréligieuses », le nouveau venu a bientôt pris pied dans le grand monde. On le recherche, on le fête ; Jean-Jacques le constate avec amertume. Séduit par les Parisiennes, il oublie la princesse allemande, la dame de ses pensées, à qui il avait voué en secret un amour mystérieux et platonique.

Au milieu de toutes les distractions de la capitale du monde, notre jeune philosophe fut atteint tout à coup d'une passion telle qu'on n'en éprouve qu'au milieu des rêveries de la plus profonde solitude ; passion romanesque et malheureuse pour une princesse sans jeunesse, sans beauté et même sans esprit, passion qui dévorait son cœur et son imagination.

Mais Grimm entendit Mlle Fel à l'Opéra. Il joua les grands sentiments, assure Jean-Jacques, « l'unique et très suspect historien de l'histoire ». « Il s'avisa de devenir éperdument amoureux de cette nymphe qui « mangeait les revenus de plusieurs provinces », la belle l'éconduisit. Il prit l'affaire au tragique et s'avisa d'en vouloir mourir. ... Il resta plusieurs jours immobile, sans prendre ni bouil-

lon, ni quoi que ce fût que des cerises confites que je lui mettais de temps en temps sur la langue et qu'il avalait fort bien. » Un beau matin, il se leva, s'habilla, et reprit son train de vie ordinaire... Ces cerises confites guérissant du mal d'amour, ne trouvez-vous pas cela exquis? Et Mme d'Épinay, qui achèvera plus tard la guérison de notre jeune Werther, peint ainsi son nouvel ami dans *Mes moments heureux* : « Sa figure est agréable par un mélange de naïveté et de finesse. Sa physionomie est intéressante, sa contenance négligée et nonchalante. »

L'amour aura bientôt fait de transformer ce rêveur nonchalant et négligé en preux chevalier qui, après s'être battu pour l'honneur de sa belle, lui demandera la permission de se présenter chez elle, le bras en écharpe. « Ma fille, dit Mme d'Esclavelles, à la vue du jeune héros, embrassez votre chevalier. »

Voilà-t-il pas deux jolies estampes, à la façon de Saint-Aubin?

Et le tableau suivant, où il s'agit du retour de Grimm auprès de Diderot, après huit mois d'absence : « Quel plaisir j'ai eu à le revoir et à le retrouvrer! Avec quelle chaleur nous nous sommes serrés! Mon cœur nageait. Je ne pouvais lui parler, ni lui non plus. Nous nous embrassions sans mot dire, et je pleurais. Nous ne l'attendions pas; nous étions tous au dessert, quand on l'annonça : — C'est M. Grimm. — C'est M. Grimm, repris-je avec un cri; et je me levai, et je courus à lui, et je sautai à son cou! Il s'assit, il dîna mal, je crois. Pour moi, je ne pus desserrer les dents, ni pour manger, ni pour parler. Il était à côté de moi, je lui serrais la main et je le regardais. » Après dîner, il retrouve enfin la parole, les invités regardent avec émotion les deux amis. « Spectacle bien doux »; on les laisse seuls.

N'est-ce pas du Greuze tout pur?

Voulez-vous à présent une silhouette à la Callot : « En 1750, Grimm n'avait pas encore le ventre très rondelet et la face lunaire que Diderot remarque au retour d'un

voyage en Allemagne, mais la hanche et l'épaule un peu de travers. Son nez, un peu gros et légèrement tourné, n'en avait pas moins l'expression la plus marquante de sagacité, et faisait dire à une dame : « Grimm a le nez tourné mais c'est toujours du bon côté. »

Il n'était assurément pas joli, mais il faut croire que Mme d'Épinay, déçue déjà par trop d'aimables visages, recherchait moins un séduisant chevalier qu'un ami et un protecteur.

Grimm s'était battu pour elle, au mois de décembre 1752 sans doute ; en septembre 1754, il accompagnait en voyage le baron d'Holbach qui venait de perdre sa femme, et c'est au mois de novembre qu'il s'empare à la Chevrette de l'appartenant qu'occupait Rousseau.

C'est ici que commence ce « tripotage de société où le diable lui-même ne comprendrait rien » et qui s'achève par le « drame de l'Ermitage », où Mme d'Épinay et Diderot abandonnent la partie, après avoir vainement essayé d'exorciser ce diable de Rousseau. La lettre où Diderot décrit à Grimm son émoi est trop connue : « Cet homme est un forcené... Il est damné, cela est sûr... Que je ne revoie plus cet homme-là, il me ferait croire aux diables et à l'enfer... je ne sais pas s'il ne m'aurait pas tué ! On entendait ses cris jusqu'au bout du jardin ; et je le voyais ! en vérité, la main me tremble ! » M. Cazes dénoue autant que faire se peut, le nœud d'intrigues et de perfidies où Duclos fait figure de Tartufe, à côté de Diderot la rondeur même, en contraste avec l'énigmatique Grimm dont la figure s'éclaire au feu de l'amour qu'il a su inspirer à Mme d'Épinay.

« Désormais, les deux noms de Mme d'Épinay et du Grimm sont pour toujours unis. Pour Mme d'Épinay il créa un salon, il réunit chez elle diplomates et philosophes ; et par cette amitié, plus forte que la mort, il tient une place importante dans l'histoire des idées au XVIIIe siècle. »

Quant à la valeur de ces idées et à leur influence sur

la Révolution française, M. Cazes se garde bien de se brûler les ailes au feu des opinions contradictoires qu'elles ont suscitées. Il se contente de nous montrer, par les faits et gestes de ses personnages, la furieuse contradiction qu'il y a entre leurs grandes théories d'émancipation et leur platitude, devant les puissants de ce monde, devant le « Salomon et la Sémiramis du Nord ».

Le « Philosophe couronné » trouve que M. Grimm « manque de mesure et de tact dans ses éloges ». Évidemment ce Bavarois n'a pas l'esprit de Voltaire, malgré le diplôme que lui donna un jour ce dernier, non sans malice du reste.

« Tandis que le Roi se moque de lui et le traite de M. de la Grimmalière, le critique oublie toute dignité et se réjouit d'être le souffre-douleur d'une majesté »; plus tard, il voudrait finir ses jours près de l'Impératrice Catherine, « au nombre de ses chiens ».

Catherine lui écrivait le 16 juin 1775 : « Il me semble que vous trouvez tous les princes d'Allemagne de grands génies et charmants », et Galiani plus spirituellement : « Le choléra-morbus est un effet des souffrances que vous avez occasionnées à votre bas-ventre par des révérences multipliées et excessives. Réformez-les donc et venez à Naples apprendre l'impolitesse. »

« Mais comment le baron de Grimm, que l'Impératrice avait parfois envie de baptiser baron de Thundertentronck, aurait-il pu se passer d'avoir « auprès, proche, à côté, par-devant ou par-derrière, quelque Altesse d'Allemagne? »

Ce qui est spécifiquement germanique c'est la haine de la civilisation latine et du catholicisme, plus particulièrement. Grimm, par haine du christianisme, en vient à haïr les bienfaits de la charité religieuse. Il ose écrire : « Le christianisme est une cause de dégénérescence pour les nations... Si j'avais la police d'un état à conserver, tous les hôpitaux seraient démolis, au risque de laisser mourir

dans les rues tous ceux qui n'auraient pas su se ménager un asile pour leur vieillesse. »

Ce n'est pas lui qui se montrera imprévoyant, lui qui cumulera, avec les pensions, les titres et les décorations. « En 1771, pour accompagner en Angleterre le prince de Hesse, il veut obtenir l'Étoile polaire de Suède. Mais il faut être noble pour obtenir l'Étoile polaire ! Qu'importe ! Grimm fait intervenir le grand-duc de Toscane, le duc des Deux-Ponts, le baron de Fries, et pour quatre mille florins — que payera le burgrave —, il se fera baroniser à Vienne. »

En 1786, Catherine II lui envoie la grand'croix de l'ordre de Saint-Wladimir : « Mettez la croix sur votre poitrine et l'étoile sur votre cœur, et que Dieu vous bénisse. » Voilà, avant la Révolution, M. Grimm de Grimhof, muni de la Polaire, baron du Saint-Empire, grand'croix, membre de l'Académie impériale des Sciences de Russie, conseiller d'État de Sa Majesté Impériale, ministre plénipotentiaire du duc de Saxe-Gotha. Où est le jeune cuistre qui, en 1749, offrait de minces soupers de garçons à Jean-Jacques ? La Correspondance littéraire l'a servi auprès des grands !

Écoutez comme il se juge lui-même : « Il y a un polisson qui dîne deux ou trois fois par semaine avec l'Impératrice de Russie, avec le Roi de Prusse... Un tel polisson de prophète est un des phénomènes les plus extraordinaires de ce siècle fécond en merveilles : c'est dommage que son boyau l'avertisse de temps en temps qu'il ne tardera pas à disparaître. » Voilà bien le digne commensal du baron d'Holbach, membre des Académies de Pétersbourg, de Manheim, de Berlin, baron de Hesse et de Léende, ce maître d'hôtel de la philosophie chez qui le Baron de Grimhof allait savourer « de perfides anguilles, et puis des petits melons d'Astrakan, puis de la *Sauerkraut*, et puis des perdrix aux choux, et puis des perdreaux à la crapaudine, et puis des babas, et puis des pâtés et puis des tourtes », à mourir d'indigestion.

Après dîner, tout en digérant sur de grands canapés, Diderot et Grimm écoutaient Mme d'Aine, mère de Mme d'Holbach, mimer des histoires licencieuses avec une crudité inconcevable, ou le baron prouver l'éternité de la matière au moyen d'un nouveau système de déluges antédiluviens. — Le baron, que Morellet appelait dans ses lettres : « Monsieur et cher athée », n'était pas seulement un satyre gai, piquant, indécent et nerveux, il se permettait, sous le plus lâche anonymat, « les pires forfaits littéraires », en faveur de l'athéisme et du déterminisme le plus abject. Je me suis attardé au côté pittoresque et ironique de l'œuvre de M. Cazes, parce que j'y vois une magistrale exécution des Encyclopédistes, froissés avec leurs propres armes, se discréditant eux-mêmes, odieux fantoches qui ont trempé dans la « Cabale infernale de l'Encyclopédie ». Le mot est de Voltaire : « Les Philosophes attaqueront la Religion de biais, par un système de renvois emprunté à Beyle. Chaque article pris individuellement paraît innocent mais acquiert une violence d'explosifs confronté avec d'autres (articles Cordeliers et Capuchon). »

Dans les articles en vue et que leurs ennemis devaient lire pour leur chercher chicane, ils multiplaient les appréciations élogieuses ; Diderot, soulevé par l'enthousiasme, écrit dans l'article « Société » : « Otez la Religion, vous ébranlez tout l'édifice des vertus morales », et dans l'article « Christianisme » : « Qu'on me montre un seul défaut dans le Christianisme » ; ou encore : « Le temps des destinées éternelles arrivera et ceux qui échapperont à présent à la vengeance divine et qui jouissent en paix du ciel irrité, seront obligés de boire à longs traits le calice que Dieu leur a préparé dans sa fureur. » Ne dirait-on pas quelque extrait de sermon sur le Jugement dernier ?

Le jugement de Dieu commencera pour Grimm avec la Révolution. Il assistera épouvanté à ce bouleversement sanglant. Sans prévoir « les horribles forfaits qui désho-

noreront... cette terre de malédiction », lui qui avait autrefois demandé pour les hommes toutes les libertés, maudit maintenant la prescription « d'une foule de droits qui subsistaient depuis des siècles ».

« Mon bonheur, écrit Grimm dans le mémoire historique, disparut avec celui de la France. » Vite suspect, cet encyclopédiste, devenu conservateur, part en 1790 pour l'Allemagne et les Pays-Bas — et en 1792 il abandonne pour toujours Paris en laissant chez lui ses meubles, ses manuscrits, sa fortune bientôt confisquée au profit de la République.

N'est-ce pas lord Chesterfield qui recommandait à son fils d'acheter l'Encyclopédie et de s'asseoir dessus pour lire *Candide*? M. Cazes paraît s'être inspiré de ce conseil, en promenant son ironie mêlée de pitié à travers cette malfaisante armée de philosophes que Talleyrand exécutera d'un trait de plume : « Quelle démence de prétendre gouverner le monde par des abstractions, par des analyses, avec des notions incomplètes d'ordre et d'égalité et avec une morale toute métaphysique ! Nous avons vu les tristes produits de ces chimères. » Ne les voyons-nous pas encore dans notre vieux monde désaxé? N'y a-t-il pas au milieu de nous des descendants des Encyclopédistes qui n'ont rien appris et rien compris et à qui peut s'appliquer la violente apostrophe adressée à Diderot et à Grimm retour de Russie et rentrant « dans un royaume d'où le pouvoir despotique et les prêtres ont chassé la liberté, les sciences et la prospérité : « Mauvais citoyens... arrêtez-vous quelque temps chez ces princes dont les pensions vous rendent idolâtres. Vous verrez si, dans l'Europe entière, il est un pays où la liberté civile soit aussi peu restreinte qu'en France... Publiez contre quelqu'un de ces gouvernements que vous exaltez un seul écrit modelé sur ceux dont vous êtes si prodigues contre votre Patrie ; calomniez la nation étrangère que vous admirez, insultez à son chef, à ses ministres... Vous verrez si l'on se contentera de flétrir vos ouvrages ou si, pour rendre la

correction plus efficace, on ne vous reléguera pas dans les déserts de la Sibérie, à Spielberg ou à Spandau. »

La leçon n'est-elle pas terriblement actuelle? Et qui l'entendra dans notre pays en proie aux pires chimères?

C'est ici qu'apparaissent dans toute leur complexité les relations internationales de Grimm. Il était Russe « avant tout », il nous le dit dans le *Mémoire historique*, et Catherine II lui avait donné le titre de Conseiller d'État. Mais il était Allemand en sa qualité de ministre plénipotentiaire du duc de Saxe-Gotha; et il était Français aussi puisqu'il avait appartenu à la maison du duc d'Orléans, qu'il habitait Paris depuis plus de quarante ans, et qu'il avait aimé la France. Il prit parti contre la Révolution, dès le début, avec une violence systématique : « dès l'événement du 5 ou 6 octobre, écrit-il plus tard dans son mémoire, l'Impératrice Catherine regarde la monarchie française comme perdue... Son arrêt me paraissait prononcé après cette nuit fatale où un tas d'avocats et de jeunes insensés de la Cour, qu'on appelait alors enragés, s'étaient avisés, à moitié ivres, d'abolir et de proscrire une foule de droits qui subsistaient depuis des siècles. »

Ah! certes, il n'avait jamais supposé, comme le prétendait Helvétius au roi de Prusse, « que le projet des philosophes était de renverser tous les trônes et que l'Encyclopédie n'avait été faite dans point d'autres vues que de détruire tous les rois et toutes les religions », mais plus que jamais, il remerciait maintenant Catherine de lui persuader qu'il n'avait « jamais voulu qu'on le comptât entre les philosophes ».

Les lettres inédites publiées par M. Cazes nous font mieux comprendre « l'importance de ces courriers incessants qui reliaient Gotha et Pétersbourg. Grimm sert d'intermédiaire entre lord Findlater et Catherine II... C'est un agent de liaison entre l'Angleterre et la Russie, quelquefois entre Louis XVIII et Catherine II, dont l'activité internationale est loin de nous sembler négligeable ». Il nous donne des détails curieux et précis, sur le

troisième partage de la Pologne, le rôle de l'émigration française en Allemagne, la politique anglaise et russe de 1794 à 1801.

De 1794 à 1796, Grimm lutte avec énergie pour tenir tête à l'orage, il veut encore croire aux beaux jours. Mais, comme il le dit à lord Findlater, « la situation de l'Europe devient de plus en plus lugubre » : nous assistons alors au désenchantement de l'homme qui voit s'effondrer tous ses espoirs et qui sombre dans la maladie et la misère. Sa santé chancelante l'oblige à penser à la mort ; il n'a plus qu'un souci : préparer un asile à ses enfants adoptifs. En leit-motiv obsédant, il rappelle que la Révolution l'a dépouillé de toute sa fortune et, faisant appel à la bonté de sa Souveraine, « pour fermer les yeux avec tranquillité », il lui lègue « formellement une famille qui lui doit son existence ».

Et quand il apprend la mort de Catherine II, il écrit à lord Findlater : « Un pouvoir surnaturel et magique m'attachait à elle depuis vingt-trois ans. La plume à la main, assis, marchant, dans la solitude, dans le monde, je lui écrivais sans relâche jour et nuit. Je lui ai dit vingt fois que mon désespoir était qu'elle ne pût lire la millième partie de ce que je lui écrivais... et que je mourrais sans qu'elle sût ce qu'elle m'a été, ce que j'étais pour elle. »

Il faut lire cette longue plainte si émouvante et les autres lettres au Comte de Findlater pour connaître un Grimm que les correspondances avec Diderot et autres Encyclopédistes ne permettaient pas de soupçonner, un Grimm tendre, affectueux, fidèle et bon — une de ces natures qui, froissées par le contact de la vie, donnent à leur expérience la forme d'un cynisme amer, et qui cachent profondément des ardeurs, en tout cas des délicatesses dont ne se doute pas la grossièreté de ceux qu'elles scandalisent.

« Son caractère ne forçait pas la sympathie, dit M. Cazes. On le jugeait trop habile, et cette habileté ne parvenait même pas à lui gagner l'amitié ou l'estime. Les

critiques le jugent avec sévérité et pourtant il fit preuve de dévouement pour Mme d'Épinay qu'il aimait, pour M. de Castries, pour Diderot qui pardonnait ses caprices et n'écoutait, en causant avec lui, que sa propre exubérance, pour ses rares amis... Qui le connaîtra jamais? Tout homme est malgré soi une énigme; Grimm volontairement fuyant et réservé plus que tout autre. »

Il me semble que cette énigme s'éclaire par la Correspondance avec lord Findlater dans laquelle nous trouvons mille détails pittoresques ou émouvants sur les Émigrés auxquels Grimm prodigue son dévouement, comme administrateur de la Caisse de secours qui leur étaient destinés, grâce au service organisé par l'Impératrice de Russie. La Sémiramis du Nord vient de retrouver elle aussi un regain d'actualité, grâce à ses lettres à Potemkine que M. Georges Oudard a publiées dans la *Revue de Paris*. Le cœur de la grande Catherine vient d'être mis à nu, une fois de plus. Mais « est-ce bien le cœur qu'il faut dire »?...

« Si Catherine II témoigne à Grimm une confiance tout au moins surprenante, Grimm à son tour ne vit que pour l'Impératrice : de 1773, « date cette reconnaissance juste et profonde qui, pendant vingt-trois ans, n'a fait que s'accroître d'année en année. » Deux mois après son arrivée en Russie, Grimm écrit au comte de Nesselrode : « Les bontés de l'Impératrice m'ont rendu fou; si je la quitte, j'en mourrai de douleur; mais comment rester? » et encore : « Je suis malheureux à force d'être comblé de bontés par l'Impératrice » (Lettre du 28 décembre 1773).

De son côté, dès le 26 septembre, Catherine II écrivait à Voltaire : « La conversation (de Grimm) est un délice pour moi, mais nous avons encore tant de choses à nous dire que jusqu'ici nos entretiens ont eu plus de chaleur que d'ordre et de suite. » Et Grimm quitte l'Impératrice tellement ému, tellemment électrisé, qu'il passe la moitié de la nuit à se promener à grands pas dans sa chambre, poursuivi, obsédé par tout ce qu'elle lui a dit. On voit par ces derniers extraits avec quel art M. Cazes fait revivre et

palpiter devant nous ses personnages, avec quelle finesse de touche il ressuscite cette curieuse époque toute à l'échelle humaine où les rapports entre les hommes étaient si aisés, si polis, les lumières si généralement répandues que le plus grand plaisir était la conversation, la causerie facile qui effleurait tous les sujets, les plus futiles et les plus graves.

JEAN PERNET.

NOTES ET RÉFLEXIONS

Les « Cahiers » de Barrès (tomes 7 & 8)

Dans cette fresque magistrale se développant sur plus de vingt-cinq années, Barrès incarne vraiment l'homme « ondoyant et divers ».

Ondoyant, il l'est infiniment plus que divers. Celui qui se « réfugie chez ses morts car ils sont sa foi et son devoir » est le même homme qui blasphémait leurs mémoires en s'écriant : « Les morts... Ils nous empoisonnent... Il faut supprimer les morts qui nous empêchent d'être nous-mêmes. » Celui qui pensait avec Shakespeare que « la vie est un conte dit par un idiot, plein de tracas et de furie et qui ne signifie rien » finit par avouer que « son esprit réclame une vie future, une récompense et une punition, plus simplement quelque chose qui donne un sens à la douleur ». Incohérence?... Non, évolution d'une âme, recherche haletante d'un esprit assoiffé de vérité. C'est pourquoi nous le voyons évoluer de la ténébreuse poésie athée de Leconte de Lisle aux lumineuses pensées de Pascal. C'est pourquoi nous le rencontrons à 20 ans sombrant dans le nihilisme le plus pessimiste, tout traversé de sombres révoltes, pour le retrouver aboutissant aux portes du catholicisme, « recherchant la loi d'intelligence et d'amour ».

Un seul sentiment immuable en lui : l'horreur de la vulgarité, la passion du beau et du vrai, l'amour de l'art, non pas d'un art terne et inerte, « fait de coloration et de pirouettes », mais bien au contraire, d'un art à travers lequel on sent frémir la vie intérieure, qui « traduit les destinées de l'âme ». Pour lui, « le Génie, c'est avoir de l'âme ».

Tel nous apparaît Barrès à travers ses *Cahiers*.

Si nous extrayons des *Cahiers* les pensées critiques, nous aurons un aperçu de l'homme intérieur, car l'auteur juge les hommes et leurs œuvres à travers son moi. Tantôt en touches rapides, nerveuses, il saisit sur le vif le tic ou le ridicule d'un personnage et campe le bonhomme avec son expression particulière, dans son attitude favorite. Certaines satires semblent être une légende d'un croquis de Forain, tel ce jugement sur Ribot : « Il est difficile d'imaginer un homme qui soit plus dénué de personnalité profonde. Un pianiste. Il faut toujours y revenir pour qualifier cet étudiant fort en thèmes et mauvais camarade, ce membre vieilli de la conférence Mollé. » Son épigramme n'est pas moins juste dans sa concision railleuse, s'il juge une secte. Écoutez par exemple son opinion sur les instituteurs : « Ils remuent les mots comme des dominos. » Ou ce qu'il pense de l'intelligence des députés : « Il y a ici des bêtes, mais qui connaissent leur foin. Elles savent où trouver leur ration d'herbes, elles y vont. » N'a-t-on pas eu raison de voir dans ce style âpre, dans ces boutades cinglantes, un émule de Saint-Simon ?

Tantôt, au contraire, toujours suivant la manière imagée et changeante de Saint-Simon, il brosse avec maîtrise, en un dessin large, un tableau saisissant d'un personnage ou d'une assemblée. Alors il développe son sujet, il l'étudie avec patience, il le fouille jusqu'aux plus intimes détails, il le bourre d'anecdotes et cherche par le jeu des contrastes à faire ressortir quelques traits saillants. Et sous la plume de ce magicien, Briand nous apparaît avec « son cœur féminin, nerveux, ses mouvements d'émotion, ce don qu'il garde à la tribune de sentir ce que pensent les autres, ce qu'il faut pour plaire aux autres ». Ou bien devant nous se dresse le masque « congestionné, aphone, rapetissé » de Jaurès après une lutte ardente, le masque « de cette bête oratoire avec son animalité que j'admire ».

Mais où il se détache de Saint-Simon, où il le dépasse, c'est lorsqu'une belle œuvre fait vibrer en lui des fibres profondes. Ce n'est plus alors l'observateur à l'œil critique qui

d'un trait mordant dévoile le défaut d'un adversaire, c'est l'artiste qui se penche avec amour sur une œuvre d'art, la contemple longuement, y puisant « cette délectation de l'âme qui passe la joie pour atteindre la sérénité ». Et cette délectation de l'âme, Barrès ne la trouve pas dans les riches colorations d'une toile ou dans l'harmonie d'une belle phrase, mais dans l'influx mystérieux qui émane d'une œuvre, dans le frémissement de vie intérieure qui s'en exhale. Ainsi, ce qu'il admire dans un tableau de Claude Gellée, « c'est la fraicheur de l'onde, la douceur de vivre, ou mieux l'équilibre des forces, ce qui doit être nécessairement : c'est une peinture de Dieu ». De même, une poésie de Théophile Gauthier ne l'émeut pas, car pour lui, « le style ça n'est pas les mots ; le style, c'est la tournure, c'est le mouvement de l'âme, ses frémissements, ses hardiesses, son élan rendu sensible... ». Et Pascal ne l'intéresse pas en tant que philosophe et savant, mais comme « un cas magnifique de poésie, un témoignage d'héroïsme, au juste un chrétien sublime ». Il l'aimera « non comme un individu, mais comme le fond religieux de sa race, comme quelque chose qu'il y a chez tous et chez lui ». Voilà où nous voyons apparaître la vraie figure de Barrès, celle du Barrès méditatif qui cherchera dans l'œuvre des Maîtres qu'il vénère une réponse à ces angoisses en face du problème de la destinée humaine.

Nous atteignons ainsi la partie la plus belle de son œuvre, les nombreuses études introspectives dans lesquelles il nous lègue le vif de ses débats intérieurs. Dans ce troisième membre de ses *Cahiers* nous n'applaudirons plus la noblesse de l'homme d'action plaçant son idéal dans l'amour de la Patrie, nous ne goûterons plus avec délice les critiques savoureuses de cette âme d'artiste, nous nous trouverons en face d'un homme qui cherche sa voie, « sa raison de vivre », qui nous livre son angoisse devant l'énigme de la mort, nous avoue ses fautes devant la ruine de ses premières illusions, reconnaissant qu'après son stade individualiste, puis nationaliste, « il n'y a plus pour lui faire de musique que la religion ». ... Ah! ces aveux d'impuissance à trouver son chemin, ces

cris de désespoir devant l'inanité des agitations humaines, ces révoltes contre les duretés du destin, ces plaintes angoissantes en se demandant si « l'univers et notre existence ne sont que des tumultes insensés », comme ils résonnent profondément en nous!... Car qui n'a pas éprouvé comme Barrès, au soir d'un dur labeur, le désir « de s'enfoncer dans le taillis pour y mourir »? Qui n'a pas senti, à certaines heures, « les limites étroites de la vie, de cette prison qui me terrifie et qui ne m'offre aucun attrait »? Qui enfin n'a pas compris, après une lutte ardente et stérile, que « ce que l'on apprend de la vie, de ses horreurs et de ses fatigues, c'est la volupté d'être seul avec Dieu »?... Et si j'ai choisi les *Cahiers* de Barrès qui s'étendent de 1908 à 1911, c'est parce que l'auteur se trouve alors à une époque névralgique de son évolution, à une croisée de routes que beaucoup d'hommes ont franchie. Et effet, plongé à vingt ans dans le plus profond pessimisme par la lecture des théories de Schopenhauer et autres nihilistes, il ressentit bien vite « la nécessité de se soustraire au vague mortel et décidément insoutenable de la contemplation nihiliste », et il se lança avec une âpre fougue dans l'action, cherchant dans la lutte politique un point d'appui « afin de ne pas glisser sous la vie ». Mais l'action, si noble soit-elle, n'apaisera pas l'inquiétude de son esprit, car elle recule la solution des problèmes spirituels, mais ne les résout pas. Et nous voici arrivé à l'époque où l'âge a assagi son énergie ardente et prodigue, il s'arrête dans sa course et regarde en arrière, il ne voit qu'échecs, il se rend compte de sa vanité à avoir voulu dominer la vie, il s'aperçoit que l'œuvre idéaliste dans laquelle il a voulu enfermer son avidité d'action ne le satisfait point car le « nationalisme manque d'infini ». Et les voix intérieures dont il avait étouffé les accents angoissants le harcèlent à nouveau, se font plus impératives; il nous avoue « au jour où s'achève sa quarante-sixième année qu'il a senti comme un ennui de penser à lui-même, voire à ses doctrines et que de plus en plus il caresse le rêve d'une vie nouvelle sous un nom nouveau » ... N'est-ce pas là l'histoire de beaucoup d'hom-

mes?... A vingt ans, poussé par un irrésistible besoin de vivre sa vie, on se libère de toute contrainte, on rejette les croyances des ancêtres, sous l'impulsion d'une sève bouillonnante on se lance à la conquête du monde et dans un aveuglement égoïste on veut subjuguer toutes les puissances adverses. Et puis, tôt ou tard, on se retrouve un soir vide de toute énergie, dégoûté de tout effort, sombrant dans une lassitude désespérée. Les échecs, la douleur, ont seuls imprimé leurs sceaux en notre âme; un regard en arrière nous montre l'inanité de notre égoïsme, la ruine de nos illusions, l'aridité de nos efforts, toutes nos années gâchées en agitation stérile. Alors pris d'une angoisse profonde, on cherche une raison de vivre, on désire ardemment la tutelle d'un maître, une discipline « pour recommencer une série d'efforts ». Mais dans quel sens orienter ces nouveaux efforts? Prendrons-nous la voie de ceux qui préconisent « le culte du confort, de la richesse et de la douceur générale, idéal des médiocres et des tièdes »? Non, car à quoi servent le confort, la richesse et la douceur, si tous ces biens ne calment pas les angoisses de notre âme devant l'incertitude de la mort? Avant tout il faut donner une réponse au cri angoissé de Barrès en face des tombes : « Quoi là-dessous? »... Sa réponse à lui sera-t-elle l'inscription lue autrefois sur une dalle de la cathédrale de Tolède : « *Hic jacet pulvis, cinis et nihil* »? Non, tout son être proteste contre l'anéantissement de l'homme. Écoutez cette révolte désespérée sur le corp de son neveu qui s'est suicidé : « Il n'est pas possible que tous ces pressentiments, ces besoins de l'âme aient été anéantis, que la terre de Préville absorbe tout Charles Demange. Ou bien s'il en est ainsi, il a eu raison. Pourquoi attendre dès lors qu'on est mal installé pour l'attente? » Mais Barrès ne croit plus « qu'il en est ainsi », il espère en une vie future et bientôt, faisant taire en lui l'ardent désir de vivre, il dira avec résignation : « Puisqu'il faut mourir, je voudrais mourir pour vivre et par ma mort m'assurer une survie. » Seulement à quel maître se subordonner pour se laisser guider dans le chemin qui mène à cette survie? Il n'en voit qu'un : l'Église. A ceux

qui veulent faire de la science une religion, il répond « qu'il n'y a pas à demander au vrai savant des renseignements sur l'origine de la vie, sur notre destinée. En tant que savant il ne sait rien de tout cela »... Et Barrès ajoute : « C'est dans la maison d'en face, dans la haute maison bien vieille qu'il faut aller en causer. » Aussi de plus en plus nous le voyons se plonger dans le catholicisme. Non seulement il se fait le défenseur de l'Eglise parce qu'elle est école de respect et de vénération, qu'elle permet à bien des gens d'atteindre à la grandeur morale, mais il l'aime avec ferveur parce qu'à son ombre il y trouve une source d'émotions sereines qui apaisent son âme tourmentée, parce que « la religion répond à des besoins, à des idées qui sont en moi et qu'il n'appartient pas à ma raison de taire, parce que mon cœur y a reconnu sa joie, son concert ». Et c'est avec une mélancolie profonde, où perce un regret aigu, qu'il pense à ceux qui ont trouvé la paix dans le sein de l'Eglise, à ceux « qui nourrissent un espoir, qui ont un horizon plus large que le mien, un horizon que je ne puis concevoir, et je rêve d'entrer dans cette vallée élargie de l'imagination humaine ».

Dès lors nous pouvons présager quelle sera l'évolution de Barrès. Toutefois, bien qu'il soit déja aux portes de l'Église, il mettra encore plusieurs années avant d'en franchir le seuil et ce ne sera que deux ans avant sa mort qu'il témoignera de l'épanouissement total de son être en nous disant dans le *Mystère en pleine lumière* : « Il y a des lois de la nature et des lois selon notre âme. Où les concilier? L'Eglise s'offre à cette réconciliation, nous promet l'équilibre, nous dit : Je suis la **Maison de Paix.** »

Au terme de cet article nous pouvons dire de Barrès ce que lui-même disait de Pascal : « Il avait la passion, l'impérieux besoin du vrai, le désir ardent de connaître, une haute curiosité, il avait besoin d'entendre le vrai son de son âme. » Mais alors que Pascal a trouvé sa voie et l'a suivie, Barrès errera à la recherche de cette vérité qui le hantait. Et toute sa grandeur est d'avoir traduit en chants vibrants d'émotion et d'anxiété cette poursuite haletante vers un idéal qui donne

un sens à la vie et à la souffrance, apaise l'aspiration de notre âme vers l'infini, harmonise les forces spirituelles de notre être avec les difficultés de notre pauvre existence humaine. Si tant d'hommes aujourd'hui se tournent vers Barrès, c'est que chacun trouve dans son œuvre un écho à ses propres souffrances, une réponse à ses inquiétudes. Aux jeunes qui, bouillant d'ardeur, veulent briser les lois qui les entravent pour bondir dans l'arène et redresser le monde selon leurs rêves insensés, il apporte le témoignage d'une vie semée d'échecs, rongée d'angoisses jusqu'au jour où il se soumet et trouve la paix dans la résignation. Aux hommes mûrs qui se débattent dans les ténèbres, il montre les écueils où nous conduisent nos erreurs et il leur éclaire la route de l'espérance. Aussi n'est-il pas seulement l'idole de quelques chapelles littéraires, mais il rentre dans la lignée des Maîtres qu'il vénérait, il trouve sa place entre Gœthe et Pascal, plus humain que Pascal et plus chrétien que Gœthe.

J. Giljane.

Notes sur Valéry

La Mode a, pour un temps, adopté Valéry, non les idées de Valéry. On l'a prôné sans l'avoir lu : c'est pourquoi il demeure intact en dépit du snobisme.

Chez Anatole France, au contraire, c'est l' « Entrée libre ». Voici bien quarante ans que l'on y vient en pique-nique et tous les « Rosati » du monde y ont, le petit doigt en l'air, échangé leurs provisions. Quoi d'étonnant si des papiers gras jonchent les pelouses et si quelque joyeux plaisant a crayonné des moustaches aux nymphes.

On n'entre pas ainsi chez M. Teste. L'hermétisme a cela de bon. Il y a foule devant la grille pour vous dire : « J'en sors » et « C'était adorable ». Mais si, vous-même, vous entrez, vous cesserez bientôt d'être étonné d'y trouver si peu de personnes.

« Je conviens, dit Paul Valéry, que cet intellect est une idole. » Au moins en convient-il.

Les idoles totalitaires ont des prêtres moins regardants.

Vers les années 95, le jeune Paul Valéry rompt avec la Poësie qu'il « rejette parmi les choses vagues et les choses impures ». Or Mallarmé ne vient-il pas de concevoir une « algèbre poëtique », toute proche, déclare Valéry lui-même, des spéculations les plus élevées de certaines sciences?

Tout devrait aller pour le mieux. Dante et Virgile modernisés. Le disciple et le Maître, dans leur cabine calfatée, ont atteint la stratosphère poëtique. Rien ne devrait les empêcher d'être purement poëtes. Et c'est à ce moment pré-

cis que Valéry ouvre la trappe, déploie son parachute et commence une descente qui ne s'achèvera qu'après la guerre.

Pourquoi ce coup de tête? Voici la raison qu'il en donne : « Du moment, dit-il, qu'un principe a été reconnu et saisi par quelqu'un, il est bien inutile de perdre son temps dans ses applications. » Une raison qui ne vaut rien en cache une autre. Quelle est-elle? Rappelons-nous ce que dit Valéry de Baudelaire (Variété II), nourri de ceux que son instinct lui commande impérieusement d'abolir.

Ce qui gêne Paul Valéry dans l'avion mallarméen, c'est précisément d'y trouver Mallarmé, les préceptes de Mallarmé, l'art poëtique de Mallarmé. Les poëtes chantent en cage, mais il faut que ce soit *leur* cage.

Valéry renonce à écrire des vers. Que lui reste-t-il donc à faire? C'est bien simple. Un poëme en prose. Il se délivre en poëte de l'obsession du rationnel en écrivant la *Soirée avec M. Teste*.

Dans tous les sens du mot les poëtes ont la vie dure.

Comparez Teste aux meilleures proses mallarméennes. Quelle différence! La prose de Mallarmé, c'est, s'il en fut jamais, de l'écriture artiste. Celle de Teste, si elle n'est hors du temps, est du moins hors de son temps. De son temps, elle dédaigne la littérature. Il est vrai qu'elle en connaît bien la peinture... « Je le revois debout avec la colonne d'or de l'Opéra — ensemble... » « Un morceau nu de femme, doux comme un caillou... » « Mille éventails indépendants... »

Cherchez la signature à l'angle du tableau, c'est celle de Degas.

M. Teste : Dans le règne de l'intellect, il est le cousin de l'Homme Invisible de Wels, toujours voyant et jamais vu,

partout intact, partout insoluble, semblable, au milieu des humains, à l'un de ces faux morceaux de sucre qu'on mèle aux vrais par plaisanterie.

Il dit vrai, et Bremond aussi : c'est le choix qui fait le Poëme. Mais ce n'est pas la Raison qui fait le choix, non plus que nulle découverte. Elle ne crée rien. Elle classe. Elle explique après coup. Elle fait visiter.

L'intellectualisme de Valéry nous montre deux visages. Le premier dit : « Recréons la pensée totale; connaissons-nous dans notre réalité première. » Le second : « Émondons la pensée; écrasons l'Impur! » L'un parle criticisme; l'autre : rationalisme. Ils font semblant tous deux de ne pas se connaître, mais il faut bien qu'un jour ils se rencontrent et se querellent. Ce qui est à Bergson n'est pas à Voltaire.

A pas prudents, Paul Valéry s'est approché de ces choses impures auxquelles M. Teste l'adjurait de ne pas toucher. Il s'en est si bien approché qu'il ne les quitte plus. *Réflexions sur la Crise de l'Esprit, Regards sur le monde actuel*, autant de titres pour lesquels le superintellectualisme de M. Teste n'aurait que des sarcasmes. Et qu'en dirait le jeune ascète de « Léonard »?

Si tout objet de pensée est également indifférent au regard du pur intellect, pourquoi discuter de valeurs esthétiques ou morales? Par jeu? Mais ce qui est écrit par jeu se lit de même. Est-ce bien ainsi que Valéry mérite d'être lu, est-ce bien ainsi qu'il veut l'être?

S'il parle, dans *Eupalinos*, de cet « Horrible état de pur dégoût, de lucidité meurtrière et d'inexplorable netteté » — qui est celui de M. Teste —, croirai-je encore qu'il s'amuse?

On voudrait crier le secret de M. Teste : c'est qu'il s'ennuie.

Je sais bien qu'il faut se garder de confondre l'ennui avec l'inquiétude, et que Mme Teste est là, « rocher de vie et de présence réelle » où vient mourir l'inquiétude de l'esprit.

Je sais que le vrai scepticisme trouve dans la contradiction même son élément, et, dans la pure dialectique, sa raison suffisante. Les eaux glacées de la Raison, les eaux brûlantes du mysticisme ne couleraient-elles que pour remplir, tièdes, la baignoire de M. Teste? Je le crois difficilement. Il n'est pas d'homme à ce point simplifié de n'être plus qu'un dilettante. Il n'est point d'écrivain qui ne soit chasseur d'âmes — si, du moins, il écrit pour son plaisir. Car son plaisir est là. C'est d'amour que l'auteur aime son lecteur, et d'un amour qui veut la possession. Rebuté, il tourne à la haine. *Genus irritabile — Venus irritabilis.*

Il parle durement des mystiques, durement du rationalisme pur. Mais il se plaît parmi les rationalistes extrêmes, et certains passages d'*Eupalinos* sont un appel au mysticisme... Ces états, dit-il, où « nos âmes peuvent se former des sanctuaires impénétrables à la durée, où elles sont enfin ce qu'elles connaissent, où elles se sentent créées parce qu'elles aiment et lui rendent lumière pour lumière et silence pour silence ».

Appel, nostalgie ou tout simplement inventaire? Est-ce *Anima* qui parle, ou le plus subtil des *Animus*? Il est vrai que Mme Teste nous a par avance avertis de la surprenante aptitude de son époux à explorer froidement l'âme fervente. Froidement? Faudrait-il l'en croire? ou en croire les résonances profondes que toute poësie éveille?

ROBERT WIBAUX.

L'Œuvre d'Edmond Joly

« Les grands hommes sont les voyants de la vie universelle », écrit Edmond Joly, dans le *Secret de Gœthe* (1) : « Sommets sur lesquels se posa d'abord le rayon des aurores, en les contemplant nous espérons atteindre la lumière elle-même. » Il définit ainsi sa propre mission qui est de voir et de montrer.

« Lorsque Verrocchio », ajoute-t-il ailleurs (2), « dans le groupe d'Or San Michele de Florence nous montre Thomas sondant les plaies du Christ, tout le pouvoir de l'art se résume en ce geste qui touche le réel pour s'y brûler à Dieu. » Il nous révèle ici l'invisible foyer de sa vision. Comme sa *Christine l'Admirable*, « sans cesse le Seigneur l'attire sous le rideau de la Création frémissant de la présence invisible (3) ». Ce n'est pas à lui qu'on eût pu demander : « Pourquoi n'aimez-vous pas la Beauté infinie de tout votre cœur? (4) » Il voit tout dans sa lumière.

C'est pourquoi il peut goûter jusqu'à l'enivrement l'extase des choses. Tout demeure clarté dans la transparence de son cœur. « Il peint comme il aime tout ce qui se présente à ses yeux, et il le peint en acceptant l'émotion

(1) *Le Cantique du Vitrail*, p. 160. Desclée de Brouwer, éd., Paris.
(2) *Un moderne d'autrefois : Albert Dürer*, dans *Le Cantique du Vitrail*, p. 47.
(3) *Christine l'Admirable*, dans *Le Cantique du Vitrail*, p. 81.
(4) *Ibid.*, p. 113.

entière de chaque objet », écrit-il de Murillo dans l'*Œillet de Séville* (1).

Aussi personne ne pouvait chanter avec plus de ferveur le *Cantique du Vitrail*, « dans le navire enchanté d'une muette musique célébrant par les couleurs, dans la lumière, le secret de l'éternelle traversée (2) ». « Certaines Cathédrales », écrit-il dans *Théotokos*, « semblent des pans d'azur sertis de pierres en fleurs (3) ».

Chartres devait le combler. De son cœur enivré d'azur, de pourpre et d'or, jaillit ce chant « incorporé » pour toujours désormais, « l'extase du temple (4) », « où l'éternel midi de la façade correspond à l'éternel matin de l'abside, pour célébrer le triomphe du Soleil unique, le Verbe éternel dans son ciel également unique : la Vierge de l'azur (5) ».

Nous entendons ici toute l'âme d'Edmond Joly : « Son symbolisme n'est qu'un accueil du témoignage que rend au Créateur l'unanimité de sa création (6). » Or le dernier mot de la création est le Verbe du Père « qui respire l'Amour », dont la tendresse des mères est ici-bas la plus émouvante image, et qui resplendit en *Marie* comme en son humaine hypostase. C'est par les yeux de Marie qu'Edmond Joly regarde l'univers. Ce qui lui permet de goûter, chez les Convers franciscains de la *Chambre des Saints à Rome*, « les sublimes enfantillages auxquels n'atteignent que les âmes assez grandes pour oser être puériles (7) ».

Ce n'est pas qu'il ignore les abîmes. Sa plume est d'une

(1) *L'Œillet de Séville*, p. 154. Berger-Levrault, éd., Paris.
(2) *Le Cantique du Vitrail*, p. 7.
(3) *Théotokos*, p. 61. Spes, éd., Paris.
(4) *Théotokos*, p. 81.
(5) *Le Cantique du Vitrail*, p. 10.
(6) *Le Poème byzantin à Venise*, p. 30. « Le Roseau d'Or », Plon, éd., Paris.
(7) *La Chambre des Saints à Rome*, p. 56. Desclée de Brouwer, éd., Paris.

étonnante vigueur pour décrire le pullulement infernal des « diableries », « le cauchemar où l'ascète se sent perdu dans un enlisement de folie, dans une absorption de néant (1) » et « les énormes replis du serpent traversant de bas en haut cette vie, de même que la faute originelle balafra la face du monde (2) ». Il a même en quelque sorte hypostasié le vertige dans ce portrait magistral de *Christine l'Admirable* (3), la sainte ressuscitée pour compatir.

Mais ce voisinage des abîmes jamais ne trouble la sérénité du regard. Le sourire de la Vierge illumine jusqu'au fond les gouffres de la nuit, et le Dieu « qui succomba au vertige (4) » de la miséricorde lui offre sans cesse des abîmes de tendresse sous les traits du visage maternel.

Marie est partout en son œuvre : dans le mystère du jardin et dans l'extase des fleurs, dans le poème de la blancheur et dans le Cantique de l'azur, parce que *la Charité* dont Elle est l'ineffable sacrement est l'âme de son univers.

C'est dans sa lumière qu'il nous révèle le Faust de Gœthe (5) où le désir insatiable de l'homme, auquel « Satan ne put donner l'instant de plénitude (6) », apparaît comme une sollicitation divine sûre de son exaucement.

Edmond Joly reprend le parallèle qu'il avait esquissé avec une si magnifique ampleur dans *Théotokos* (7), entre *Dante* et *Gœthe*, les deux commentaires ne peuvent être séparés. Ils se complètent et s'animent réciproquement

(1) *Le Cantique du Vitrail*, p. 63 (*Christine l'Admirable*).
(2) Dans *Abbayes Norbertines*, ap. *Le Cantique du Vitrail*, p. 15 (*En commentant la Chaire de Sainte-Gudule*).
(3) *Le Cantique du Vitrail*, pp. 57-118.
(4) *Le Cantique du Vitrail*, p. 88 (*Christine l'Admirable*).
(5) *Le Secret de Gœthe*, dans *Le Cantique du Vitrail*, pp. 159-210.
(6) *Le Secret de Gœthe*, dans *Le Cantique du Vitrail*, p. 205.
(7) *Théotokos*, pp. 184-190.

pour établir jusqu'à l'évidence la vocation chrétienne du *Faust,* et l'aimantation mariale de toute la tragédie, qui culmine dans l'apothéose de l'éternel Féminin, en la personne de la « Mère glorieuse » :

Tout ce qui passe
n'est que parabole;
L'inaccessible
ici se produit;
L'indescriptible
ici s'accomplit;
L'Éternel Féminin
vers le haut nous tire.

« Ainsi donc l'éternel Féminin est le rayonnement dont Marie fut la fleur. Dante a vu cette rose illuminant le ciel; Gœthe, qui demeura captif de ce monde, qui, avec Faust, évoqua « l'Esprit de la terre », en reconnaît pourtant le parfum rédempteur. Le premier qui fut antique et médiéval; le second qui fut antique, médiéval et moderne, confessaient également la bonté triomphante, la charité du Seigneur proclamée par la Mère de Dieu. Ainsi le Faust comme la Divine Comédie, comme la Cathédrale française, demeure une des cimes couronnées par Marie, la Reine des Destins (1). »

Le Secret de Gœthe nous livre ici le Secret d'Edmond Joly, mettant son regard dans le regard de la Mère divine et projetant sur toute chose un rayon de sa tendresse : Pèlerin d'Amour sur toutes les routes de l'être, intrépide comme le Chevalier de Dürer et paisible comme saint Jérôme, universel comme Gœthe et sublime comme les convers franciscains « qui disposent de Dieu pour leurs aumônes à la vie, et qui donnent des sérénades aux Madones des rues (2) ».

Il s'est voulu l'un d'eux, et l'artiste et le penseur en lui

(1) *Théotokos*, p. 190.
(2) *La Chambre des Saints à Rome,* pp. 83 et 75.

se désintéressent de leur grandeur dans le ravissement du croyant. La conversation sublime qu'il déroule devant nous scande à peine les trouvailles heureuses qui ouvrent sans cesse à l'esprit toutes les routes de lumière. On sent que lui-même écoute, en parlant, les voix qui viennent d'ailleurs. On n'entend bien son œuvre qu'en s'y livrant dans le silence de l'âme.

Et c'est sans doute sa plus belle louange qu'il faille la *vivre* pour la comprendre et l'aimer.

M. ZUNDEL.

Paul Claudel et l'Académie Française

L'Académie Française a préféré Claude Farrère à Paul Claudel.

Elle n'en mourra pas, hélas! et la gloire de Paul Claudel n'en souffrira guère. Comme ceci compense cela, il convient de prendre l'événement avec philosophie. Il appelle néanmoins quelques commentaires.

Lorsque Claudel a décidé de soumettre son génie au suffrage des académiciens, beaucoup de ses meilleurs amis ne l'ont pas approuvé. Les uns avaient prévu l'accident et, dans leur sollicitude, songeaient à éviter un probable échec; les autres, qui ne connaissaient pas si bien l'Académie, se demandaient quel surcroît de prestige le succès même apporterait à un homme de cette taille. Peut-être valait-il mieux, cependant, que la partie fût jouée. A présent, nous sommes fixés. Il y a quelques années, les amis de M. Charles Maurras avaient fait un beau tapage parceque l'Académie avait préféré au chef de l'*Action française* un certain Jonnart. Voici quelques mois, pour des raisons politiques inverses, M. Georges Duhamel fut battu. Aujourd'hui, ce n'est pas pour des motifs politiques, ni même pour des raisons religieuses (car

autrement on s'expliquerait mal la présence de Mgr Baudrillart, de M. Georges Goyau et de quelques autres) que Paul Claudel s'est vu préférer Claude Farrère. Mais simplement parce que Paul Claudel a du génie et que cela n'est plus toléré sous la Coupole.

Si je n'approuve pas les quinze Messieurs qui ont voté contre le plus grand poëte de ce temps, je les comprends bien. Farrère est à sa place. Il a au moins autant de titres que M. Georges Lecomte, et il ne déparera pas la collection. Mais Claudel! S'il entrait, que devenaient les autres? Il n'y a pas de place pour le génie ; on ne lui avance pas un fauteuil dans une salle empoussiérée, entre M. René Doumic et M. Abel Hermant. Les quinze braves qui ont voté contre lui, le seizième qui demeura fidèle à M. Alfred Poizat, et le dix-septième qui se réfugia dans l'abstention se sont montrés perspicaces et ils ont mieux jugé du génie de Claudel que Claudel même. Sans doute avait-il fait les visites protocolaires; sans doute l'avait-on tenu entre quatre murs; sans doute avait-on recueilli de sa bouche des propos raisonnables. Mais ces clairvoyants savaient trop bien que ce n'était pas sérieux, qu'on ne fait pas au génie sa part, qu'il est par essence imprévisible. Ils viennent de donner à Claudel un précieux témoignage de leur admiration en l'écartant de leur compagnie. Ils estiment justement sa grandeur et leur médiocrité. Puisqu'il s'était trompé d'adresse, ils lui montrent le grand chemin, cette route royale qu'il n'a cessé de battre depuis quarante ans, et que nul ne lui dispute. Que ferait-il sous la Coupole, quand le ciel même est à peine suffisant? Leur geste est celui du roi d'Espagne, dans la quatrième journée du *Soulier de satin*, quand il renvoie don Rodrigue à Dieu seul. Il fallait leur donner l'occasion de cette éclatante justice. Paul Claudel a bien fait de solliciter leur suffrage. Ils l'ont proclamé grand, dans la mesure où leurs voix chevrotantes conservent encore quelque portée.

JACQUES MADAULE.

QUELQUES LIVRES

La Vie d'un simple, par Émile Guillaumin (Stock).

Voici reparaître dans le texte primitif ce petit livre qui a fait peu à peu le tour dn monde. C'est un étonnant document, écrit au plus près du vrai, avec autant de perspicacité et de naïveté qu'il le fallait; et c'est autre chose : l'humble épopée sans amertume du patient courage terrien : la vie d'un métayer que son travail unit à la terre, mais à une terre qui, misère et tristesse, appartient à un autre.

On pourra faire des réserves sur les façons de voir, de sentir, de juger de ce paysan, non pas nier qu'elles soient telles chez un métayer du Bourbonnais. On pourra dire qu'un rustique ne conterait pas toujours ainsi, avec ces détails, et en peignant les choses : mais ces choses étaient derrière lui quand il contait, dans ses gestes, dans son accent, dans sa voix, dans son air, enfin, et il a bien fallu qu'Émile Guillaumin parfois les mît sur la page écrite pour y faire passer ce que sans le dire disait de plus qu'elle le récit oral.

Je demande à citer ici Daniel Halévy, qui a écrit la préface de la nouvelle édition :

La Vie d'un Simple est un livre qui vient du fond du peuple, chose bien rare, et du fond du peuple paysan, chose unique. Du fond de cette paysannerie française dont les recherches érudites font toujours mieux apparaître l'immémoriale et silencieuse antiquité. Émile Guillaumin est né d'elle, en Bourbonnais, au cœur des provinces du centre. Son père possédait et lui a laissé ces quelques trente journaux de terre qui sont la juste mesure du domaine paysan.

Et l'auteur de *La Visite aux paysans du Centre* rend hommage à cette vie « si noble, commencée, dominée par *La Vie d'un Simple*, continuée par un long dévouement à la cause de ses camarades terriens ».

C'est une belle figure. Le Bourbonnais est loin, et la rumeur parisienne nous distrait d'y connaître et d'y entendre un juste.

Mais la rumeur est chose passagère, la valeur ne passe pas, et Emile Guillaumin est sûr d'occuper, dans l'histoire de notre peuple, une place où il est indispensable et seul.

Trésor en Espagne, par ALBERT MARCHON (Grasset).

Un roman quasi picaresque, espiègle et cocasse, qui se fraie sa voie à mi-distance entre le roman d'aventures et le livre de voyages. Il introduit bien dans une Espagne populaire, aux tons d'ocre jaune et roux, que relèvent quelques touches d'un rouge de piment *Le Bachelier sans Vergogne* sur les routes de Don Quichotte et de Sancho. Mais ne retournera-t-il pas dans les vieilles montagnes où le vent sent le buis et la lavande?

Le Chant des Jours, par MAURICE VALLET (Imp. Moderne, Clermont-Ferrand).

M. Maurice Vallet est sévère à ces poèmes qui n'ont pour eux, dit-il, que leur sincérité. Mais on ne regrettera pas « qu'un journaliste ait mis en rimes ses émois devant un monde intérieur dont il forgea lui-même les contours ». On comprendra mieux ainsi, écoutant chanter les souvenirs qui composent « ce chœur mélancolique et changeant des jours », à quelles « amitiés » françaises et chrétiennes s'est donné un publiciste qui sait être un lyrique délicat.

HENRI POURRAT.

Le curé Pecquet continue..., par OMER ENGLEBERT (Plon).

... et continuera, nous l'espérons, à nous être révélé par son spirituel neveu, M. l'abbé Omer Englebert. Un bonhomme de curé qui s'intéresse à tout, qui s'est fait une bonne philosophie marquée au coin d'un solide bon sens, et qui livre le fruit de ses réflexions et de son expérience à son peuple en un style alerte et direct. L'exposé de cette sagesse, qui n'a rien de morose et d'échevelé — loin de là! — offrira à certains lecteurs d'agréables délassements et — qui sait? — l'utile leçon, peut-être, d'envisager choses et gens avec plus de sérénité et de bonne humeur.

H. M.

A TRAVERS LES REVUES

Les Transformations de Moscou

M. Jean-Richard Bloch continue de chanter dans **Europe** (15 mars) son enthousiasme pour l'œuvre soviétique. Il imagine un cinéaste chargé par le gouvernement de Moscou de flâner à travers la ville qui meurt et ressuscite, et d'enregistrer les actes les plus étonnants de cette création magnifique. Quelle œuvre grandiose il immortaliserait!

— Lors donc que tu verras quelque part s'arrêter, au coin de deux rues ou sur une place, un camarade armé de la pioche et accompagné du camarade porte-pelle, hâte-toi de déplier le pied de la camera et inscris rapidement tous les aspects de ces lieux. Car le grand miracle du Moscou moderne sera sur le point de se répéter.

— Dès lors, reviens en cet endroit matin et soir, et plutôt trois fois le jour. Que l'œil de ton appareil de prises de vues soit agile! Et intelligent! Bientôt les deux compagnons de la première heure auront été quatre, les quatre, huit, et les huit, seize. A mesure que la tranchée s'élargira, ils accourront en plus grand nombre, suivis des camions haletants. Au bout de quelques heures, un puits aura été creusé, une maison, deux maisons, cinq maisons seront retournées à la poussière, la boue gagnera trottoirs et chaussée.

— Que va-t-il sortir de ce chantier? Un tunnel de métro? Un palais des soviets? Un hôtel de quinze étages? Une usine? Un parc de repos et de culture? Le bâtiment d'un trust? Une maison pour deux mille habitants? Ou simplement un boulevard, une place, le vide, l'espace, une perspective?

Et plus tard ceux qui n'auront connu que l'œuvre achevée pourront reconstruire l'épopée.

— A la lumière de ces images, nos neveux nous jalouseront. Ils diront : « Époque sans égale que celle où, soutenu par 160 millions d'ouvriers, de paysans, de techniciens, d'intellectuels et de responsables, le pouvoir soviétique se pencha sur la boue informe et primitive de l'Empire et entreprit de la modeler! Envions la carrière de ces grands constructeurs! Leur destin rappellerait celui des anciens Bâtisseurs de Cités et d'Empires, si quelque chose pouvait, dans la formidable volonté de cette révolution populaire, évoquer les caprices, même grandioses, d'un Ramsès, d'un Alexandre, d'un Auguste, d'un Pierre le Grand ou d'un Napoléon.

« Moscou était une ville plate, un interminable village sans dessin ni pensée. Ces géants le firent pivoter sur son axe. D'une ville aux lignes fuyantes et horizontales, ils tirèrent une Cité verticale. D'un amas de paysans et de petits bourgeois ils firent une population ouvrière. D'un peuple rampant un peuple redressé ! »

Quel enthousiasme déchaîné ! Il y a, hélas ! le revers de la médaille. Dans cette fureur de démolition les œuvres d'art ne sont pas respectées. Témoin cette tour et cette petite église qu'un instant M. J.-R. Bloch et d'autres artistes comme lui espérèrent conserver intactes :

— « Nous comprenons, s'écrièrent-ils, nous comprenons les desseins qu'en sa sagesse suprême notre Soviet a conçus ! Dégagées, la tour et la petite église prennent une valeur et une noblesse qu'elles n'avaient jamais eues. Vues de la place Sverdlovsk, elles font, dans la perspective affreusement banale et plate de la place Derjinsky, un accident barbare et gracieux. Il sera très facile d'organiser autour d'elles une circulation rotative comme il en existe partout. Au besoin on agrandira la place en sacrifiant sans douleur quelques-unes des laides maisons qui forment son côté ouest... »

Hélas ! le lendemain, la tour et la petite église avaient disparu sous les assauts joyeux des Oudarniks ! Rien ne faisait plus obstacle, en ce quartier de Moscou, au règne des vulgaires façades qui expriment la plus basse rhétorique du style 1880.

Cette déception pourtant n'émeut pas longtemps notre auteur :

Qu'une erreur de ce genre — à la vérité irréparable — ne nous détourne pas trop longtemps de l'œuvre titanique...

Ce que je me demande c'est ce que pensent ceux qui sont enrôlés dans l'œuvre titanique. Non point les dirigeants, les intellectuels, ceux qui chantent, qui écrivent, qui philosophent, ou qui ont la joie de commander. Mais ceux qui peinent dans la boue et dans la poussière, qui n'ont guère à manger et point d'autre soutien que les dithyrambes de M. Jean-Richard Bloch, revenu paisiblement en France se reposer de son voyage. Et l'on ne peut qu'évoquer nos stratèges de l'arrière qui pendant la guerre assuraient les soldats des tranchées, que leur boue était glorieuse... C'était vrai, mais un peu trop facile à dire quand on n'y était pas...

Le Gérant : E. Aubin. Imp. E. Aubin et Fils. — Ligugé (Vienne).